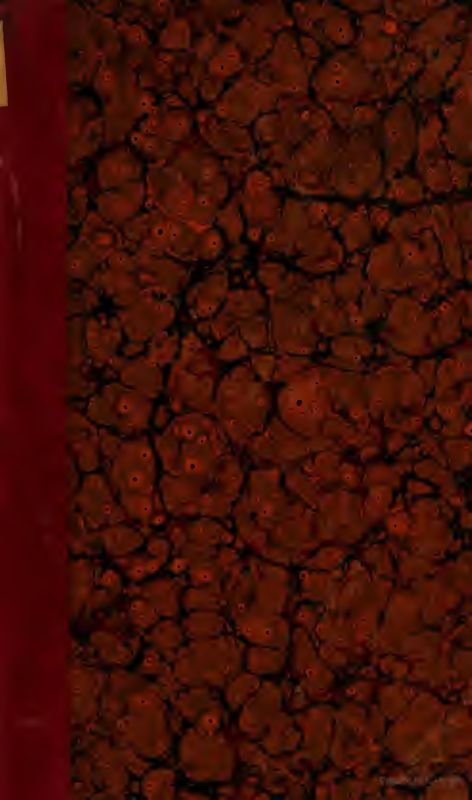
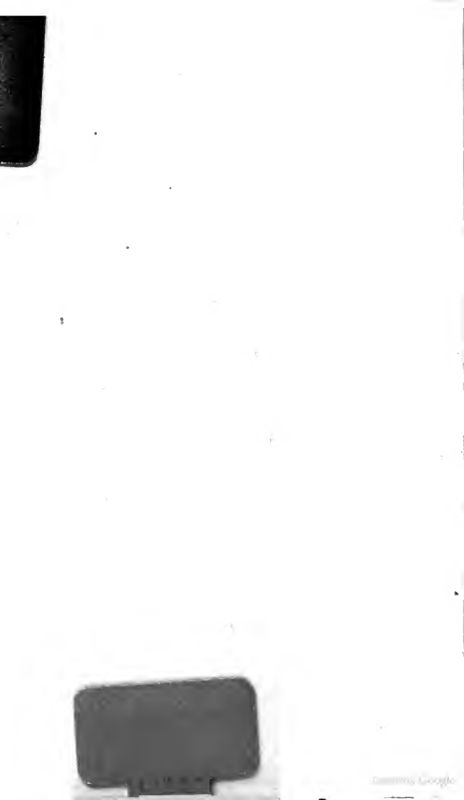




DON ALONSO,

OU

L'ESPAGNE,

HISTOIRE CONTEMPORAINE.

« Pourquoi ne vous a-t-on pas vu aux cortès, l'hiver passé ? » Pourquoi m'avez-vous contraint au serment que je » prêtai, à Saint-Gadéa, sur les quatre évangiles ? Pour » tous ces méfaits, je vous bannis de mes Etats, comme » ennemi public, et je saisirai vos domaines, jusqu'à » ce qu'il soit décidé par mes conseils si je puis les con- » fisquer. » Ainsi parla le roi don Alphonse sixième, et il parlait au Cid, l'honneur de ses royaumes.

✦✦✦✦✦✦✦

« Ces braves seigneurs qui vous entourent, ces guerriers de » palais vous ont-ils secouru quand vous étiez captif ? » Non ! ils s'enfuirent, et je vous délivrai. Malheur aux » sujets dont les rois prêtent l'oreille aux impostures des » courtisans ! malheur à vous-même, ô mon roi ! si leurs » chants de syrènes vous endorment et que vous ne vous » réveilliez !.... Je pars. Vous servir sur la terre d'exil sera » mon unique vengeance. Un sujet sait souffrir les torts » de son roi. » Ainsi parle le Cid ; il tombe dans les bras de Chimène, et la laisse muette de douleur.

✦✦✦✦✦✦✦

Le roi écrit au Cid proscrit. Le Cid se rend à cet appel ; il exige que les franchises de ses compagnons soient reconnues, ainsi que leur droit de prendre les armes si on viole encore les lois ... « Ne refusez pas de m'embrasser ; ou- » bliez mes torts. Si de mauvais conseillers recommencent » leurs intrigues accoutumées, au lieu de m'obéir, tuez- » moi. Mais maintenant il me faut embrasser. » Ainsi parla le roi don Alphonse sixième au valeureux Cid.

ROMANCES DU CID. XXIX, XXXI, XLIV et XLV.

IMPRIMERIE DE J. TASTU.

DON ALONSO,

OU

L'ESPAGNE,

HISTOIRE CONTEMPORAINE,

PAR

N.-A. DE SALVANDY.

Troisième Édition.

Tome Troisième.

Paris.

BAUDOUIN FRÈRES, LIBRAIRES,

RUE DE VAUGIRARD, N. 36.

1824



DON ALONSO,

OU

L'ESPAGNE.

LIVRE TREIZIÈME.

VISITE A L'HERMITE DE L'ATZULAÏ.

CHAPITRE PREMIER.

Au lever du jour, un empressement curieux me conduisit aux croupes escarpées au milieu desquelles vivait, hermite délaissé, le frère d'Alonso. Des torrens de pluie inondaient le vallon d'Aïnhoa. Les orages désolent quelquefois le pays des Basques; et l'étranger doit à ces crises redoutables le plus imposant spectacle qu'offre la nature. Je ne sais si une tempête, au milieu des plaines

solitaires de l'Océan, a plus d'horreur et autant de majesté que dans le riche jardin des Pyrénées.

J'avais atteint le séjour des orages; les brouillards s'épaissirent; la terre et le ciel même disparurent; je n'appercevais plus qu'à peine la bruyère desséchée que je foulais. Égaré dans ma course, gravissant une crête inconnue, peut-être la plus élevée de ces montagnes, je fus enfin arrêté par une ligne de retranchemens, dessinée autour de cette pointe, qui ne semble accessible que pour l'oiseau de proie. Des retranchemens, grand Dieu! à une hauteur où l'homme peut à peine atteindre! la guerre et ses fureurs arrivent donc partout où nous réussissons à porter nos pas! D'autres foudres que ceux dont j'entendais le bruit dans le lointain, avaient grondé sur cette région des nuages. Un grand capitaine disputa ces frontières, dans l'été de 1813, à un autre capitaine fameux; et, au lieu même où j'étais; quelques-unes des palmes du champ d'honneur furent conquises, au milieu de nos revers, par un guerrier qu'attendait la tribune.

L'ouragan dissipa les nuages inférieurs en les chassant au-dessus des Pyrénées. Une vue immense fut livrée à mes regards. Ce n'était plus Aïnhoa que j'avais à mes pieds, c'était le pic des Trois-Couronnes et celui de la Rhune; c'était Yrun, Fontarabie, Saint-Jean-de-Luz, Bayonne, avec les vallées et les montagnes qui les séparent, se perdant, ainsi qu'un point insensible dans l'é-

tendue, entre l'Océan, dont je pouvais croire que j'entendais les vagues se briser à mes pieds, et la plaine des Landes déroulée sans fin devant moi. De toutes parts les nuées, suspendues aux sommets sourcilleux, semblaient naître de ces sommets, comme les flots de fumée sortent du cratère des volcans. Un voile sinistre s'étendait sur ma tête; balayées par la violence des vents, d'un bout de l'horizon à l'autre, ces masses ténébreuses ressemblaient à une armée qui s'enfuit, et, dans sa course, se développe, se replie, s'entre-choque, lançant encore de tous côtés l'épouvante et des feux homicides. Digne témoin de cette grande scène, l'aigle planait sur la vallée; à le voir tourner sur lui-même au-dessus de l'abîme, je ne savais s'il prenait part à l'universelle commotion, ou s'il était là pour applaudir à l'ébranlement des cieux. Bientôt il vint s'abattre sur la pointe la plus aiguë de l'Atzulaï; là, comme au temps des fables antiques, l'oiseau-roi semblait tenir encore les feux célestes dans sa serre, et les lancer lui-même sur le monde. Je compris alors pourquoi Rome attacha l'aigle à ses étendards. Mais Rome, mais son Jupiter, mais ses grandeurs ne sont plus; d'autres gloires qui ont aspiré à recueillir son héritage, se sont écroulées à leur tour, et l'aigle est toujours là qui domine la tempête et dispense les tonnerres!

Les retentissemens formidables continuaient d'ébranler les monts comme pour les déraciner;

l'éclair sillonnait la nue au-dessous de moi ; des torrens de pluie s'épanchaient sur le vallon qu'une fois encore j'avais cessé d'appercevoir. Je n'étais plus du monde que nous habitons; rien ne me le rappelait, si ce n'est la clochette lointaine de la brebis qui, élue pour guider son troupeau, agitait dans sa fuite l'insigne bruyant de sa paisible royauté. Du reste, nul son qui vînt de la terre, nulle habitation, nul pas d'homme. Je me sentais suspendu à une hauteur immense, ne voyant que l'embrasement du ciel, n'entendant que le fracas de la tourmente; et moi, faible créature qu'un souffle pouvait précipiter dans l'abîme, qu'une étincelle pouvait réduire au néant, je planais sur cette vaste scène d'horreur, seul, entre le ciel et la terre rapprochés, confondus, afin de s'entre-détruire.

Toutes ces pompes du monde bouleversé avaient quelque chose de religieux et d'imposant dont la contemplation emportait mon âme dans une sphère nouvelle de sentimens et d'idées. Mystérieux, auguste destin de l'homme! Les forces et la majesté de la nature ne peuvent pas se développer devant ses regards sans que le spectacle des prodiges de la création ne l'ennoblisse et ne l'élève. Cette nature toute-puissante a beau faire, elle ne réussit jamais à être plus grande que lui.

J'essayai de regagner la terre. Après une marche que je suspendais par intervalles, pour jouir encore des sublimes horreurs que j'allais perdre,

j'étais arrivé à une région moins terrible et moins belle, quand une mélodie inconnue vint frapper mon oreille. On eût dit la harpe éolienne que l'étranger aime à suspendre aux tours ruinées de l'Helvétie et de la Souabe. Je promenai mes regards autour de moi, et ne vis que le désert. Ces sons doux et tendres, qu'une voix harmonieuse semblait de loin à loin dominer, contrastaient étrangement avec les bruits éclatans de la tempête. Les chants avaient cessé, que mon âme ravie écoutait encore. Bientôt une masse de rochers me ferma le passage. Je pris un étroit sentier qui serpentait dans la bruyère, et un chien des montagnes accourut en mêlant ses cris aux tonnerres lointains : je sentis qu'il y avait près de moi des hommes.

J'arrivai en effet à une modeste chaumière; debout sur la porte, un Basque suivait de l'œil les nuages que l'ouragan chassait avec violence. Comme l'aigle, il paraissait se complaire au spectacle des orages. Ce Basque n'était autre que le fugitif des galères.

J'hésitai d'abord à chercher un abri dans sa demeure; mais, il me sembla qu'il y aurait quelque chose de cruel à le fuir, et je l'abordai. Il me répondit dans ma langue nationale. Sa politesse était froide et contrainte, son élocution facile et brève. Il annonçait par ses manières une éducation élevée. J'arrangeai tout un roman sur ses dehors : D'un esprit étendu, d'un rang illustre, l'empor-

tement de ses passions l'avait sans doute jeté dans les voies du crime. Je compris que son âme orgueilleuse protestait contre les arrêts de la justice humaine. Il ne m'était pas non plus difficile de sentir que la présence d'un étranger lui était importune : il ne voulait pas avoir à rougir devant ses semblables.

La salle où je fus accueilli, meublée grossièrement à la manière du canton, respirait une certaine aisance. Un enfant se jouait avec le dogue qui m'avait devancé. Une femme âgée, la mère de mon hôte, était assise auprès de l'âtre. Elle voulut se soulever pour me recevoir ; les infirmités l'enchaînaient plus que les ans, au grand fauteuil à bras que je m'étonnais de rencontrer dans un semblable lieu. Elle seule échangeait avec moi des paroles bienveillantes, lorsqu'au fond de la salle, vis-à-vis le foyer où se préparait un modeste repas, la porte s'ouvrit : une femme parut. Jamais plus de dignité ne se montra sous l'habit de la villageoise ; jamais tant de grâce ne fut unie à tant de noblesse ; jamais la timidité charmante de la jeune fille ne brilla ainsi dans les traits d'une épouse et d'une mère. L'étrangère m'inspira un égal mélange d'admiration et de respect. Ce fut aussi dans la langue de ma patrie qu'elle m'entretint de l'orage qui venait de m'assaillir. Son accent m'apprit qu'elle était née sous le ciel de la Péninsule, et les vives intonations du midi donnaient un attrait nouveau à ses pa-

roles. Ses manières avaient d'autant plus de charme, qu'on y voyait l'expression de la bienveillance et non pas son mensonge. Elle disputa gaiement à son mari la tâche d'allumer pour moi un grand feu, et prit place à mes côtés en berçant son jeune fils. Sa conversation annonçait une sérénité, une satisfaction intérieure dont j'étais surpris. Je nommai l'Espagne; elle rompit aussitôt l'entretien, en jetant un regard douloureux sur le Castillan qui s'était assis auprès d'elle. Il gardait le silence, et m'observait d'un air ombrageux. Son regard ne déposait sa fierté qu'en s'arrêtant sur sa compagne; alors les nuages de son front se dissipaient devant un sourire où respirait une âme doucement exaltée: tous deux paraissaient nourrir une de ces affections infinies qui embrassent et remplissent le cercle entier de l'existence. L'homme qui sait aimer, celui qui obtient un retour si tendre, peut-il être un pervers? Les anathèmes d'Aïnhoa achevaient de s'effacer de ma pensée devant le culte que l'étranger consacrait à sa mère. Toujours occupé de secourir sa faiblesse, de distraire ses souffrances, il ne s'éloignait d'elle un moment que pour donner des caresses à son fils; s'associant ainsi tour à tour aux jeux du premier âge et aux douleurs du dernier. Je me demandais si cette vivacité à éprouver tous les sentimens de la nature pouvait se concilier avec la violation de ses lois, avec les crimes qui déshonorent. J'accusais l'imposture d'avoir flétri sa renom-

mée. Puis, mes yeux rencontraient sa main. Le parement de la veste basque ne cachait qu'à moitié l'empreinte fatale. Je reconnaissais la trace d'indignes fers, et la rougeur qui couvrait mon visage allait se réfléchir sur le front de mes hôtes.

Distrait par l'entretien de l'étrangère, je n'avais pas remarqué que la pluie cessait de tomber. Je me levai pour continuer ma route. La table du déjeuner était préparée. L'inconnue y avait placé un couvert pour moi. Elle joignit à son invitation la formule espagnole : « Notre maison est à votre » disposition. — Non, » interrompit le Castillan qui ne m'avait pas parlé encore, « monsieur ne » peut pas s'asseoir à la table du fugitif des galères. » Un sourire amer accompagna ces mots, et je vis tomber des yeux de l'Espagnole, sur les joues de l'enfant, une larme qu'elle voulait cacher. Dans ce cercle étroit et heureux dont un étranger semblait rompre l'harmonie, mon séjour eût été importun : je fis en sorte que mon départ ne fut pas offensant, et je quittai cette chaumière mystérieuse qu'habitaient, au sein de l'abaissement et de la pauvreté, beaucoup de noblesse, beaucoup de grâce et beaucoup d'amour.

Je retrouvai le chemin de l'hermitage. Fray Pablo ne me reconnut pas d'abord. On eût dit un homme dont la pensée sommeillait quoique son œil fût ouvert et fixe. Enfin, « comment avez » vous fait, me dit-il d'un ton sinistre, pour » échapper à la tempête ? — Je me suis réfugié

» dans une ferme du voisinage, là-haut, chez ce
» jeune Espagnol... — Un Espagnol, ici près!
» Que dites-vous?» — Et l'hermite s'était levé; il
tenait attaché sur moi son regard étincelant. —
« Un Espagnol sur ces croupes solitaires! pour-
» suivit-il, c'est donc un de ces malheureux qui
» ont fait la guerre à leur pays, qui ont couvert
» de sang la terre sacrée de leurs aïeux? Dites,
» dites-moi, l'homme dont vous parlez, est-il un
» de ces grands coupables? — Je l'ignore; il est
» demeuré impénétrable sur sa vie. — Ah! puis-
» qu'il se cache, c'est un *Afrancesado* (1)! Autre-
» ment, il serait orgueilleux de lui-même; il vous
» aurait dit ses combats et ses sacrifices. Il vous
» aurait raconté ses moissons détruites, sa mai-
» son embrasée, sa compagne, ses fils mourant
» de faim à ses côtés, lui-même cherchant la
» mort au milieu de vos bataillons, et y trouvant
» la gloire! le parti de Cadix n'a rien à cacher aux
» yeux du monde! Eux, ils n'ont pas besoin de
» chercher la nuit et les déserts! — Vous êtes, mon
» père, de ces prêtres espagnols qui se firent sol-
» dats pour défendre Ferdinand et la patrie? —
» Espagnol! Je l'étais... je ne le suis plus... Je suis
» Afrancesado! » — Et, comme s'il avait dicté
lui-même sa sentence dernière, il inclina sur la cen-
dre sa tête desséchée, couvrant de larmes son cru-
cifix, et criant: « Grâce! grâce! » On eût dit qu'il

(1) *Francisé*. Nom donné aux *joséphinos*, ou partisans du
roi Joseph.

sentait peser sur soi la malédiction de Dieu et des hommes.

L'infortuné se mit à maudire son crime, à invoquer quelquefois ou à repousser les vengeances du ciel; puis, détournant les yeux de sa main décharnée : « Elle a poussé, disait-il, le fer de » l'étranger contre mes concitoyens; elle a fait plus » que cela encore... » Son accent portait dans mon sein l'horreur dont lui-même semblait pénétré. Peu à peu il parut sortir d'un songe pénible, me reconnut, et se montra touché d'une visite qu'il n'attendait pas. Je craignis d'enlever une satisfaction à son âme souffrante, si je lui apprenais quel autre intérêt que celui de ses malheurs m'amenait dans sa retraite, et je me résignai à attendre de sa propre histoire un dénouement que j'étais impatient de connaître. Il consentit à me raconter la suite des vicissitudes qui avaient agité ses jours. Je ne l'écoutai pas sans rapprocher son récit des mémoires d'Alonso. Puisse le lecteur, frappé ainsi que moi de la diversité des impressions et du langage, réfléchir à tout ce qu'il y a d'incertitude dans nos jugemens, à tout ce que se doivent d'indulgence les partis contraires! Le spectacle d'hommes supérieurs que les mêmes vœux enchaînent à des rangs opposés, nous avertit de ne haïr que les persécuteurs, de ne mépriser que les apostats.

A quels égaremens ne peut pas être entraînée la conscience elle-même, si, ne considérant que

sous un seul point de vue les affaires humaines, nous séparons l'intérêt de la justice? Quiconque s'associe à des attentats prétendrait en vain donner l'utilité publique pour excuse. Soutenir un pouvoir fondé sur des actes ou des principes impies, c'est tremper dans le crime et encourir une part du châtiment.

CONTINUATION

DU RÉCIT DE L'HERMITE.

« Je ne sais si je vous ai déjà dit qu'attaché à la fortune de don Fernand par mes affections et par mes efforts, je partageai ses périls lors du procès de l'Escurial. Sa correspondance mystérieuse avec l'empereur, une commission de lieutenant-général du royaume souscrite par lui en faveur du duc de l'Infantado, d'autres papiers encore qui tombèrent aux mains de l'autorité, ne rendaient que trop faciles les poursuites de Godoy. Mais cet homme avait amassé contre soi tant de haines, qu'il ne put trouver des juges pour frapper la victime auguste de son insolente rivalité. Les fers de l'altesse royale ne tardèrent pas à être brisés; les nôtres ne le furent que long-temps après. Je venais d'être rendu à la liberté, la liberté du cloître, quand mes parens se virent tout à coup ensevelis dans les cachots du saint-office. Leur infortune excita contre moi, au sein de la communauté, une persécution fanatique, et je soupirai plus que

jamais après la destruction de ce régime, tissu de préjugés et de malheurs, sous le poids duquel gémissaient les Espagnes.

» C'était toujours au triomphe de don Fernand que j'attachais l'espoir de ma délivrance; l'armée française, à qui une administration impuissante avait livré nos provinces, me paraissait devoir assurer l'un et l'autre.

» Ce fut alors qu'une révolution militaire remit aux mains du premier martyr de l'oppression le sceptre paternel. Vous savez comment quelques gardes du corps déposèrent les vieux souverains pour élever sur le pavois le prince que des haines et des tentatives communes leur avaient rendu cher. Les rois de l'Europe gardèrent le silence en présence de cette grande entreprise. Un seul d'entre eux se porta le défenseur du droit des trônes : ce fut Napoléon; et vos troupes entrèrent, Joachim à leur tête, dans les murs de Madrid.

» L'Espagne était loin de pénétrer la secrète pensée qui présidait à l'invasion. La vieille cour, celle qui appuyait le favori, et la cour nouvelle, celle qui voulait châtier l'indigne ministre, l'indigne reine, le monarque incapable, plaçaient un égal espoir sur l'intervention de l'empereur. Mais, dans la nation, le parti des abus, des préjugés, des idées oppressives et serviles, ne suivait pas sans ombrage les progrès de vos drapeaux. Les chefs des ordres religieux surtout

redoutaient la génération de 1789. Votre nom n'était prononcé tout haut qu'avec horreur à San-Lorenzo-del-Escorial.

» Un matin j'étais à l'extrémité de la Fresnéda, sur un roc stérile, au pied duquel paissaient les taureaux de la communauté. Tout à coup des fanfares remplissent les airs ; je regarde : le long des hauteurs de Guadalapagar descendait, ses aigles déployées, une division dont l'élégante tenue, la marche régulière, les armes brillantes disaient assez que c'étaient là des régimens français.

» Vos soldats, à l'aspect du long chapeau blanc qui chargeait ma tête, de la double robe de laine blanche dont j'étais vêtu, et des fonctions pastorales auxquelles je semblais livré, me saluèrent d'un rire qui se prolongea dans tous les rangs. Un officier-général vint à moi, et s'efforça de m'adresser en castillan des excuses. Je lui répondis dans sa langue ; il fut surpris de ma facilité, et plus encore de mon empressement à la parler. Nous n'avions pas marché une demi-lieue que nous nous promîmes amitié, et nous arrivâmes ensemble sous les voûtes où vos concitoyens avaient paru en armes pour la dernière fois, il y avait cent ans.

» Chaque jour rendit plus étroites mes relations avec les officiers français. J'aimais leur caractère aussi franc, mais moins rude que le nôtre; aussi fier, mais cachant davantage ce qu'il a de

confiant, de dédaigneux sous des formes légères et polies. J'aimais vos soldats, et leurs larges cicatrices, et cet air impassible d'hommes qui, ne connaissant pas le danger, connaissaient bien la victoire; et ces récits des temps héroïques, où les souvenirs de la vieille Égypte s'alliaient simplement à ceux de la Pologne, de l'Italie; où ne respirait aucune surprise d'une réunion de hauts faits qui, de siècle en siècle, ira étonner le monde; où surtout ne se montrait jamais la pensée que la fortune pût leur susciter enfin des résistances et briser aussi une domination qu'ils avaient fondée en s'asseyant tour à tour sur les ruines de Memphis, de Palmyre et de Rome. Chaque soldat employait la langue du chef de l'empire. Même mépris du passé, même insouciance des désirs et des efforts des peuples, même conscience de je ne sais quelle force surhumaine qui se riait des hommes et ne songeait pas à Dieu. Tous parlaient comme la destinée. Napoléon avait pris les armées de la république sans croyance; il parut, et elles étaient fatalistes; mais il leur présenta le sort, moins comme le maître que comme le ministre de leur puissance; il le leur montra placé dans son génie et dans leurs baïonnettes.

» Cette religion de la victoire avait de quoi séduire les jeunes imaginations. La mienne fut charmée : c'était la politique impériale de créer une société nouvelle, de gouverner l'âge mûr et la

vieillesse par les générations ivres d'espérance. Cette politique s'appuyait sur la gloire, axe puissant dont la force résidait dans toutes les passions généreuses de la nature humaine. Le mouvement ascendant qu'imprimait un tel ressort n'était que trop selon mes idées et mes vœux : j'espérais le voir appliquer à mon pays ; et ne doutant, ni que l'empereur, après ces premières hésitations d'une tête couronnée à consacrer l'œuvre de la révolte, ne reconnût le jeune roi comme tous les potentats l'avaient déjà reconnu sans scrupule, ni que don Fernand ne récompensât bientôt le zèle dont j'avais fait preuve pour sa cause, je savais gré à l'influence impériale de commencer pour la monarchie une ère nouvelle de grandeur, et de m'assurer une action à la place d'un éternel repos, la liberté en échange de ma servitude, des honneurs enfin au lieu des outrages que j'avais reçus.

» Vous savez avec quelle rapidité les événemens marchèrent. Napoléon était inopinément arrivé à Bayonne ; peu de jours après, l'infant don Carlos et le roi son frère s'y rendirent. Godoy et ses maîtres dépossédés y accoururent. Tous nos Bourbons attendaient que l'arbitre des destins du monde prononçât sur leurs différens. Avant son départ, don Fernand m'avait assigné un poste élevé dans sa chapelle. Je me préparai à quitter pour jamais le séjour où j'avais tant souffert ; mais c'était là aussi que j'avais vu Ma-

téa ; là que je l'avais aimée ; étrange disposition du cœur de l'homme ! Je m'éloignai avec une émotion pénible, de cette sombre demeure que j'avais brûlé si long-temps de fuir.

» Ce fut pendant les scènes mémorables du 2 mai, que j'entrai à Madrid ; le spectacle d'une populace altérée de sang, conduite au massacre par des prêtres, ce spectacle inattendu fit sur moi une impression profonde. Je compris ce qu'était l'anarchie, et mes habitudes d'ordre se réunissaient à mes sentimens d'humanité, pour m'en rendre l'image plus hideuse. Je frémis de songer qu'il y eût parmi nous des hommes tellement insensés qu'ils recourussent, dans l'intérêt du trône, aux fureurs populaires, et provoquassent au combat, dans l'intérêt de don Fernand, le monarque qui tenait en main sa couronne et sa vie.

» Vos soldats, avec leur calme terrible, balayèrent les flots d'une multitude factieuse. Alors la junte d'état que don Fernand avait investie du pouvoir suprême, et l'état-major français, parcoururent ensemble les faubourgs pour ramener les esprits à l'obéissance. Moi-même, porté par deux grenadiers, je haranguai le peuple à la Puerta-del-Sol ; c'est-là que l'embranchement des seules rues considérables de Madrid porte sans cesse la population occupée, et que la population oisive vient promener le fardeau monotone d'un jour qui, dans notre Espagne, ne

manque jamais de ressembler à la veille, et auquel ressemblera le lendemain. Ma voix retentissait d'une extrémité à l'autre de cette place irrégulière : attirée par l'habit religieux, par le nom de don Fernand que j'invoquais, la foule m'environna. Mais à peine avait-on découvert la tribune étrange sur laquelle j'étais monté, ou reconnu que mon langage n'était pas celui des passions aveugles, tout fuyait. Je demeurai seul au milieu du carrefour, et le général, devenu mon ami à San-Lorenzo, m'entraîna au palais du grand-duc de Berg.

» Je trouvai le prince rentrant à cheval dans sa demeure, vaste maison qu'un ministre de Charles III avait bâtie, où Godoy venait d'étaler son faste, où le généralissime français eut lui-même pour successeurs, quelques années après, les cortès de Cadix. L'histoire entière de l'Espagne est dans cette étrange vicissitude. Un gouvernement, faible de sa nature, parce que le pouvoir royal était absolu et isolé, ne pouvait pas demeurer long-temps habile et sage. Après les grands ministres d'un grand roi, vint le favori inepte et corrompu par qui l'état fut livré en même temps à l'invasion et à l'anarchie.

» Joachim me reçut avec cette affabilité altière que vous lui avez sûrement connue. Il me parla de l'insurrection en homme habitué à ne comprendre que les résistances des masses organisées; les colères de la multitude lui inspiraient

un profond mépris. Il connaissait trop mal le caractère espagnol pour juger des secousses qui suivraient un premier choc, si sa politique en aggravait l'impression au lieu de l'arrêter. Habitué à ne manier que la force, à n'agir que par elle, il pensa que le développement d'une rigueur excessive frapperait les esprits, et que la fierté castillane plierait sans retour devant l'heureux ascendant de la peur. Cette fierté, noble et inflexible comme l'honneur qu'elle a pour principe, se confondait à ses yeux avec une sorte de jactance méridionale qui n'en est que la parodie.

» L'Espagne entière était représentée dans les salons du généralissime; mais je m'étonnai d'y rencontrer surtout la vieille cour. Charles IV avait, en partant, annulé son abdication et repris les rênes de l'empire; les partisans de Godoy se pressaient autour du protecteur de leur maître; le plus ardent, le plus audacieux d'entre eux, Frey don Jaïmé, promenait au milieu des groupes sa fatuité toujours dédaigneuse et toujours mécontente. La présence d'un tel homme dans la cour du généralissime de vos armées gênait les sentimens que j'avais éprouvés en voyant arriver parmi nous les compatriotes de ma mère, ceux de qui j'attendais la réparation de nos longs malheurs. Ma confiance se ranima quand j'apperçus auprès du prince les plus illustres victimes des persécutions de don Manuel, les secrétaires d'état auxquels le jeune roi avait délégué l'exercice

de son autorité. Confirmés par Charles IV dans les postes où son fils venait de les établir, ils accomplissaient avec un généreux dévouement la tâche de tenir le gouvernail parmi tant d'écueils contraires. Les deux rois s'accordaient sur l'injonction, sans cesse renouvelée, de pacifier les esprits et de satisfaire les Français. Les ministres avaient associé aux travaux de leur junte d'état les membres les plus éminens des conseils suprêmes, et tous reconnaissaient en gémissant que la marche tracée par don Fernand comme par son père l'était encore par une autre puissance qu'on appelle la nécessité.

» Au milieu de ces hommes de partis et de rangs divers, se distinguait par la dignité de son port et de son langage un prélat qui joignait à l'autorité de son ministère celle de ses vertus. Don Isidro ***, l'un des personnages éminens que la junte avait appelés dans son sein, intercédait, avec une noble fermeté, en faveur des victimes désignées par l'altesse impériale pour ce qu'elle appelait un salutaire exemple. L'amitié qu'il portait à mon frère et à la marquise m'enhardit à m'approcher de lui. Je me nommai : son accueil fut aussi bienveillant que triste. « Vous avez, me » dit-il, rendu tout à l'heure un grand service » par vos efforts pour calmer les esprits. Jamais » gouvernement n'eut autant besoin de circon» spection que notre malheureuse régence. Nous » appartenons à don Fernand par nos affections

» et par nos devoirs. Charles prétend avoir repris
» les rênes de l'état ; c'est lui qui ordonne à l'in-
» fant don Antonio de faire partir pour Bayonne
» son jeune fils et la reine d'Étrurie. Nous avions
» pris sur nous d'opposer un refus aux somma-
» tions hautaines du grand-duc ; mais un message
» de don Fernand nous est parvenu cette nuit.
» Sa majesté prescrit la patience et la soumission ;
» elle a noblement refusé de souscrire à l'abdica-
» tion de sa couronne. L'empereur est irrité ; ses
» ressentimens sont redoutables ; nous pouvons
» craindre pour une tête sacrée. Puissent les
» mouvemens désordonnés d'une multitude que
» l'hérétique Angleterre soudoie, n'avoir pas
» compromis sans retour le succès de négocia-
» tions auxquelles sont attachées les destinées de
» la monarchie ! »

» Plusieurs grands s'approchèrent de nous et exprimèrent les mêmes sollicitudes. Des généraux, à qui la gloire du nom espagnol était chère comme leur propre gloire, qui depuis ont marché à la tête des bandes insurgées, s'indignèrent de penser qu'une poignée de religieux et de femmes eussent exposé Mâdrid aux dévastations d'un assaut, les princes du sang de nos rois à de funestes représailles, la Péninsule à l'humiliaiion de la conquête. Les magistrats d'une longue expérience déploraient l'effervescence publique comme une source féconde de calamités. Tant de suffrages auraient porté la sécurité dans ma

conscience, si la force des Français et notre faiblesse n'avaient pas suffisamment justifié le parti que j'embrassais.

» Je ne balançai donc pas à rédiger, sous les yeux du généralissime, une proclamation qu'il adressait aux habitans de Madrid. L'exaltation, la promptitude de mes idées, donnaient à mon style plus d'énergie qu'il n'y en avait dans mon caractère. Mon ouvrage ravit le grand-duc : ses remerciemens appelaient déjà sur moi les regards de sa cour, lorsqu'une femme qui venait d'arriver dans le salon, s'approcha, environnée d'un cercle d'officiers français ; et, portant ma main à ses lèvres, elle me montra par ses louanges que cet hommage s'adressait moins à mon habit qu'à mes sentimens et à mon langage. Elle releva sa tête. Je tressaillis : c'était la comtesse de D***. Une seconde existence commençait pour moi dans ce mouvement d'hommes et d'affaires. L'accent passionné de Matéa porta au fond de mon cœur je ne sais quel fol espoir : il me sembla qu'elle se chargerait de compléter ma nouvelle vie.

» Je fus frappé du ravage que sa beauté avait éprouvé depuis son séjour à l'Escurial. Son visage était pâle et souffrant, ses yeux noyés de larmes, ses traits empreints d'une expression d'égarement et de douleur. Mais, loin de perdre de ses séductions, elle en avait seulement changé : il y avait dans sa tristesse un charme qui resserra ma chaîne.

» Retenue depuis le matin loin de Madrid, elle me demandait avec anxiété le récit des événemens qui avaient marqué cette journée. Un bruit sinistre se fit entendre ; je frémis : une poignée de factieux tombaient sous le plomb vengeur. Tout ce qu'il y avait dans les appartemens d'amis du prince des Asturies se retira aussitôt, et Matéa fit comme nous.

» Elle voulut que j'acceptasse sa maison pour demeure. Les impressions que j'éprouvai alors furent et bien douces et bien vives ; j'oubliai un moment que mes concitoyens venaient de succomber aux coups de l'étranger. Mon âme était livrée tout entière aux espérances de mon amour.

» L'hôtel de D*** est situé sur le Prado, promenade magnifique que Charles III a créée. Là était avant lui une prairie écartée, où les grands, revêtus du chapeau pastoral et de la veste élégante des villageois andaloux, venaient chercher la fraîcheur des soirs ; là, il y a cinquante ans, la galanterie trouvait un asile pour ses plaisirs et la vengeance pour ses assassinats. Maintenant des arbres superbes ombragent ce beau lieu, des fontaines monumentales le décorent, des rues, des palais l'entourent, et chaque jour à son déclin y voit accourir la population entière. Le 2 mai, vos soldats campaient en armes sous ces paisibles avenues ; c'était là que venaient de tomber les premières victimes de nos discordes ! A la lueur des flambeaux, on emportait sur des brancards

leurs restes sanglans, et les soldats que la cruelle sentence avait eus pour exécuteurs essuyaient des larmes roulant sur leur face guerrière. Ce spectacle me fit horreur. La comtesse n'était pas moins émue que moi ; son accent décélait une agitation qu'elle essayait en vain de contenir ou de cacher. « Votre frère, me dit-elle en regardant le lugu-
» bre cortége, votre frère est là peut-être. —
» Quoi ! se pourrait-il ? m'écriai-je. — Votre
» frère, reprit-elle, repose peut-être sur ce lit
d'honneur ! Je sais qu'il a quitté tantôt Ocagna
» pour venir se placer à la tête des fanatiques qui
» ont tout compromis, tout perdu. » Frey don Jaïmé montait les degrés avec nous. « Votre
» sœur, ajouta-t-il négligemment, doit avoir
» pris place à ses côtés. — Comment, Jaïmé ! que
» dites-vous ? interrompit la comtesse. — Oui, »
continua le brigadier en faisant effort pour montrer une indifférence que ses sentimens secrets paraissaient démentir, « c'est une nouvelle Bra-
» damante : je l'ai vue charger la garde impériale
» comme un foudre de guerre ; elle eût fait pâlir
» l'ordre tout entier des dames de la hache (1),
» et j'ai entendu dire qu'elle était du nombre de
» ceux qui viennent d'expier cette coupable
» prouesse. » Tout mon sang s'était glacé : au milieu de mon effroi et de ma douleur, je crus voir une joie soudaine briller dans le regard de

(1) Institué en faveur des femmes de Tortose, qui défendirent cette ville contre les Sarrasins, en 1149.

Matéa, cependant elle essaya de me rassurer, de me consoler du moins. Ses soins me touchèrent sans dissiper mes tristes sollicitudes : les années qui venaient de s'écouler, l'abandon où m'avait laissé mon frère, où les familles laissent toujours ceux de leurs membres qui se sont retranchés du monde, n'avaient pas éteint dans mon cœur les affections de mon enfance. Je passai la nuit en proie à d'inexprimables angoisses; jusqu'alors, j'avais cru que l'insomnie et le désespoir n'habitaient que les cellules de nos cloîtres, et voilà que je mouillais de pleurs l'édredon de nos palais! J'avais quitté, le matin seulement, le séjour détesté du monastère, et déjà la tristesse avait repris sur moi son empire; jamais je n'avais éprouvé plus de perplexités, et cependant j'étais libre! Quelle est donc cette vie constamment agitée qui a partout des souffrances, qui n'a nulle part le repos, et le bonheur bien moins encore?...

CHAPITRE II.

» J'ATTENDAIS avec impatience le lever du jour pour courir à l'hôtel de la marquise. Il était désert; j'appris que les domestiques, le chapelain, mes parens, libres à mon insu, l'avaient

abandonné dès les premières heures de la nuit. Le chapelain était parti en toute hâte pour porter au marquis la première nouvelle du triste destin de sa compagne, et donner des consolations à sa vieillesse. Je ne pus rien découvrir de plus; la junte d'État ignorait jusqu'au nombre des victimes.

» Dans les rues, la douleur se montrait peinte sur tous les visages, mais une douleur sombre et menaçante. Il était facile de comprendre que les hommes, à qui les deux rois avaient confié le soin de maintenir l'obéissance et la paix publique, entreprenaient une tâche laborieuse en essayant de soustraire la monarchie aux périls de l'intervention violente du peuple, et aux désastres de la guerre.

» Le jeune infant don Francisco partit; l'infant don Antonio résolut de suivre ses neveux. Surpris des grands événemens qui agitaient la fin de ses jours, blessé plus d'une fois des manières arrogantes de Joachim, averti du sort réservé à sa famille, le prince voulut, malgré les prières de la junte, rejoindre, pour mourir avec eux, ceux près de qui la Providence l'avait fait naître. Dès lors, le généralissime se porta pour le successeur de l'auguste vieillard, et, bravant les protestations de la régence, il alla siéger au milieu d'elle. Bientôt une commission du roi Charles vint autoriser ses prétentions. Le conseil de Castille, le saint-office, tous les corps de l'état

complimentèrent, à l'envi, le nouveau lieutenant-général du royaume.

» Le grand-duc ne tarda pas à me nommer secrétaire de son gouvernement. Je refusai d'abord ce poste pour lequel l'intérêt d'enlever des partisans au prince des Asturies, mon instruction précoce, et plus encore mon habit, m'avaient désigné au choix du généralissime, malgré mon inexpérience et mon âge. Le sang de Maria, celui d'Alonso peut-être, s'élevaient entre les Français et moi.

» La comtesse mettait un intérêt extraordinaire à triompher de ma résolution. Elle sortit de l'abattement dans lequel je la voyais d'ordinaire plongée, pour tourner contre mes doutes la puissance de ses discours et celle de ses enchantemens. Elle m'ébranla en me rappelant ma mère enlevée par Joachim aux affreuses rigueurs du saint tribunal. Heureuse du secours que ma reconnaissance prêtait à ses efforts, elle m'apprit que mon frère n'avait pas péri au 2 mai. Un de ses pages, arrivé à l'instant même d'Ocagna, racontait que don Alonso y avait reparu et en était parti, emmenant ses soldats insurgés à travers les plaines de la Manche. Dona Léonor, don Luis, la maison entière de Maria suivaient ses drapeaux; tous pleuraient la marquise qui n'était plus. — « Quant à cette marquise, poursuivit Matéa, elle n'était rien pour vous; je » vous expliquerai plus tard ce mystère. Ne

» songez maintenant qu'à votre pays, dont il
» faut défendre le repos et l'indépendance con-
» tre les mendians, les fous, les moines et les
» Anglais. »

» La comtesse, malgré son éloquence persuasive, aurait échoué peut-être, si elle avait été seule à me tenir ce langage. Le plus vertueux des hommes combattit mes répugnances en invoquant tout ce qui m'était cher. Don Isidro me peignit sous des couleurs si vives la nécessité de former un seul faisceau de tous les membres de la famille espagnole; il me parla d'une manière si pressante du besoin de défendre la monarchie, veuve de ses augustes gardiens; il me montra tant de dangers amassés sur la maison royale tout entière captive, et sur la nation tout entière envahie, que je finis, après de longs combats, par sentir qu'il y aurait lâcheté à refuser mon concours aux grands citoyens qui se dévouaient pour la cause commune. Tous les esprits étaient unanimes pour ne voir de salut que dans la convocation des cortès. La circonspection, la concorde, l'unité des vues et des efforts pouvaient seuls désormais obtenir ce bienfait de la fortune des Espagnes.

» Le vœu du roi s'accordait avec le vœu des sujets; il avait refusé, durant quinze jours, son abdication à l'empereur. Le 5 mai, il ne la refusa plus à son père. Mais, cherchant un refuge dans la puissance nationale que ses prédécesseurs

avaient brisée, le malheureux prince ne voulait résigner la couronne *qu'en présence de son peuple réuni en cortès*. Il défendit d'abord cette prétention contre les fureurs de Charles IV, qui menaçait sa tête. Enfin il céda, et le vieux monarque ne fit usage des droits qui lui étaient rendus par son fils que pour les transmettre sans réserve à Napoléon. La négociation fut conduite par Godoy. Il ne manquait à son infamie que de terminer, à quarante ans, sa trop longue carrière, en vendant à l'étranger, pour se venger de la haine publique, les destinées de ses rois, les destinées tout entières de son pays; et Dieu avait permis qu'un tel ministre fût né sous le règne d'une princesse qui aimait mieux déshériter sa race que de voir triompher l'aîné de ses enfans, sous le règne d'un prince assez maîtrisé par la compagne et l'ami qui le trahissaient, pour cesser, à leur gré, d'être Bourbon, Espagnol, roi et père! Comment se peut-il qu'après de tels spectacles il y ait encore dans la Péninsule des hommes qui se refusent à placer le repos, l'honneur, l'indépendance de l'empire sous la sauvegarde d'institutions libres!

» La junte reçut des deux rois l'ordre de publier les renonciations qu'avaient souscrites avec eux tous les princes de leur sang. Le message que don Fernand nous adressa, pour recommander l'obéissance, portait le sceau d'une telle sincérité, qu'on eût dit que le chanoine Escoïquiz,

rédacteur des dépêches de son auguste élève, s'était consolé de l'exil du fils par la chute du père. Ce sentiment fut commun aux deux partis. Tandis que le peuple accueillait les abdications avec une sorte de terreur, les amis de don Fernand préférèrent un règne nouveau à celui du prince de la Paix; et les amis de la vieille cour préférèrent cette révolution au triomphe de don Fernand. L'inquisition, le conseil de Castille, les conseils des ordres, des finances, de la guerre, les municipalités, invités à émettre un vœu pour le choix du prince en faveur de qui Napoléon se démettrait de sa souveraineté, optèrent pour celui des frères de l'empereur qui régnait alors sur les Deux-Siciles.

» Ce ne fut qu'après ces actes qu'un Aragonais, pasteur par état, contrebandier par goût, attaché, par ses inclinations premières, aux souvenirs de la maison d'Autriche, et tout à coup rallié à la maison de Bourbon, en haine des Français, auxquels il ne pardonnait pas encore de nous l'avoir donnée, apporta secrètement à un membre de la junte un décret de don Fernand, qui nous prescrivait de transférer le gouvernement hors de toute atteinte étrangère, et de convoquer les cortès pour veiller au salut public.

» Ce décret entraîna parmi les dépositaires de l'autorité royale une longue discussion. Ils auraient pu se renfermer dans la question de droit, se borner à interroger les principes de la reli-

gion et de la monarchie, pour savoir à qui, dans de telles conjonctures, l'obéissance était due : sans doute ils auraient reconnu qu'après l'abdication du prince en faveur de son père, après son adhésion aux actes qui portaient le sceptre dans les mains d'une autre dynastie, il avait cessé de régner sur les Espagnes, et que Napoléon était devenu, par l'investiture, très-certainement libre et volontaire de don Carlos, par l'assentiment de tous nos Bourbons, le légitime chef de l'empire. Sans doute ils se seraient rappelé cette maxime sacrée, fondement nécessaire des trônes, que *toute puissance vient de Dieu : omnis potestas est à Deo!* Mais, déterminée à servir, malgré tout, l'infortuné don Fernand, la régence porta tristement ses regards autour de soi; et elle vit un pays sans soldats, sans finances, sans places fortes, sans chefs; au cœur de l'état une armée formidable; plus loin la puissance devant qui tous les rois ou tous les peuples avaient courbé la tête; elle vit nos princes séparés de nous par l'impénétrable barrière des Pyrénées; un trône vacant; des partis qui n'auraient plus de frein, si un pouvoir plein de force ne se plaçait au-dessus d'eux; une nation enfin dont les classes inférieures, celles que la licence rend si terribles, semblaient seules manifester de la répugnance pour l'avénement d'une dynastie nouvelle; enfin les conseils, les grands, les prélats, tout ce qui avait des propriétés ou des lumières, empressés à souscrire

aux renonciations plutôt qu'à les contester par le fer et le feu! La junte, grossie des gouverneurs et doyens du conseil de Castille, la junte, composée de ce qu'il y avait d'Espagnols le plus éminens par leurs services et le plus signalés par leur dévouement à la cause du prince des Asturies, la junte se trouva presque unanime pour reconnaître qu'un ordre démenti par des actes postérieurs, un ordre qu'il n'était pas en notre puissance d'exécuter, ne pourrait que mettre en péril les jours de l'illustre captif, et ensanglanter une révolution désormais inévitable. Dans l'intérêt même de don Fernand, sa lettre fut détruite, et, peu de jours après, les confidens de ses pensées intimes nous remercièrent, en son nom, de notre prudente désobéissance.

» Maintenant que la Providence s'est jouée de tous les calculs des hommes; que le maître du continent est tombé, contre toute attente, sous le poids de ses folies plus que de ses revers, il est facile de condamner ceux qui ne s'établirent pas les juges des actes de Bayonne quand le monde se taisait, et que l'Espagne imitait le silence de tous les peuples et de tous les rois; ceux qui ne crurent pas pouvoir résister seuls au torrent dont le cours emportait l'univers; ceux qui abandonnèrent la cause d'une dynastie qui s'était soi-même abandonnée; ceux qui préférèrent pour leur pays le régime des lois au régime de la conquête.

» Tout ce qui avait de l'instruction et de la

naissance justifia nos résolutions par ses adresses et ses sermens : depuis lors, beaucoup désertèrent les drapeaux auxquels ils venaient de s'allier, tandis que nous sommes demeurés fidèles. L'histoire, plus équitable que les contemporains, dira de quel côté furent la sagesse et la loyauté. Mais les insensés, les transfuges, ont eu pour eux la fortune ; nous sommes des pervers, et ils sont des héros !

» Le monde ne sait pas assez combien, dès long-temps, les esprits éclairés s'associaient au vœu de Louis XIV : ils ne voulaient plus de Pyrénées. Chaque jour, un despotisme caduque, en cherchant à nous tenir plus loin de notre siècle et de votre Europe, avait développé dans les cœurs le besoin d'une régénération que trois cents ans de décadence et d'agonie rendaient, de moment en moment, plus nécessaire.

» Les armes françaises nous avaient donné la maison de Bourbon ; les armes françaises reprenaient leur antique présent ; une race royale, déchue par des complots domestiques, par ses abdications et par nos malheurs, ne pouvait pas exciter de profonds regrets, quand surtout avec elle disparaissaient les préjugés oppressifs, les longs abus, la tyrannie, l'indigence publique. Une révolution pouvait seule ranimer le grand corps de la monarchie espagnole. Qui était plus propre à rappeler l'industrie, les arts, les sciences dans leur antique berceau, à étouffer les dis-

cordes et fonder nos lois, que le grand homme dont le bras avait créé au milieu de toutes les ruines amassées par vos dissensions civiles, la plus belle législation et le plus formidable empire des temps modernes? Napoléon aurait, parmi nous, dépensé utilement pour notre prospérité, comme pour sa gloire, cette puissance de génie dont l'avait doté la nature. Après avoir aplani les Alpes, uni les continens par des routes, les mers par des canaux, creusé des ports immenses, élevé des remparts, des temples, des statues, reproduit l'âge de Périclès pour la France déjà si riche et si belle; il allait donner des chemins à nos provinces, des ponts à nos fleuves, des armes et des vêtemens à nos soldats, des écoles, des ateliers à nos cités, et des cités à nos déserts. A sa voix des flottes sortaient de nos chantiers; une nation de mendians hideux et de vagabonds redoutables cessait d'attrister nos villes ou d'infester nos campagnes; la population entière s'élevait à la culture, aux mœurs douces, aux jouissances enfin des peuples civilisés; le clergé perdait une part de ses richesses oisives pour acquérir un autorité fondée, non plus sur la superstition et l'ignorance, mais sur la reconnaissance et le respect des peuples; nos grands enfin se souvenaient du temps où, au lieu de végéter dans le désœuvrement des honneurs serviles du palais, ils marchaient à la tête des affaires et des armées!

» Certes, l'Espagne pouvait sans honte accep-

ter cette destinée dont l'Italie, l'Allemagne, la Hollande ne rougissaient pas, qu'invoquaient les nobles enfans de la Pologne, que la religion et la victoire avaient partout consacrée de concert: d'ailleurs le pouvoir de Napoléon était sans bornes; tous les trônes s'étaient abaissés sous sa main; don Fernand lui-même venait de nous apprendre par son exemple à reconnaître l'empire de la force. Pourquoi l'intervention de la France, que les Castillans du dernier siècle avaient accueillie, aurait-elle indigné les Castillans d'aujourd'hui, quand la nécessité en faisait une loi et les circonstances un bienfait?

» Mais non, les passions en ont décidé autrement. L'étranger s'est disputé pied à pied la Péninsule; l'Anglais a saccagé nos provinces, le pillage a désolé nos villes, l'incendie détruit nos villages; un million d'hommes est tombé sur les champs de bataille. A quoi ont servi tant de larmes et tant de sang? Au rétablissement de l'ancien despotisme et de l'ancienne misère! Le conseil de Castille, le saint-office, les jésuites que Charles III avait expulsés, notre législation surannée, l'arbitraire enfin et la torture refleurissent; la tyrannie, prenant ses restaurateurs pour victimes, agrandit et encombre les cachots, peuple d'exils les écueils de la Méditerranée, charge peut-être l'avenir de réactions et de bouleversemens; enfin, elle fait de l'Espagne une prison où règnent le fanatisme, l'ignorance et la terreur!.... »

J'interrompis l'anachorète pour lui apprendre que le pouvoir absolu venait de s'écrouler sans résistance devant un souffle de la réprobation publique: — « La constitution a été proclamée! s'écria-t-il; qu'appelez-vous ainsi? Serait-ce l'acte, le rêve de ceux qui pensèrent que la liberté pouvait être établie en présence de la multitude déchaînée? » — Sur ma réponse, il continua :

« Se pourrait-il? Ainsi donc, après tant de maux que leur opiniâtreté a conquis, ils seront arrivés au plus grand de tous, la calamité d'une révolution populaire! Il ne manquait à leur gloire que ce dernier trait, d'en venir à solliciter de l'anarchie les réformes que, grâces à nous, la royauté leur eût données.

» Pardonnez : que Dieu me pardonne d'employer encore le langage du siècle! Je ne comprends pas qu'en revenant sur le passé, les choses s'offrent à moi sous leur premier aspect, que ma tête ait encore des idées, et que les mêmes paroles se placent sur mes lèvres pour les rendre. Hélas! les considérations que je viens d'exposer devant vous étaient puissantes, et mon esprit est seul coupable d'une erreur. Dieu m'est témoin qu'en me soumettant au parti français, je ne fus entraîné que par la vue, dirai-je par l'illusion, des intérêts de mon pays. Aucune pensée d'ambition ne me séduisit; aucun resentiment des chagrins que les rigueurs du saint-office venaient de me

donner, ne me porta dans les rangs de ceux par qui le saint-office et les préjugés allaient cesser d'être..... Je le crus du moins. Mais, hélas! faibles créatures que nous sommes! lisons-nous dans nos cœurs les sentimens secrets qui nous dirigent? Ne sommes-nous pas éblouis souvent par des considérations brillantes, derrière lesquelles se cachent les motifs coupables qui nous pressent à notre insu? Nous sommes quelquefois les premiers que trompent nos passions, en prenant le masque des vertus.

LIVRE QUATORZIÈME.

SUITE DU RÉCIT DE L'HERMITE.

CHAPITRE PREMIER.

» Le mois de mai s'écoula paisible dans Madrid; le grand-duc interceptait si bien les communications de province à province, que la junte d'état elle-même ignora les sanglans désordres dont la Péninsule fut le théâtre dans les derniers jours. On ne connaissait que les adresses sans nombre des chapitres, des universités, des *Ayuntamientos*, des *Maestranzas* (1) qui s'empressaient d'adhérer à la révolution de Bayonne. Au milieu de ce concert d'assentimens, une junte de notables, composée de tout ce qu'il y avait d'éminent par la naissance, les talens, les services, s'assemblait autour de l'empereur pour reconnaître le souverain en faveur duquel il se dessaisissait des droits que nos princes lui avaient transmis, et arrêter les bases de la constitution

(1) Corporations nobles.

qui devait nous régir. Ce mot de constitution avait une puissance magique : il conciliait la noblesse, la bourgeoisie, le clergé séculier, à la dynastie nouvelle. Seuls, les religieux, les *fray-les* surtout, s'indignaient d'une nouveauté dans laquelle ils voyaient leur ruine renfermée; et malheureusement ils n'avaient pas une impression qui n'ébranlât la tourbe populaire. Le père provincial Fray Cayétano, après avoir conspiré avec nous pour jeter Ferdinand dans les rangs du parti français, avait changé de bannière depuis que l'assistance de l'empereur semblait acquise aux ennemis des vieux abus. Sir Georges, qu'on savait caché dans nos monastères, lui fournissait de l'or. Un Fray Aparicio, une vieille actrice, un sbirre nommé Fortunato, des huissiers du conseil de Castille, un chef de brigands formidable depuis long-temps sous le nom du justicier, des Gitanos, des *avapiés* (1), étaient signalés comme les instrumens les plus actifs d'une jacquerie (2) à laquelle je rougissais de voir associé mon frère.

» L'Espagne éclairée, l'Espagne des hautes classes tournait ses regards avec sollicitude vers les Pyrénées. Joseph arriva à Bayonne; plus de soixante membres de la junte des notables étaient déjà rassemblés. Le saint-office, les chefs des

(1) Nom donné à la populace.

(2) Fray Pablo fait sûrement allusion à la grande révolte de paysans, connue sous ce nom dans l'*Histoire de France*.

ordres religieux, les députations des conseils suprêmes et de l'armée lui payèrent le tribut de la soumission commune. Don Isidro, le père de Matéa, se trouvaient ensemble à ce rendez-vous de tout ce qui préférait l'ordre à l'anarchie, ou le régime des lois au despotisme d'un Godoy. Les grands, qui n'avaient jamais formé un corps dans l'état, se constituèrent cette fois pour entretenir de *leur éternelle fidélité* le successeur de nos Bourbons; et ce fut le chef du parti de don Fernand, le duc de l'Infantado, qui porta la parole au nom de la grandesse. A son exemple, les chambellans, les officiers de la couronne, quiconque avait exercé des charges dans le gouvernement du jeune roi ou dans son palais, rivalisèrent de zèle avec l'ancienne cour pour mériter les bonnes grâces du nouveau maître; et Joseph vit se presser, autour de son trône, les serviteurs les plus illustres, les partisans les plus actifs des rois dépossédés.

» La comtesse, inquiète déjà de voir ceux qui l'avaient outragée conserver sous trois règnes leur orgueilleux empire, était attentive à tous ces mouvemens. Ses amis ou son père l'instruisaient chaque jour d'événemens qui semblaient devoir fixer à jamais le destin des Espagnes. Le hasard a laissé dans mes mains une lettre qu'un de ses parens, frère de Jaïmé, écrivait alors. Ce papier s'est rencontré dans le petit nombre de ceux que je conserve. Vous allez le parcourir. »

L'hermite se leva, ouvrit un buffet à demi brisé qui lui servait de prie-dieu, en tira du pain, un rosaire, des papiers en désordre qui, pour la plupart, vont prendre place dans le cours de ce récit. Je transcris la lettre de don Carlos.

« Bayonne, 9 juin 1808.

» Réjouissez-vous, cousine de mon cœur; depuis deux jours que le roi Pépé est parmi nous, » sa bonne grâce (1), son affabilité, sa douceur, » son instruction qui passe tout ce que nous avons » coutume de désirer dans les princes, font de » plus en plus notre conquête. Vous pouvez » compter sur les plaisirs d'une cour spirituelle, » délicate, amusante, toutes choses qui seront » d'heureuses nouveautés.

» Sa majesté vient de déclarer qu'elle conserve à » chacun de nous les charges dont nous sommes » revêtus; en sorte que rien n'est changé, sinon » que nous aurons une constitution de plus, et » Godoy, Marie-Louise, probablement aussi le » saint-office, de moins. Il se rencontre bien » quelques visages étonnés, il n'en est pas de » malheureux. Le marquis de C*** n'avait pas » quitté son appartement depuis que mon ange » de tante a sans doute péri victime de son hé-

(1) Don Carlos emploie à peu près les mêmes expressions dont se servait, à la même date, dans une lettre intime publiée depuis, un homme d'état, qui venait d'être ministre de Ferdinand, et qui l'a été de nouveau après la restauration.

» roïque ardeur. Mais il ne s'est pas cru permis » de manquer au premier baise-main, et les pa- » roles de consolation qu'il a reçues ont fait de » lui le sujet le plus affectionné de la monarchie. » Une chose inquiète pourtant sa conscience. Le » roi n'a pas voulu qu'à table les chambellans de » semaine le servissent à genoux, attention qui » l'a rendu très-populaire parmi les jeunes grands. » Le marquis, attaché qu'il est aux vieilles idées, » aux routines surannées, s'effraie de l'innovation » introduite par don Joseph comme d'une ré- » miniscence révolutionnaire; et si les ordres de » don Fernand, ainsi que ceux de don Carlos, » n'engageaient pas son obéissance en transpor- » tant à la maison impériale les bénéfices du » droit divin, ce changement dans les seules in- » stitutions qu'il connaisse et qu'il aime, dans les » étiquettes, ébranlerait sûrement sa fidélité. Il » oublie que nos aïeux, aux jours de nos cortès, » aux jours de notre gloire, se tenaient debout » et se couvraient devant leurs rois.

» Maintenant, ma chère cousine, permettez-moi » de vous avouer qu'au milieu de cette soumission » universelle, je suis un peu déconcerté du rôle » que l'Espagne joue ici dans la personne de ses » plus illustres enfans. Passant hier des anticham- » bres d'un roi détrôné, ou peut s'en fait, à ceux » de son successeur; abandonnant aujourd'hui la » dynastie des Bourbons pour la dynastie des Bo- » napartes, nous sommes traités, ce me semble,

» comme un méprisable mobilier de palais. Le » meurtre de la magnanime sœur d'Alonso, les » fusillades du 2 mai, l'enlèvement de Vittoria, » la cession de Charles IV, stipulée en haine de » son fils, les abdications forcées du prince des » Asturies, la nation enfin transférée par con- » trat ainsi qu'un bétail mercenaire d'une famille » à une autre, ce sont là d'étranges bases pour » un édifice qu'on m'assure établi sur le dogme » de la légitimité. Je sais bien qu'en ouvrant » l'histoire nous n'y voyons guère d'origines plus » pures; mais ces choses-là ont besoin que la » main du temps y ait passé. Si j'étais plus » jeune de huit cents ans, et que je fusse con- » temporain d'Hugues-Capet, je prendrais parti » pour l'héritier des Carlovingiens, emprisonné » traîtreusement sur les rives de la Loire; par » le même principe, les yeux tournés vers Va- » lençay, je ne suis pas bien sûr de consentir à » porter la clef d'or dans les salons de Pépé.

» D'un autre côté, les scènes domestiques dont » je me suis trouvé témoin, ce vieux don Carlos » fermant la porte au prince, en lui criant : *N'a-* » *vez-vous pas assez outragé mes cheveux blancs?* » Cette mère demandant à l'empereur, parmi » des pleurs de rage, la tête de son fils; tous ces » princes nous ordonnant d'accepter la nouvelle » race royale pour ne pas compromettre leur re- » pos et troubler leur exil; enfin, l'Espagne en- » tière se perdant en félicitations, en cris de

» joie, voilà bien de quoi apaiser mes scrupules.
» Le docteur don Mathias nous le répète sans
» cesse : *Volenti non fit injuria.*

» Bayonne offre du reste un coup d'œil très-
» divertissant. Nos hôtes nous regardent comme
» des ressuscités du moyen âge. Les plus polis
» se bornent à étudier, dans nos usages, dans nos
» mœurs, la cour de Philippe V, et l'Europe du
» temps de Louis XIV. Nous n'admirons pas moins
» les Français : ils cherchent en nous ce que fu-
» rent leurs pères ; nous cherchons en eux ce que
» seront nos fils.

» Les deux peuples s'étonnent par leur érudi-
» tion diverse ; esprit national à part, je crois
» qu'en fait d'art militaire, de législation, d'é-
» conomie politique, de sciences exactes, on
» en sait ici plus que nous, plus que moi du
» moins. Il n'est pas un de ces officiers, de ces
» administrateurs, de ces chambellans même,
» qui ne pût joûter avec nos recteurs d'univer-
» sité. Nous prenons, il est vrai, glorieusement
» notre revanche dans certaines branches des
» connaissances humaines. Le marquis, par
» exemple, se trouve, à sa grande surprise,
» un puits d'érudition ; il explique le nombre
» de pas qu'un président du conseil de Castille
» accorde à un ambassadeur, à un évêque, à
» un corrégidor dont il reçoit la visite, et au-
» tres choses de cette importance. Don Mathias
» s'émerveille de ne rencontrer personne qui

» possède comme lui les faits et gestes de tous » les rois que l'Espagne a vus régner sur elle » depuis Noé, venu en Ibérie tout exprès pour » fonder Tarragone, jusqu'au grand et bon » prince Arganthonius. Personne ne sait non » plus comme lui le syllogisme. Aristote jouit » à la cour de l'empereur d'une médiocre consi» dération; l'immortel Scot y est à peu près in» connu; et, promu en grade par l'ignorance » de ces messieurs, je suis obligé de leur pro» fesser la théologie.

» Les membres de la junte continuent d'arri» ver. Hier, je causais avec un jeune officier » d'ordonnance, lorsque nous vîmes, en tête » d'un attirail de voitures, de mules, de laquais, » un grave personnage s'avancer dans un de ces » carrosses dorés dont la forme égaie ici tout » le monde. Mon Français de m'interroger sur » le nouveau-venu. — « C'est, lui répondis-je, » un général. — Comment? avec cette tête qui » est rasée, ce menton qui ne l'est pas, cette robe » brune dans laquelle il est enseveli tout entier? » — Oui, un général qui a vingt mille soldats, » tous portant le même uniforme et rendant les » mêmes services à l'état. — Il doit avoir d'é» normes traitemens pour entretenir une telle » suite. — Sans doute; il a je ne sais combien » de cent mille livres de rente, attendu qu'il a » fait vœu de pauvreté. — Mais, écoutez: on » le traite d'excellence, honneur que la France

» réserve aux ministres et aux maréchaux de
» l'empire. — Nous donnons ce titre aux grands
» d'Espagne, et le général dont je parle possède,
» à cause de sa charge, la grandesse de
» première classe, et, à cause de son mérite,
» la toison-d'or ; le tout attendu qu'il a fait vœu
» d'humilité.

» Concevez-vous des gens qui ne savent pas ce
» que c'est qu'un général des ordres religieux !
» quelle bénédiction !.....

» Je vois paraître un paysan du Guipuzcoa,
» qui me demande un entretien d'un air mystérieux.
» Cette apparition ressemble trop à une
» aventure pour que vous ne m'excusiez pas de
» vous quitter en sa faveur. Je mets à vos pieds,
» un peu à la hâte, votre cousin Q. L. B... (1)

» Don Carlos. »

Je rendis à l'hermite la lettre du colonel aux gardes, et le priai de reprendre son histoire. Il porta la main à son front dépouillé, comme pour retrouver un souvenir évanoui, et, après quelques momens, il poursuivit en ces termes :

» Tandis que dòn Carlos admirait, à Bayonne, le nouveau souverain, et que je m'apprêtais dans Madrid à le servir, mon frère agitait, sur les sommets de la Sierra-Moréna, l'étendard de la révolte. Il n'était plus le chef d'un régiment ; sa troupe, grossie de paysans furieux, présen-

(1) Qui les baise.

tait à tous les mécontens un point d'appui formidable. Les gardes espagnoles et vallonnes s'échappèrent de Madrid ; ces corps avaient formé des partis, dont plusieurs allèrent se ranger sous les ordres d'Alonso. En même temps il instituait des juntes indépendantes, il proclamait roi un prince que le maître du monde avait en sa puissance, et marchait à la tête de son armée ceint d'une écharpe noire, voilant d'un crêpe ses drapeaux, prenant pour devise : *Ferdinand, patrie et vengeance !*

» Le ressentiment du déplorable destin de Maria avait exaspéré son âme altière et passionnée. Les soins d'une administration et d'une armée à créer, loin de tromper sa douleur, semblaient l'irriter de jour en jour davantage. Une lettre qu'il adressait à don Carlos fut interceptée alors ; je ne pus la lire sans être navré de son désespoir.

« J'ai été long-temps insensé de douleur, écri-
» vait-il ; mon père et dona Léonor me disaient,
» pour réveiller ma léthargie, des choses que je
» n'entendais pas. Je n'avais ni un sentiment, ni
» une idée. Un jour cependant un grand tumulte
» me frappa : des cris de mort auxquels se mêlait
» le nom de ma mère me firent tressaillir. Une
» multitude implacable pour le nom français
» prétendait l'immoler sous mes yeux à de trop
» légitimes inimitiés. Je me ranimai pour défen-
» dre mes parens et me séparer d'eux.

» Maintenant j'émets une opinion, je la dis-
» cute, je la fais exécuter; mais ma douleur n'en
» est devenue que plus vive et plus amère. Je
» mesure le vide immense qu'elle a laissé dans ma
» vie. La tête me tourne lorsque je vois la pro-
» fondeur de cet abîme. Plus les jours s'écoulent,
» plus je sens que tout est fini pour moi. Des
» voyages multipliés, des négociations, des com-
» bats, rien ne réussit à distraire ma pensée, que
» les mêmes images occupent sans cesse. Le som-
» meil a fui loin de mes paupières; du moment
» que des ténèbres m'environnent, elle m'appa-
» raît, me montre ses blessures sanglantes, ou
» bien, la tête cachée dans les splendeurs du
» ciel, elle se présente semblable à cette divi-
» nité mystérieuse du songe qui marqua pour
» moi le passage d'un douloureux repos à la vie
» active : moment trompeur ! Alors mon imagi-
» nation, élancée vers l'avenir, n'embrassait que
» des espérances. Il lui a fallu bientôt replier ses
» ailes et s'ensevelir à jamais dans un tombeau !

» Je ne savais pas qu'une sœur pût à ce point
» faire partie de notre existence, être une moi-
» tié de notre âme, tout nous ravir en se reti-
» rant d'auprès de nous. Je crois maintenant,
» lorsque surtout je compare ce que j'éprouvais
» à ce que d'autres attachemens m'ont fait sentir,
» qu'une sœur est, de toutes les femmes, celle
» qui doit être la plus aimée. La tendresse qu'elle
» inspire prend sa source dans ce que le cœur

» de l'homme a de plus noble, dans ce qui atteste le mieux sa haute destinée. Cette affection ne profane point l'objet aimé par des pensées terrestres ; elle place les femmes dans une région supérieure, et nous y transporte avec elles. Ah ! sans doute c'est de l'amour encore, ou plutôt c'est mieux que de l'amour ; là seulement la jeunesse, la beauté ne sont qu'une parure de l'être chéri. Ce n'est pas à ces ornemens dangereux et fragiles que notre cœur s'attache. Pur comme l'azur du ciel, le lien qui se forme confond deux âmes faites pour s'entendre ; il est tout simple que, lorsque ce lien vient à être brisé, l'existence du frère qui survit le soit aussi tout entière.

» Comment s'est-il trouvé des hommes pour tourner leurs armes contre la plus imposante, la plus belle des femmes ? Et ils n'ont pas craint de livrer à l'opprobre le nom français, d'allumer dans le cœur de dix millions d'Espagnols une haine que des flots de sang ne pourront pas éteindre ! Le Corse a su déjà corrompre assez l'antique honneur d'un grand peuple pour oser faire de son lieutenant un assassin, et de ses soldats des bourreaux !..... On dit qu'il s'est rencontré de ces braves qui n'ont pas eu le courage d'accomplir la sentence, et que les officiers se sont hâtés d'emmener leurs troupes afin que les victimes épargnées pussent chercher un asile loin de ce

» théâtre de mort... Mais Maria n'a point consenti
» à feindre le trépas pour l'éviter, et c'est dans
» un séjour meilleur qu'elle attend que je l'aille
» rejoindre! C'est là-haut que la cherche toujours
» ma pensée. Il ne me semble pas qu'elle ait pu
» laisser quelque chose d'elle-même ici-bas. Elle
» m'apparaît remontée tout entière vers sa cé-
» leste patrie. Je ne sépare pas son âme noble et
» pure du regard et du sourire dans lequel cette
» âme angélique se peignait si bien.

» Mon ami, nos malheurs, les malheurs de
» l'Espagne rendront exécrables par toute la terre
» les gouvernemens absolus. Ce sont les favoris et
» les courtisans qui nous ont livrés à l'invasion
» étrangère. C'est à force de mensonge, de cor-
» ruption, de terreur, que Bonaparte peut con-
» draindre la France à tremper, par une coopé-
» ration qu'elle déplorera un jour, dans la guerre
» impie qu'il nous intente. Adieu!

» Don Alonso. »

» Alonso n'eut pas seul la triste gloire de se porter pour vengeur des scènes qui s'étaient passées aux bords du Mançanarès et de l'Adour. L'horizon se chargeait d'orages. Le feu de la révolte, allumé dans Madrid au 2 mai, s'était propagé sourdement dans les provinces; la multitude protestait à sa manière, c'est-à-dire par des assassinats, contre les volontés des maîtres qu'elle prétendait défendre, et contre les actes

de la junte nationale de Bayonne. Séville, Cadix, Grenade, Malaga, Jaen, Valence, la Corogne, Carthagène, Sarragosse, préludèrent à une guerre furibonde, en versant à flots sur les places publiques le sang des grands, des gouverneurs, des magistrats, de tout ce qui acceptait le régime nouveau. Le brigandage, le meurtre, désolaient la Péninsule; la terreur enfin régna, une terreur qui eut bientôt de l'or, des armes et des lois. Le mois de juin vit en même temps l'élite des Espagnes constituer à Bayonne, de concert avec la France, le gouvernement représentatif, et nos moines de bas étage organiser, de concert avec la Grande-Bretagne, les massacres et l'anarchie. Chaque village, méconnaissant l'autorité centrale, établissait des juntes révolutionnaires pour diriger l'insurrection. Des villes imitèrent cet exemple; la junte de Séville signalait sa puissance par d'effroyables attentats; elle intimidait l'Andalousie, et appelait à la révolte l'armée que Godoy avait réunie autour de sa souveraineté ridicule des Algarves. Les soldats paraissaient déjà sympathiser avec la populace du sein de laquelle ils étaient sortis. Des troupes nombreuses s'avançaient sous les ordres du général Castaños vers la Sierra-Morena. Les Français durent marcher, sous les ordres de Dupont, à travers les plaines de la Manche, pour éteindre ces brandons de discorde. Déjà ce n'était plus le poignard seul qui faisait des victimes: à Ségovie, à Torque-

mada le sang coula aussi sur les champs de bataille ; vos généraux se virent assaillis de tous côtés par des bandes indisciplinées qui croyaient conquérir le ciel en dévastant la terre, et trouvaient le martyre en cherchant la victoire.

» Ainsi, remplissant une double tâche que les annales des peuples montrent trop souvent divisée, les citoyens éclairés avaient la gloire de ne pas travailler seulement à enrichir leur pays des bienfaits de la liberté ; ils le défendaient en même temps contre le fléau de la licence. Mais un trop petit nombre de soldats français avait paru dans la Péninsule. La multitude ne put rencontrer nulle part une compression assez rapide ni assez constante. Dispersée un jour, elle ne craignait pas de renouveler aussitôt une provocation à peu près impunie. Le peuple espagnol qui, depuis quatre cents ans, n'a pas eu à réfléchir sur les grands intérêts de la monarchie, chez qui l'imagination est froide, l'esprit paresseux, l'existence immobile, manque singulièrement de prévoyance ; ses regards ne se portent jamais sur le lendemain. On vit qu'il n'était pas complètement impossible de rejeter derrière les Pyrénées des corps composés souvent de soldats novices ; on ne se souvint pas que votre France était hérissée de bataillons devant qui s'était humilié le monde. Des esprits inquiets, des ambitieux sans talens et non pas sans courage, une foule de jeunes gens nourris dans l'ignorance du vieux régime, et peu tou-

chés de savoir leur patrie promue au rang des états libres, craignirent de ne pas lever assez tôt l'étendard de la révolte ; ils voulaient pousser la fortune pour mériter une part des profits de la victoire. L'opinion libre et sage vit avec douleur le peuple recruter au-dessus de lui.

CHAPITRE II.

» J'AVAIS souvent rencontré Frey don Jaïmé chez la comtesse : il portait à mon frère une haine qu'il ne cachait pas. Je suivais d'autres bannières qu'Alonso : à ce titre sa bienveillance me fut d'abord acquise ; mais lorsqu'il vit le grand-duc, satisfait d'avoir arraché Godoy à la haine nationale, n'appuyer son pouvoir que sur les amis de don Fernand, il s'indigna d'être relégué loin des emplois suprêmes : mon crédit provoqua son envie. Il avait cessé d'entretenir des relations avec moi, lorsqu'un jour il vint essayer de m'entraîner sur ses traces dans les rangs de l'insurrection. Il ne croyait pas que Ferdinand pût être reconquis sur l'empereur, et il n'eût pas désiré une telle conquête. « Mais, me dit-il, le *desengaño* (1) s'est emparé

(1) Désenchantement. Cette situation d'esprit, commune dans la Péninsule, contribue plus qu'aucune autre cause à peupler les monastères.

» de moi ; je ne puis y échapper que par le cloî-
» tre ou la guerre. Les cloîtres vont être fermés
» bientôt, et peut-être même les partisans des
» nouveautés iront-ils jusqu'à me reprendre ma
» commanderie. Quant à la guerre, j'aime
» mieux la faire aux Français qui sont au milieu
» de nous, qu'aller la soutenir pour eux à cinq
» cents lieues des Pyrénées. Ils sont trop vains
» de leurs succès ; ils nous traitent comme s'ils
» ne savaient pas que l'Espagne est la première
» nation de la terre. Je veux leur apprendre ce
» que peuvent les enfans de Ruy Diaz el Cid et
» de Gonzalve de Cordoue. Rien ne m'indigne
» plus que de les entendre s'exprimer sur le
» 2 mai, comme si c'était une revanche de Saint-
» Quentin et de Pavie. Ces vainqueurs de l'Alle-
» magne ou de l'Italie sauront ce qu'il en coûte
» pour s'attaquer à la nation espagnole. Trois
» cents d'entre nous ont conquis les Amériques.»

» Je fis observer au commandeur que les fac-
tieux dussent-ils obtenir la victoire, une révo-
lution opérée par la multitude et ses guides sacrés
assurerait l'éternelle durée du saint-office, de la
camarilla, du droit d'aînesse. J'eus soin d'insister
sur ce dernier mot. Il reprit : « Vous aurez la
» France avec vous, nous l'Angleterre ; vous
» aurez les poltrons et les grands, nous les gens
» de cœur et les gens de rien : on verra ce qui
» sortira de cette lutte. Dépouillé de tout par nos
» lois cruelles, je ne peux rien perdre dans le

» combat, hormis une vie à laquelle je tiens fort » peu ; et si j'ai la gloire d'arracher, contre toute » espérance, à Napoléon le prince des Asturies » vivant, on verra sur qui porteront ses faveurs, » des chambellans de Pépé, ou des défenseurs de » sa couronne. Don Carlos, lors des premières » violences de l'empereur, nous a écrit des » phrases d'indignation tout-à-fait romaines. » Maintenant, je le vois disposé, comme tous » les autres, à se faire le serviteur du premier » roi venu. Il est bien digne d'être l'aîné de la » famille, d'avoir en partage tous les honneurs » comme toutes les richesses. Moi, je n'aurais » pas été de caractère à plier le genou devant le » fils d'un procureur d'Ajaccio; j'aime mieux » courir les chances de la guerre que mendier » de semblables faveurs. »

» Le commandeur tint parole, et Matéa indignée apprit bientôt qu'il avait livré, sur les bords de l'Èbre, un des plus sanglans combats de cette déplorable guerre. Dans le temps où il se rangeait parmi les insurgens pour fuir le frère qu'il haïssait, don Carlos s'était enrôlé sous les mêmes bannières. Il écrivit plus tard à la comtesse :

« Sarragosse, 15 juillet.

» Me voilà parmi les factieux, cousine de mon » cœur, et j'espère que, désabusée ainsi que

» moi, vous ne tarderez pas à fortifier la cause
» commune du secours de vos vœux, de votre es-
» prit et de vos trésors.

» Vous vous rappelez le paysan qui interrompit
» mon dernier message; il m'apportait une lettre
» dont une main mystérieuse, une main chérie
» avait tracé les caractères. Cette lettre, qui
» me présenta sous un jour nouveau les affaires
» de la Péninsule, m'assignait un rendez-vous de
» gloire sous les murs de Sarragosse; je résolus
» d'y courir.

» Rien de ce qui s'était passé sur une terre
» étrangère, au milieu des armes, ne pouvait
» être légitime si l'assentiment national ne le con-
» sacrait pas. J'apprenais que les peuples, loin
» de s'abandonner aux transports d'une joie una-
» nime, protestaient, d'un bout de l'Espagne à
» l'autre, contre une abdication que la force
» avait arrachée. Dès lors, de nouveaux devoirs
» m'étaient tracés; je me mis en œuvre de les
» remplir.

» Les journaux de France m'accusent de man-
» quer à mes sermens. Ceux que j'ai faits, je les
» ai prêtés au roi des Espagnes et des Indes; le roi
» des Espagnes n'est pas, quoi qu'en disent les
» casuistes de Bayonne, celui qui voit les popula-
» tions entières s'armer contre son avénement.
» Aussi est-ce tout-à-fait sans scrupule qu'à la
» nouvelle du parti généreux embrassé par Alon-
« so, par la junte de Séville, par l'Aragon tout

» entier, je quittai la cour de l'empereur, décidé
» à vaincre ou à mourir.

» Mon paysan m'aida à gagner la frontière par
» Aïnhoa et Urdax. Parvenu au milieu d'un riche
» paysage, je vis quelques milliers d'hommes
» rangés en bataille, avec l'expression du recueil-
» lement, dans l'attitude de la prière, au pied
» d'une colline sur laquelle un hiéronymite, en-
» touré des vapeurs de la vallée, et brillant avec sa
» robe blanche comme un envoyé du ciel, bénis-
» sait des étendards. Une femme à cheval parcou-
» rait les rangs; sa voix attendrie parlait de reli-
» gion, de patrie et d'honneur. Je ne vous dirai
» pas combien cette amazone était belle. Dans un
» tel moment, quelle femme ne l'eût pas été! Tous
» ces hommes, dont les acclamations répondaient
» à ses cris généreux, ne portaient que le vête-
» ment d'humbles villageois. Ils n'avaient que
» des armes grossières; mais leurs mâles visages
» annonçaient des guerriers, et au besoin des
» héros. Leurs filles, leurs mères, leurs compa-
» gnes, en les serrant contre leur poitrine, en
» les mouillant de larmes, leur recommandaient
» de ne pas oublier la devise gravée sur le ruban
» rouge dont elles décoraient leurs chapeaux, et
» tous remplissaient à la fois les airs du serment
» de *vencer, o morir por la patria y por Fer-*
» *nando VII.* Alors les tambours mêlaient leur
» belliqueuse harmonie aux accens sauvages de la
» cornemuse; ces bruits, que prolongeaient les

» mille échos des Pyrénées, pouvaient porter de » l'autre côté des monts, jusques dans l'âme de » l'oppresseur du continent, un salutaire effroi. » O Matéa! ces cris de guerre, poussés par des » hommes simples qui ne comptaient pas leurs » ennemis, mais leurs injures, qui ne savaient » pas combattre, mais qui savaient mourir, vous » auraient émue comme moi. Mon vieux guide » courut réclamer une place dans les premiers » rangs, et ce fut avec transport que je le suivis. » Une voix me déféra le commandement : toutes » les voix répétèrent cette élection inattendue, » et j'acceptai avec orgueil l'honneur de conduire » au combat les défenseurs de la nation outragée. » Nous n'aurons pas besoin de l'étranger pour » accomplir la régénération publique : des cor- » tès sortiront glorieuses du milieu de nos vic- » toires. Malheur à qui ne s'attacherait pas, de » toutes les forces de son âme, à une bannière » sur laquelle se lisent gravés à la fois : Indépen- » dance et liberté !

» La jeune et belle amazone, qui avait armé » ces bandes, embrasait tous les cœurs du feu » sacré dont le sien était rempli. Ses vives haran- » gues, en révélant les mystères de Bayonne, » excitaient dans les cantons que traversait notre » marche guerrière une généreuse effervescence, » et nos troupes allaient se grossissant de hameau » en hameau. Ses encouragemens et ses exem- » ples exaltaient jusqu'à la fureur le courage

» des dignes enfans du Guipuscoa et de la Navarre. Nous ne rencontrions pas les corps ennemis, ces régimens que les voix de la renommée disaient depuis si long-temps invincibles, sans, qu'élancés tous sur ses traces, nous ne réussissions à enfoncer leurs lignes ; ou si nos villageois succombaient sous la discipline, elle gagnait la dernière le rendez-vous que nous avions assigné. Nos soldats, épars un jour comme la poussière devant le souffle de l'ouragan, se retrouvaient tous au lieu où elle avait annoncé que flotterait son panache. Lorsque nous avions choisi nos bivouacs sur la crête des monts, dans les gorges inaccessibles, au fond des vallées sans issues, les curés ou les alcaldes, marchant à la tête de leurs paroisses, réunissaient l'armée autour d'elle, pour invoquer le Dieu qui donne la victoire. Elle mêlait des cantiques à la prière commune. Ses accens paraissaient partir du ciel plutôt que d'y monter. Moi, qui me suis tant de fois joué des choses saintes, je n'écoutais pas ces hymnes sans qu'au dedans de moi-même une voix secrète n'y répondît ; je me sentais réconcilié avec les idées que j'avais repoussées si long-temps. Cet élan de tout un peuple renonçant aux douceurs de la paix, aux affections de la famille pour courir au carnage ; cette grande voix de la patrie qui remplissait toutes les âmes d'une ardeur inouïe jusqu'alors ; nos combats, nos périls ; cette femme jeune

» et belle dont l'air inspiré semblait annoncer » une mission divine; tout me pénétrait d'une » émotion religieuse, et je n'osais plus contester » ces vérités sublimes qui m'avaient trouvé sourd, » même dans la bouche d'Alonso. Le bonheur » inconnu, l'extase plutôt que j'éprouvais, me » semblait la meilleure justification du parti que » j'avais embrassé. De telles impressions ne peu- » vent pas appartenir aux défenseurs d'une mau- » vaise cause.

» Mon langage va vous surprendre; vous le » trouverez bien grave, pour un étourdi tel que » Carlos; mais je crois valoir mieux que ma » légèreté qui n'accusait que le fastidieux dé- » sœuvrement de ma vie. Il me fallait une arène, » je l'ai trouvée: les événemens ont doublé mes » forces; affranchi du joug ignoble sous lequel » l'Espagne était courbée, je vaux dix fois da- » vantage.

» Après un mois de campagne, nous sommes » venus nous enfermer dans cette vieille cité qui » a pour remparts cinquante mille enfans de » l'Aragon. Une telle muraille est à l'épreuve » de la bombe: le fer ne mord pas sur l'Ara- » gonais (1).

» A vos pieds, votre cousin Q. L. B. »

(1) Don Carlos fait sans doute allusion à un dicton populaire qui représente l'Aragonais enfonçant avec son front un clou dans une pierre.

» Les anathèmes de Bayonne nous avaient instruits déjà de la prompte apostasie de don Carlos. La comtesse l'apprit avec emportement. Ces mouvemens impétueux révélaient seuls ce qu'il y avait de passion et d'ardeur dans son âme. Elle était toujours en proie à un sombre désespoir; distraite, l'œil ardent, le sein agité, elle errait au Prado, dans les temples, à travers les galeries de son palais, aux cercles du grand-duc, comme si elle eût cherché un objet absent, ou essayé de fuir une importune pensée. Je voyais trop que des peines secrètes tourmentaient son cœur, malgré ses efforts pour me tromper, pour se tromper peut-être soi-même sur sa douleur, et l'attribuer toute aux malheurs publics, à la désertion du commandeur, de don Carlos et d'Alonso. Sa tristesse la rendait plus touchante, pour moi surtout qui avais la tâche de la consoler. Ne répondant à mon amour que par un sourire, mais me promettant son amitié tout entière, souvent elle abandonnait sa main à mes baisers de feu; souvent elle me donnait la pajita (1) qu'elle laisait tomber de sa bouche pour fondre en pleurs. Cette intimité de chaque jour et de chaque instant nourrissait ma tendresse, mais ne me permettait pas une espérance.

» Rien ne m'étonnait plus que son accent, lorsqu'elle prononçait le nom de mon frère, et ce

(1) Petit cigarre de paille ou de papier.

nom, ses lèvres le rencontraient incessamment. Il y avait alors, dans le ton de sa voix, dans la vivacité de ses regards, quelque chose de passionné comme la haine, comme l'amour peut-être. Sa colère appelait des malédictions sur la tête du rebelle ; mais, à la manière dont elle souhaitait sa perte, je pouvais croire que son cœur se révoltait contre ses propres vœux, et je me surpris plus d'une fois à craindre qu'elle n'aimât en moi que la ressemblance fidèle d'Alonso.

» Ombrageuse et méfiante, elle croyait toujours me voir prêt à passer dans le camp des factieux. Je lui savais gré de ce qu'elle mettait en œuvre d'efforts et de prières pour me conserver au parti de l'ordre et de la liberté. Mais tous mes soins ne réussissaient pas à dissiper ses doutes. Je ne recevais point un message qu'elle ne me supposât une correspondance mystérieuse avec le jeune chef autour duquel se groupaient nos provinces. Je ne paraissais pas un moment triste et rêveur qu'elle ne me crût agité du projet de le rejoindre, et ses craintes se trahissaient ou par d'amers reproches ou par des pleurs déchirans.

» Ses terreurs redoublèrent ; Alonso m'écrivit pour me séparer de ceux qu'il appelait les assassins du 2 mai. « L'Espagne, disait-il, est tout entière outragée dans ses enfans assassinés et dans » ses princes captifs. Elle l'est encore, tous les » hommes le sont avec elle, dans les principes » au nom de qui le meurtrier des Condés exige

» notre dépendance ; ces princes, en exhumant
» je ne sais quel droit divin enseveli depuis deux
» siècles dans la poussière du Vatican, démen-
» tent tous les titres, tous les droits de la race
» humaine. Quiconque transige avec une inva-
» sion soutenue par ces insolentes maximes,
» commet en même temps un sacrilége, une fo-
» lie, une lâcheté. Quoi de plus lâche que de voir
» foulée aux pieds l'indépendance de son pays,
» et de ne pas courir aux armes? Quoi de plus
» insensé que d'attendre des institutions géné-
» reuses d'un pouvoir établi à la fois par le so-
» phisme et le brigandage? Quoi de plus impie
» que de croire au règne paisible d'un prince qui
» se présente sous de tels auspices? C'est oublier
» qu'il est un Dieu qui veille sur son ouvrage,
» un Dieu qui venge et qui châtie. » Alonso me parlait aussi beaucoup de la marquise ; son désespoir était sans bornes. Les accens de sa douleur me désolaient ; et, si je pensais à lui apprendre que Maria ne nous appartenait point par un titre sacré ; si, d'abord, je demandais à la comtesse l'explication de ce mystère, elle se refusait à me répondre, et me défendait d'instruire mon malheureux frère. — « Mais, reprenais-je,
» Maria ne vit plus, et, vécût-elle encore,
» qu'importerait un tel secret? — Je vous re-
» commande un profond silence, » répliquait-
» elle ; obéissez, ou vous éprouveriez tout le
» poids de mon ressentiment. » Il se passait dans

son âme quelque chose que je n'entendais pas.

» Hélas ! moi aussi j'éprouvais d'étranges perplexités. Du silence de San-Lorenzo, j'étais passé dans le bruit d'une monarchie s'écroulant sous le poids des siècles, de l'isolement du cloître aux pieds d'une femme adorée, de mon oisiveté dans le mouvement d'une révolution à laquelle mon bras n'était pas inutile. Pourtant un sentiment amer, plus douloureux que toutes mes anciennes sollicitudes, me dominait alors. Mon ambition n'avait pas de jouissances, mon amour pas d'illusions qui ne fussent démenties en moi par une voix secrète. Je ne sais quelle impression mystérieuse glaçait mon cœur au sein des plus vifs transports, et arrêtait sur mes lèvres les paroles d'amour prêtes à sortir de ma bouche. Étaient-ce les maux de mon pays qui portaient en moi cette invincible tristesse ? Devais-je l'imputer aux doutes de ma conscience, ou bien fallait-il la mettre sur le compte de ma destinée partout incomplète et fausse ? Je ne pouvais goûter les douceurs d'aucun des biens de la vie, moi à qui un vœu téméraire les interdisait tous ; moi, malheureux, qui avais, au sortir de l'enfance, promis de n'être jamais citoyen, époux ni père ; moi qui ne pouvais aspirer aux honneurs avec l'espoir de les transmettre, ni souhaiter des affections sans me sentir consacré au veuvage !

» Cependant la constitution, à la fois monar-

chique et libérale, que Joseph avait soumise aux votes de la junte des notables, fut promulguée enfin, après trois semaines d'une libre discussion. Le dedans et le dehors applaudirent à cette œuvre de sagesse. Les généraux de plusieurs ordres religieux se hâtèrent d'y adhérer. Le cardinal de Bourbon, seul prince de sa famille qui ne fût pas captif, le marquis de la Romana, placé à la tête de vingt mille hommes dans les îles lointaines du Danemarck; enfin, à peu près tous les personnages éminens que nous avons vus depuis lors chefs du parti de Cadix, apportèrent leurs sermens; il en arriva même de Valençay.

» Ce fut sous de tels auspices que Joseph se mit en marche avec sa cour pour venir prendre possession du trône de Philippe V. Des arcs de triomphe l'attendaient sur la route. On pouvait croire que son avénement serait moins contesté, moins sanglant que celui du petit-fils de Louis XIV.

» Par malheur, si des titres de Castille, des prélats, des généraux, se pressaient sur son passage, quelques-uns des premiers officiers de la couronne abandonnèrent les postes qu'ils avaient le plus vivement sollicités. En apprenant que des bandes formidables avaient pris les armes, ils oublièrent la foi jurée.

» Cette étroite portion de la noblesse castillane qu'on appelle les grands, rapetissés jusqu'au niveau de leurs serviles prérogatives, ne savent qu'assister au lever et au coucher du maître, humilier

le nom de leurs aïeux dans l'exercice de fonctions qui assujettissent, non pas le feudataire au suzerain, mais l'homme à l'homme, et quitter l'antichambre à minuit, pour revenir le lendemain y attendre, dès l'aurore, que les fastes de leur race s'ennoblissent d'un jour de plus. Le palais est un lieu d'exil que les terreurs du trône leur assignèrent dans d'autres temps. Philippe II les appela dans sa capitale, et leur interdit le séjour de leurs états. Alors, ils étaient redoutables; ils formaient une barrière contre les envahissemens de la couronne: la nation pouvait quelquefois trouver en eux les défenseurs de la constitution antique. Mais bientôt ils prirent à la lettre les paroles du despotisme; ils acceptèrent des faveurs ennemies. A peine les ambassades de famille furent-elles réservées aux noms illustres. Exclus des emplois de l'état, pour ne plus posséder que ceux de la cour, tous disparurent peu à peu de la scène politique. La monarchie, d'abord par calcul, depuis par habitude, s'étaya constamment sur des hommes nouveaux. La pauvre Espagne ne recevait plus de ses grands que du dommage; leurs majorats absorbaient un sol qui restait inculte et devenait désert; ils n'étaient pas même utiles à l'autorité souveraine pour laquelle ils s'étaient voués au néant; car, en cessant de lui être une digue, ils avaient cessé de pouvoir lui servir d'appui, et, au besoin, de rempart.

»La constitution de Bayonne leur ouvrait un nou-

l'avenir. Une noblesse de cour serait devenue une aristocratie politique. On devait croire alors que c'était désormais en Europe l'unique chance de salut que les classes privilégiées pussent courir. Mais, pour la concevoir, il faut avant tout des lumières, un sentiment de supériorité qui ne se contente pas de reposer sur des aïeux et des cordons; il faut ce courage d'esprit qui ne s'alarme pas des chocs, qui se complaît dans certains périls, comme autrefois la noblesse dans les joûtes sanglantes des carrousels : seulement, depuis lors, la force s'est déplacée. Jeune homme, bénissez Dieu de vous avoir fait vivre dans un siècle où la force ne réside plus dans l'ordre physique; où l'espèce humaine, remontée à sa dignité native, est gouvernée par des puissances morales; où, au lieu d'armure, il faut du talent et de l'estime; où les hommes supérieurs sont ceux qui acceptent, qui demandent pour arènes des tribunes. »

L'hermite s'arrêta. Je ne l'avais pas instruit des événemens qui venaient de changer la face de son pays, sans lui représenter la monarchie constitutionnelle poussant des racines, malgré quelques chocs ennemis, dans cette France où elle avait porté dix mois tous ses fruits de paix, d'industrie et de liberté; étendant son paisible ombrage sur l'Allemagne, sur l'Italie peut-être; plus bienfaisante que jamais dans la Péninsule scandinave, tandis qu'elle consolait les douleurs de la Pénin-

sule du midi; montrée aux enfans de la Pologne pour désarmer bien des souvenirs, bien des vœux; assurant enfin à l'Europe rajeunie de nouvelles richesses, et à la civilisation encouragée des forces nouvelles : nous étions alors au milieu de l'année 1820. »

Fray Pablo porta un regard douloureux sur sa demeure solitaire, poussa un soupir et reprit :

« La liberté est, après le pouvoir, la meilleure chose de ce monde, parce qu'elle est ce qui lui ressemble davantage : elle étend sur les masses les bienfaits que le pouvoir restreint à quelques hommes. L'un et l'autre élèvent les intelligences et les âmes de ceux à qui le sort les fait écheoir. Aussi, dans les états absolus, les hautes classes doivent-elles au maniement du gouvernail les lumières et la dignité qui protégent leurs prééminences. Mais, parmi nous, condamnés à une inaction héréditaire, beaucoup de grands sont peuple; et alors ils sont pis encore. Ils ont contre eux, de plus que la multitude, l'opulence et la domesticité. Ceux qui désertèrent sur la route de Madrid, ne durent pas se trouver dépaysés dans les rangs où ils se plaçaient : l'attachement aux mêmes idées, le respect pour les mêmes influences, une piété également superstitieuse et ignorante, formaient autant de liens entre eux et leurs nouveaux alliés; là, ils eurent pour rivaux de commandement un contrebandier, un tailleur de pierre, un forgeron, qui ne consentaient pas à

céder les postes que leur avait déférés le hasard. L'insurrection se fortifiait peu par le concours de quelques noms illustres; mais elle s'ennoblissait : c'était un manteau ducal jeté sur des horreurs jusque-là trop révoltantes pour demeurer longtemps redoutables.

» Nous étions au jour qui précéda l'entrée du monarque. Il avait conservé dans son conseil les ministres de la révolution d'Aranjuez. Mais, formé à Bayonne, son gouvernement négligea de m'assigner un emploi. Je siégeais pour la dernière fois dans le palais royal, au bureau où les conseillers de la couronne et les officiers de leurs secrétaireries viennent chaque matin administrer l'empire. Enveloppé de son manteau, sir Georges parut. Il me croyait rangé par ma disgrâce au nombre des mécontens, et ne craignait pas de venir tenter ma conscience par d'indignes séductions. Il eut soin de me montrer l'armée anglaise de Portugal partout victorieuse, la Prusse disposée à reprendre les armes, l'Autriche flottante, la nation française soulevée. J'aurais pu être ébranlé si, plus habile, l'artisan de nos discordes s'était adressé à mon patriotisme, et non pas à mon ambition. Je m'offensais de le voir spéculer sur les chagrins de mon orgueil. Castillan d'ailleurs, et fils d'une Française, je nourrissais une secrète répugnance contre le gouvernement britannique. Il en aurait fallu moins pour me résoudre à repousser le digne représentant de la

politique de Saint-James. En ce moment ma porte s'ouvre, et la de D*** (1) s'élance indignée : elle venait d'appercevoir, à la Puerta-del-Sol, Jaïmé qui, tout couvert de sang français, osa la braver d'un sourire. Jamais elle n'avait été plus ardente pour la cause du gouvernement nouveau : un emploi lui était assuré dans la maison de la reine ; les grands qui venaient de déserter Joseph étaient ceux-là même qui l'avaient le plus dédaigneusement repoussée ; à l'exemple d'Olivarès, elle se réjouissait de leur révolte comme de leur châtiment et de sa vengeance ; enfin, le commandeur, après s'être associé à d'affreux massacres, avait vu son corps entier détruit en quelques heures de combat, et l'armée d'Alonso s'ouvrait, sans coup férir, devant la colonne française qui marchait sur Andujar et Cordoue.

» Ivre à la fois d'espoir et de colère, la comtesse vit sir Georges auprès de moi, s'arrêta, frémit, et s'enfuyant : « Quoi ! s'écria-t-elle, vous » aussi vous nous trahissez ! » — Je n'eus que le temps d'assurer la retraite de l'Anglais : appelés par elle, des soldats arrivaient pour le saisir.

» Je demeurai seul. Matéa me croyait parjure ; son inimitié eût été pour moi le plus grand des malheurs. Il me sembla que, si je pouvais arriver jusqu'à elle, je retrouverais son affection et sa

(1) Dans la conversation, on désigne ainsi les femmes. Il n'y a pas très-long-temps que cette locution n'existe plus en France.

confiance, en lui montrant que j'en étais digne. Je courus à sa maison.

» J'étais accoutumé aux airs insultans de la camaréra. Les rigueurs du saint-office désignaient toute ma famille aux pieuses malédictions de dona Inès, et elle ne me pardonnait pas d'avoir renoncé à l'oisiveté du cloître pour les travaux de l'administration française. A mon aspect, elle interrompit la séguidilla andalouse qu'elle chantait sur sa guitare, et s'élança devant la porte des appartemens; son empressement à m'interdire le passage excita ma surprise. Je ne sais laquelle de mes expréssions blessa l'altière suivante. « A qui » pensez-vous parler? s'écria-t-elle. Le sang qui » coule dans mes veines est plus pur et pour le » moins aussi noble que le vôtre; c'est un de » mes aïeux qui, dans la fameuse bataille de » Roncevaux, mit en fuite le grand empereur » Charlemagne, comme on fera, j'espère, de » tous les empereurs judaïsans qui viennent du » Nord. Si vous aviez lu la généalogie de Penafiel de Contreras... » J'essayai de l'interrompre; elle ne voulut rien entendre. « Lisez la généalogie de Penafiel de Contreras, continuait-» elle, et plût à Dieu que jamais plus mauvais » livre n'eût été mis en lumière! nous n'aurions » pas à gémir sur tant de choses qui nous con-» duiront je ne sais où, à moins que Dieu et ses » saints n'aient pitié de notre malheureux » royaume catholique. » En prononçant ces der-

niers mots, elle s'enfuit. Un sous-officier de la vieille garde, qui demeurait chez la comtesse avec son général, poursuivait, depuis long-temps, de ses hommages la belle Navarraise; il m'apprit, dans son langage militaire, que Matéa venait de m'exiler de sa présence. « Monsieur le curé, me » dit-il en portant la main respectueusement à » son front, madame la comtesse a donné l'ordre » qu'on vous invitât à battre en retraite. »

» Je me rendis le soir chez le gouverneur français. Une voix, qui prononçait mon nom, vint frapper mon oreille au milieu des galeries; ébranlé de cet accent, je m'arrêtai. « Sa jeunesse, disait » Matéa, son inexpérience m'avaient intéressée; » l'ardeur de ses sentimens, l'élévation de son » esprit, tout me promettait un défenseur utile » du repos et de la liberté des Espagnes. Qui » m'eût dit que je nourrissais en lui un traître » de plus! Faut-il que tout ce que j'aimai se » jette dans les bras de la faction anglaise! » Ici des larmes étouffèrent sa voix; mais elle reprit aussitôt : « L'arrestation du parjure peut seule » vous préserver des plus grands périls; songez » qu'il possède tous les secrets de votre gouver- » nement; que par son frère, et sans doute aussi » par des relations souterraines avec sa commu- » nauté, il doit être initié à tous les mystères de » la rébellion; vous ne pouvez pas faire de » meilleure prise sur le parti de vos éternels » rivaux. »

» Les emportemens de la comtesse se prolongèrent ; toute cette chaleur d'âme, cette énergie impérieuse qui m'avaient charmé se tournaient contre moi. — « Au nom de la mère de Dieu, » s'écria-t-elle, prenez garde à une chose surtout ; » prenez garde qu'il ne rejoigne Alonso, qu'il » ne se rallie à l'étendard que son frère a planté » sur la Sierra-Morena, ou à un autre drapeau » qui flotte sur les murs de Sarragosse..... Si » vous ne veillez pas sur lui, moi je prendrai » ce soin ; je vous avertis qu'il ne pourra tourner » ses pas vers l'Aragon ou l'Andalousie,... vers » les stipendiés de l'Anglais, sans rencontrer » un poignard. »

» Éperdu, accablé, je n'osai pas franchir le seuil du cabinet où le cercle étroit du gouverneur était réuni ; les accusations de Matéa m'auraient trouvé sans défense et sa haine sans courage. Je m'enfuis plein de désespoir ; il me semblait que dans leur ressentiment de voir partout le couteau homicide ensanglanter les villages et les chemins, une partie de la population madrilègne abandonner la ville, les mille symptômes d'une guerre effroyable éclater de toutes parts, les Français allaient appesantir sur moi leur vengeance et me donner des fers.

» D'autres terreurs vinrent froisser mon âme ; dépouillé de ma puissance, je ne trouvai pas dans le vestibule le soldat espagnol de qui je me faisais fidèlement accompagner le soir. J'ap-

pelai à moi, pour ne pas traverser sans protection des rues populeuses, deux de ces *serenos*, seuls et impuissans gardiens de la sûreté publique. Avec cette escorte je gagnai ma demeure; ce n'était plus le riche hôtel de Matéa. La douleur a quelque chose de plus poignant et de plus intime, si les objets extérieurs semblent la réfléchir, nous rejetant ainsi au dedans de nous-mêmes, quand nous aurions le plus besoin de trouver au dehors un refuge. La Fontana de Oro me parut d'une malpropreté hideuse.

» Je franchis rapidement un étroit vestibule, le long duquel se prolonge une taverne, si vous voulez un café immense, qui, après la retraite de votre armée, servit de théâtre aux orgies populaires; la porte ouverte permit à quelques malédictions d'accueillir mon passage; je courus m'ensevelir dans la chambre sale et délabrée, où un valet d'auberge me conduisit avec d'insultans sarcasmes. Là, je me trouvai en présence de mes regrets, de mes doutes, dans un isolement au milieu duquel j'étais alarmé de tout et de moi-même, comme l'enfant abandonné dans une profonde nuit. Je voyais armés contre moi le parti de la réformation que j'avais servie, la seule femme que j'eusse aimée, et cette foule d'ennemis que la prospérité fait naître, que l'adversité dévoile et enhardit jusqu'à l'acharnement.

» Alors, je l'avoue, mes regards se tournèrent

vers les insurgens. Là, les chefs de mon ordre m'appelaient à eux; mon frère me tendait ses bras; Maria, l'ombre de Maria, me parlait de sa mort à punir : mon cœur fut ébranlé. Mais je songeai que, vaincus, nous livrerions notre pays à la domination directe du monarque français; je songeai que, vainqueurs, nous rendrions la monarchie au régime d'où elle sortait à peine. Cette dernière pensée me fit horreur comme le plus grand des attentats. En même temps, j'entendis les cris d'un peuple déchaîné et les gémissemens de ses victimes; je vis trois cents Valenciens expiant, dans l'amphithéâtre, le crime d'avoir eu des Français pour aïeux; trente officiers espagnols massacrés, en un jour, à Sarragosse; les généraux, qui se montraient trop lents à seconder l'impatience populaire, égorgés d'un bout de la Péninsule à l'autre; des soldats mis en croix, coupés en morceaux, voués à des supplices en même temps licencieux et féroces dont se seraient étonnés des Cannibales; Alonso réduit à se séparer de nos vieux parens, et à les cacher dans un coin de l'Andalousie, pour soustraire dona Léonor aux fureurs de sa propre armée; les royaumes de Léon et la Galice retentissans du fracas des palais détruits par une populace qui avait pour devise : *Mort aux hérétiques, aux riches, aux savans, aux Français!* A cet aspect, une généreuse indignation repoussa les conseils de mon ambition déçue, de mon amour trompé, de mes craintes, de mes chagrins! Sur le

seuil du camp ennemi, s'agitaient deux monstres qui me faisaient une horreur presque égale : le spectre du vieux despotisme, et l'hydre sanglante de la démagogie.

LIVRE QUINZIÈME.

SUITE DU RÉCIT DE L'HERMITE.

CHAPITRE PREMIER.

» Le 20 juillet (1808), Joseph fit son entrée dans Madrid. Le peuple resta silencieux devant son roi : ce n'est pas ainsi que fut accueilli Philippe V, un siècle auparavant. Joachim lui-même avait trouvé une autre réception quatre mois plus tôt, lorsqu'il parut à la tête de vos soldats, comme le représentant d'un pouvoir et d'une gloire immenses ; comme le médiateur appelé à prononcer entre le présent et le passé. Nos citadelles, enlevées de vive force en pleine paix, ou surprises, ce qui était pis encore, par de misérables stratagèmes ; quelquefois des formes altières, des procédés hostiles ; en certains lieux même des brigandages ; plus que tout, la protection insensée que Napoléon s'était fait une politique de prêter au prince de la Paix ; tant de fautes avaient, depuis le commencement de l'année, servi à souhait les efforts de nos adver-

saires. La population ne présenta au frère de l'empereur que des visages indifférens ou ennemis; tous ces frayles, tous ces hommes des faubourgs, l'œil enfoncé sous le chapeau à larges bords, la main, le couteau peut-être, cachés sous les lambeaux d'étoffe brune qu'ils appellent un manteau, avaient dans leur contenance muette quelque chose de sinistre : on aurait pu suivre dans ces regards où la colère s'allumait de proche en proche, les progrès du char triomphal. Des médailles leur furent jetées; ils ouvrirent les rangs pour laisser passer l'or, comme s'ils redoutaient un contact impur; le pavé resta jonché de monnaies perdues, jusqu'à ce que les Français eussent ordre de les recueillir. On voyait ces mendians, dont Madrid abonde, ces enfans, ces femmes, ces hommes robustes qui attristent toutes nos rues par l'étalage de plaies saignantes, repousser d'auprès d'eux les présens de leur roi; ils aimaient mieux attendre leur pain de la pitié des passans qu'accepter leur part de sa munificence.

» En vain quelques Espagnols dévoués, la comtesse à leur tête, s'efforcèrent-ils d'ébranler la foule par leurs démonstrations de joie et d'amour. En vain don Mathias, qui venait d'arriver avec le marquis, allait-il rappelant que la Péninsule n'a vu régner sur aucun de ses trônes, aucune race royale qui ne fût d'origine étrangère, et que, sans compter nos Bourbons, les

vieux rois de la Castille, du Portugal, de la Navarre, de Sobrarbe, appartinrent à des maisons françaises. En vain des administrateurs respectés, de grands seigneurs, des savans illustres, essayaient-ils l'empire de leur nom et de leur exemple. Tous ces cris furent étouffés sous le poids du silence public; vos soldats eux-mêmes, glacés par l'impression commune, se contentèrent presque du salut des armes, en ouvrant leurs lignes à un prince dont l'avénement attestait leur gloire.

» On ne sait pas combien les classes éclairées se déconcertent promptement et s'alarment de leur solitude, quand le peuple ne sympathise pas avec elles. Soutenues, elles ont la force de la pensée, mettant en œuvre le levier d'Archimède; isolées, elles ressemblent à une âme qui n'aurait pas de corps: rien alors ne peut égaler leur impuissance. On a vu, dans la France de 93, la furie populaire triompher non-seulement des obstacles intérieurs, mais aussi de l'Europe armée pour l'écraser; et, parmi nous, la multitude, les terroristes sacrés qu'elle avait à sa tête, loin d'être abandonnés à eux-mêmes, avaient trouvé au dehors un allié, qui ne rougissait pas de prêter main-forte à leurs poignards et à leurs crucifix ensanglantés. C'était le malheur de notre réformation d'avoir à refaire le destin d'un peuple qui ne savait ni la comprendre, ni la vouloir.

» Le parti des institutions généreuses ne pou-

vait triompher des résistances qui se formaient autour de lui, que si, marchant avec ensemble, il se serrait auprès du trône et des tables de la loi. Déjà se révélaient des divisions intestines. L'acte fondamental de Bayonne n'avait pas, à entendre nos fauteurs de république, porté d'assez rudes coups aux croyances, aux intérêts, aux principes qu'une monarchie de quatorze cents ans laissait établis. La terre du saint-office est la seule en Europe qui, dans le siècle où nous sommes, porte encore des athées! La terre du conseil de Castille, de la Camarilla, du pouvoir absolu, est celle peut-être qui porte le plus de démagogues! Ces hommes, jaloux d'imiter pas à pas dans ses folies la révolution française, murmurèrent contre une constitution émanée du trône, et conservant la royauté grande et forte; quelques esprits ombrageux s'inquiétèrent aussi d'apprendre que cinq ans se dussent écouler avant que l'Espagne ne fût mise en possession de ses nouvelles conquêtes. Nous comptâmes de moment en moment de nombreux déserteurs.

» Le père de la comtesse appartenait à une classe chez qui l'amour de la liberté germait depuis long-temps. Mais, dominés par des intérêts mercantiles, nos négocians s'effrayèrent de voir la Péninsule engagée dans la grande lutte du continent. Cette portion considérable de l'Espagne éclairée ne tarda pas à se prononcer tout entière contre nos armes. L'exaltation politique de don

Domingo achevait de le ranger au nombre de nos ennemis. Depuis son retour de Bayonne il gardait avec moi un opiniâtre silence, et on pouvait aisément comprendre qu'une résolution ardente s'agitait au fond de son âme. Je le voyais paraître sans cesse à la Puerta-del-Sol, ou au Prado, avec un personnage en qui il avait détesté jusqu'alors une aussi grande différence de caractère que de doctrine.

» Don Isidro, après avoir peu à peu abandonné la junte d'état, s'était soumis aux cessions de la maison royale, comme à des arrêts inévitables de la destinée. Mais, instruit à Bayonne de toutes les circonstances qui avaient accompagné les abdications, et frappé des soulèvemens populaires, il formait tout haut des vœux pour leur triomphe. Le rapprochement subit de ces deux hommes, dont l'un pouvait ébranler le commerce, l'autre remuer le clergé de la Péninsule, me parut un coup de mort pour notre système. Par cette coalition, l'état des choses était changé; nous n'étions plus le parti des idées nouvelles: placé entre les deux extrêmes de l'ordre social, nous étions le parti de la sagesse, le parti de la modération....... Quatre cent mille baïonnettes n'ont pu nous faire triompher.

» Madrid ignorait quels grands événemens fixaient alors dans nos provinces les destinées publiques; elles étaient en feu, et le calme régnait dans la capitale. Mais ce calme avait quelque

chose de terrible; on se sentait campé sur un volcan.

» Cependant la cour entière des rois déchus entourait Joseph. Ces vastes appartemens, qui l'emportent sur ceux des Tuileries en grandeur autant qu'en richesse, ne suffisaient pas pour contenir les flots des adorateurs de la fortune.

» Là je voyais sans cesse Matéa; sa douleur lui restait fidèle sous ces voûtes où elle avait désiré si long-temps brûler de l'encens et en recevoir. Sa beauté souffrante, sa grâce, le charme de ses mouvemens et de ses paroles, enchaînaient à ses pas la foule des officiers français; mais sa fierté, qui avait si bien connu les peines de l'humiliation, semblait ne pas ressentir les joies du triomphe. Elle paraissait ne se ressouvenir ni de ses chagrins ni de ses succès; elle avait oublié aussi de me persécuter. A peine quelquefois, tandis que j'errais l'œil tristement attaché sur elle, un de ses regards venait-il me chercher dans mon isolement. Ce regard brûlant, dont l'expression était indéfinissable, pénétrait au fond de mon âme ainsi qu'un dard empoisonné; il rallumait dans mon sein tous les feux de l'amour. Si alors je voulais m'approcher d'elle, la sévérité soudaine de son visage glaçait mes transports et irritait mon désespoir. Le mépris, la haine, la vengeance prenaient dans ses traits la place de l'attendrissement. Hélas! cet attendrissement s'adressait-il à un autre que moi?

» Aujourd'hui le temps, et les remords, plus destructeurs que les années, ont hâté pour moi les sérieuses réflexions comme les rides de la vieillesse; je ne comprends pas qu'une femme puisse exercer un tel empire et s'établir si fortement en nous-mêmes, qu'il ne nous reste ni le courage de l'en bannir, ni celui de chercher loin d'elle un refuge. L'Espagne fut long-temps fameuse par ces passions sans terme, quoique sans espoir. Elle en nourrit encore.

» Je trouvai dans le palais le vieux marquis de C***. « Il faut, me dit-il, un devoir impérieux » pour que je porte mon cœur flétri au milieu » des pompes de la cour; le bonheur de contempler à toute heure les traits du souverain » que la providence appelle à nous régir, ne » réussit pas à me distraire de mes peines. » Le digne chambellan ne se lassait point d'admirer l'extérieur noble du roi, son urbanité, sa politesse attentive: « Sa Majesté fera le bonheur et » la gloire de l'Espagne, poursuivait-il; aussi » voyez comme la joie respire sur tous les visa- » ges. La nation reconnaît sur ce front auguste » l'empreinte du sceau ineffaçable dont le ciel » marque toujours les têtes couronnées. » Le marquis voyait l'Espagne dans la salle du trône.

» Les grands, à l'exception des transfuges que je vous ai signalés, se trouvaient, pour ainsi dire, en corps à cette prestation d'hommages. Il leur importait peu que le fauteuil royal eût changé

de maître, pourvu qu'ils pussent perpétuer à ses côtés la noblesse oisive de leur sang.

» La plupart se pressaient autour de Joseph par fidélité pour les habitudes du régime détruit, plus que par attachement aux principes et aux bienfaits du gouvernement nouveau. Aussi cette cour avait-elle quelque chose d'équivoque, d'étonné, qui prouvait que l'obéissance manquait de conviction, et que de tant de sermens prêtés, il en était bien peu qui ne fussent pas à la discrétion de la fortune.

» Un matin, c'était le quatrième jour depuis l'entrée du roi, je me rappelle qu'appuyé à mon balcon, j'interrogeais les chances de l'avenir; j'y entrevoyais une ère de prospérité pour mon pays et pour moi les combats de la tribune. Sur la porte de la Fontana de Oro, un homme, enveloppé d'un manteau noir, parlait d'une manière animée au domestique de l'hôtellerie; il venait de traverser à cheval la rue de San-Geronimo; sa taille, sa grâce, ses habits de deuil, seules choses que j'eusse aperçues de lui, avaient fixé mes regards. Maintenant, je ne pouvais pas non plus découvrir son visage, et j'étais aussi trop éloigné pour entendre les paroles précipitées qu'il prononçait à voix basse, mais je pouvais les suivre en quelque sorte dans les impressions qu'elles faisaient naître. Sa pensée semblait se peindre sur la figure de celui qui l'écoutait. La surprise, la joie s'y succédèrent avec une éner-

gie et une rapidité qui n'appartiennent qu'à notre Espagne. Ce langage avait tant de clarté que je compris à l'instant qu'un grand malheur était arrivé à vos armes. L'inconnu s'élança sur un magnifique cheval de bataille que lui amenait un page à grande livrée ; j'appelai Antonio dans l'espoir d'éclaircir mes craintes, et lui demandai, par un mouvement irréfléchi, si ce n'était pas don Alonso avec qui je venais de l'apercevoir. Je fus ébranlé du oui qu'il me répondit sans se troubler, et tous mes efforts pour en apprendre davantage le trouvèrent impassible. Jeune et moqueur, il accumulait d'ordinaire autour de ses hôtes les récits, les quolibets, les questions, les sarcasmes. Dans ce moment, sa réserve fut seule à le trahir. Une secrète joie brillait à travers son silence ; ses réponses avaient quelque chose d'insouciant qui ne m'empêchait pas de remarquer combien ma conversation lui était importune. Il ne se ranima, au moment de me quitter, qu'en repoussant avec un sourire quelque disposition prévoyante que je lui commandais. « Vraiment ? me dit-il, des projets de huit jours ! » vous êtes donc bien assuré que les schismatiques » et les renégats vivront encore ? » — Ce langage familier peut surprendre un Français ; mais en Espagne où il n'est resté quelque trace des anciens prestiges qu'autour du trône, l'égalité a pénétré si avant dans les usages, qu'à table les domestiques prennent part à la causerie commune, et

au théâtre vous les verrez installés dans la même loge que leurs maîtres, si toutefois le séjour de vos armées n'a pas modifié les vieilles habitudes.

» Le ton inusité des dernières paroles d'Antonio leur donnait un caractère menaçant; bientôt, je le vis entrer dans la maison voisine dont le maître sortit aussitôt pour frapper à l'hôtel contigu; et la nouvelle hostile courut, comme l'étincelle électrique, d'un côté au Prado, de l'autre à la Puerta-del-Sol.

» Je sortis : il me semblait voir une satisfaction intérieure percer sur les visages. J'entrai dans une boutique de la Puerta-del-Sol; le maître du logis, vaniteux Castillan que la constitution de Bayonne avait conquis à Joseph, ne parlait plus de ce pacte salutaire qu'en accompagnant chaque éloge d'une censure ou d'une réticence; et don Mathias, qui se trouvait là, pérorant suivant son usage, accusait tout haut, pour la première fois, les institutions nouvelles de nous faire une part de liberté moins grande que les institutions tombées en désuétude sous la maison d'Autriche.

» Le père de Matéa s'offrit à moi; il s'informa de mes sentimens, et, les trouvant d'accord avec les sermens que nous avions tous prêtés, il parut arrêter sur ses lèvres un secret prêt à se trahir. Il voyait avec colère le roi s'appuyer sur l'ancienne aristocratie, ouvrir ses conseils aux ministres de don Fernand, composer son cortège de tout ce qu'il y avait d'illustre parmi nous.

« Toute illusion, me dit-il, doit être dissipée.
» Quiconque n'apporte que la recommandation
» du mérite rencontre avec peine les regards de
» ces princes parvenus. Ils ont besoin d'avoir au-
» tour de soi des titres fastueux, des célébrités hé-
» réditaires. Cherchons une arène où nous soyons
» sûrs de ne rencontrer ni ducs ni rois. Celle des
» grands dangers, des grands efforts ne les verra
» point paraître. Ma résolution est arrêtée; je
» ferai tout pour que l'Espagne venge ses ou-
» trages, et rejette derrière les Pyrénées les
» étrangers qui osent lui apporter des lois. Nous
» aurons gagné à leur invasion l'avantage de
» mettre en jeu les masses, de n'avoir plus ni
» cour ni trône, et de constituer un gouverne-
» ment établi d'après les principes du contrat so-
» cial. On verra ce que peut une nation sur qui
» ne pèse plus le fardeau d'une tête couronnée. »

» Don Isidro vint à nous. Il m'entraîna dans l'hôtellerie, où Domingo nous suivit, et, prenant mes mains dans les siennes : « Je vous ap-
» porte, me dit l'archevêque avec douceur, les
» paroles d'un frère. De grands devoirs et l'i-
» gnorance du lieu où vous habitez, ont empêché
» l'admirable don Alonso de chercher vos em-
» brassemens; il vient de traverser nos murs,
» volant au secours de la Numance des temps
» modernes, l'immortelle Sarragosse.

— » L'imprudent! m'écriai-je. — J'aime cet
» effroi, mais rassurez-vous...— Il n'y a de péril

» que pour les traîtres, interrompit le Gadétan ; » le peuple est partout d'intelligence avec ses li- » bérateurs. Si les Français avaient prétendu » saisir le héros de l'Andalousie, nos rues au- » raient été pavées de leurs cadavres. Madrid » nous appartient, et non pas aux tyrans. » — Un bras étendu vers don Domingo pour réprimer sa furie, l'autre appuyé sur moi, le vieux mission- naire se hâta d'ajouter : « Nous sommes tous con- » citoyens ici ; quelques dissentimens peuvent » nous partager ; mais la voix de l'Espagne sait, » par-dessus tout, se faire entendre : voyez nos » longues discordes, mon cher Domingo ! Cette » voix sainte les a dissipées. Elle dira, elle a sû- » rement dit bien des fois à notre frère que lors- » que des étrangers sont d'un côté, et de l'autre » la terre de nos aïeux, nous n'avons pas le droit » de balancer et de choisir. C'est Dieu même qui, » en nous faisant naître sous le ciel des Castilles, » a choisi pour nous. » L'archevêque se tut. J'ac- cusai les préjugés aveugles. « Arrêtez, reprit-il » avec une autorité paternelle ; la patrie, mon » fils, est une religion. Il ne faut pas discuter » contre elle, mais obéir. Cette religion est » comme celle de Jésus-Christ ; elle pardonne » de longues erreurs pour un moment de repen- » tir. Un frère vous appelle ; venez, ne le laissez » pas rattacher seul une nouvelle gloire à l'illus- » tration de vos pères. Il est à la tête d'une junte » puissante ; des armées s'assemblent à sa voix.

» Vous souriez, téméraire! sachez que l'intrus
» n'a pas à jouir d'un long triomphe; il n'a vu
» ces murailles que pour y trouver la mort ou l'i-
» gnominie! La nation toute entière ne forme
» qu'un vœu. Elle connaît les droits que Dieu lui
» a donnés; toute entière elle court aux armes
» pour les défendre. On avait trop oublié com-
» bien le crucifix met un poids terrible dans la
» balance des choses humaines; et peut-être le
» ciel permet-il que les loups ravisseurs inon-
» dent nos cités pour que nous donnions un grand
» exemple à l'univers. On verra ce que peut l'É-
» vangile contre des sénatus-consultes. »

» Je rappelai la longue décadence de la monarchie; les maux qu'elle avait soufferts; ceux qui l'accableraient encore, si les insurgens pouvaient triompher, c'est-à-dire assurer la restauration du despotisme et de l'ignorance. « L'igno-
» rance et le despotisme! s'écria le négociant, c'est
» là une des plus insolentes prétentions de votre
» parti. Suis-je, par hasard, un ennemi de la
» philosophie et de la liberté, un esclave de la
» superstition et du *favoritisme*? » — Le pontife calma encore l'impétuosité andalouse de Domingo. « Fray Pablo, continua-t-il, oublie que la
» Péninsule est unanime dans le vœu d'obtenir
» un gouvernement sage et réparateur. Nous
» sommes tous chrétiens, et c'est le christia-
» nisme qui a détruit l'esclavage sur la terre;
» nous sommes tous Espagnols, et nous ne

» voulons plus qu'une Marie-Louise, un Godoy » nous vendent à l'étranger. Notre premier soin » va être de rassembler les cortès, d'établir » des barrières contre le despotisme ministériel » qui nous a perdus ; seulement nos lois seront » fondées sur nos traditions nationales ; leurs » bienfaits ne seront point des appâts trompeurs, » leurs déclarations des mensonges, et un conqué- » rant ne les tracera pas à la pointe de son épée. » — J'opposai à ces folles promesses de deux factions ennemies le tableau des scènes effroyables déroulées, depuis deux mois, devant nos regards. « Qui a reçu la mort ? répondit le Ga- » détan ; des traîtres, des ennemis du peuple, » des hommes qui nous livraient à l'usurpateur » de nos droits. Le dernier supplice est peu de » chose pour de tels forfaits. — Hélas ! pour- » suivit le prélat, hommes faibles et passion- » nés que nous sommes, quelle cause embras- » serait-on, si on voulait attendre qu'il y eût » une opinion que des crimes n'eussent pas ap- » puyée ou plutôt compromise ? Cette fois, qui » doit répondre, devant Dieu et devant les » hommes, des torts de quelques populations » exaspérées, sinon ceux qui les ont abandon- » nées à elles-mêmes pour faire alliance avec » l'ennemi public, ceux qui parlent d'attentats » et ne rougissent pas de prêter leur assistance » au plus grand de tous, à la spoliation de leur » roi, à l'asservissement de leur pays, au scan-

» dale de la perfidie et du brigandage sur le
» trône ? »

» Ici, j'invoquai ce temps, peu éloigné encore, où un pouvoir, maintenant objet de tant d'anathèmes, recevait les sermens de don Isidro et les miens. Je lui parlai de la consécration divine que notre religion sainte donne aux puissans de la terre : je citai l'*omnis potestas est à Deo.* — « Brisons-là, repartit le Gadétan qu'irritait cette longue discussion. Nous avons courbé
» la tête quand nous ignorions les infamies de
» Bayonne, quand nous n'espérions pas le ré-
» veil d'un peuple endormi trois cents ans.
» Tout est changé. Si l'Être-Suprême a fait le
» pouvoir de l'empereur, il a aussi fait celui
» de l'insurrection. Sachez.... » Un regard du prélat arrêta les paroles de don Domingo. — « Je vois trop, répliquai-je, que les armes fran-
» çaises ont rencontré un revers ; la Provi-
» dence qui veille sur nos destinées se chargera
» de le réparer. Le ciel fera une différence entre
» les hommes dont les opinions dépendaient du
» sort des combats et ceux qui n'ont eu, depuis
» le commencement de nos troubles, qu'une ma-
» nière de sentir. Je déplore les discordes de
» la grande famille espagnole ; je donnerais mille
» fois ma vie pour nous voir tous réunis sous
» les mêmes bannières. Mais alors même que
» je voudrais passer sous les vôtres, je ne choi-
» sirais pas le jour où vous triomphez ; je ne

» donnerais pas à la Renommée le droit de ré-
» pandre que je déserte à la suite de la For-
» tune! » Les deux vieillards me quittèrent. Le Gadétan avait l'imprécation à la bouche; don Isidro, en franchissant le seuil, poussa un soupir. — « Mon fils, me dit-il, souvenez-vous
» qu'ici le succès est la justice. Quand il s'agit
» du sort d'un peuple, sa volonté est quelque
» chose, et c'est précisément sa volonté qui
» fixe la victoire. »

» J'allai à la cour; la sécurité y régnait. Mes questions, mes doutes, sans réussir à ébranler une confiance opiniâtre autant qu'aveugle, rendirent mes sentimens suspects. Une exaspération nouvelle anima contre moi la fille de Domingo, et plusieurs partisans décidés de Godoy s'associèrent, pour me perdre, aux efforts de Matéa. Soit qu'ils haïssent encore, dans le salon de Joseph, mon ancien attachement au prince des Asturies, soit que, redoutant par-dessus toutes choses, le retour de don Fernand, ils s'indignassent d'entendre mes sollicitudes ébranler leur foi dans l'éternelle durée du nouveau pouvoir, ils allaient dénonçant partout ma défiance comme une apostasie.

» Un jour et un autre encore s'écoulèrent. La nouvelle hostile était connue, était fêtée sous le toît le plus misérable des faubourgs; le *Te Deum* retentissait sous la voûte de tous les temples; le palais ignorait encore un désastre

par lequel l'Espagne échappait à Joseph, et peut-être le monde à Napoléon.

» Cependant le peuple ne put si bien garder son secret, qu'il ne finît par arriver à l'oreille des courtisans : tous le surent. Un d'eux osa instruire le monarque; le monarque amusa son cercle d'un rare exemple de crédulité : un officier lui avait annoncé le matin que vingt-cinq mille des vieux fils de la Victoire venaient de mettre bas les armes devant des bandes insurgées. Tous les auditeurs du prince connaissaient l'événement dont le récit lui avait paru une fable ridicule : ils échangèrent entre eux des regards déconcertés, et leur bouche s'associa à sa gaieté railleuse. Tel est le privilége des trônes! La vérité, pauvre étrangère, n'arrive pas si haut, et elle ne saurait essayer de forcer les barrières sans qu'on ne la traitât en coupable de lèse-majesté.

» Enfin, le roi sut quelle fatalité avait flétri vos aigles aux pieds de la Sierra-Moréna. Dans ce siècle de triomphes, une armée française passa sous les fourches Caudines; nos soldats sans discipline, nos paysans sans armes le virent et ne le croyaient pas. Castagnos eut tous les honneurs de ce prodige, le Suisse Reding en avait, dit-on, le mérite, et Alonso fut au nombre des jeunes chefs que l'insurrection, peu accoutumée aux succès militaires, rangea depuis ce jour parmi les héros. Le parti anglais a fait de la journée de Baylen un bruit immense; les événemens qu'elle

entraîna ont donné gain de cause à ce parti. Cependant, voici toute sa gloire : désarmés par une capitulation, les hommes d'Austerlitz se rendirent, et la plupart tombèrent égorgés.

CHAPITRE II.

» Le prestige de vos armes une fois détruit, la révolte prit un élan que rien ne put arrêter. Le clergé régulier multiplia les miracles en exaltant le plus grand de tous, celui de vos revers. Un peuple crédule vit la réprobation du ciel attachée à vos enseignes : ce peuple, que le moindre échec surprend sans l'abattre et que le moindre succès enivre sans l'étonner, crut que partout vos armées tomberaient devant le bruit de ses clairons. Cette illusion, cette ivresse, pénétra plus haut ; il y eut des déserteurs jusques parmi les conseillers de la couronne. L'antichambre de Pépé compta de nouveaux transfuges. Écrasé avec Dupont en Andalousie, malheureux avec Moncey sous Valence, compromis dans l'Ouest, le roi dut porter ses regards sur la ligne de l'Èbre. Dès lors, notre parti subissait une modification nouvelle : réduits déjà aux hommes modérés, nous allions l'être aux hommes modérés qui

avaient du courage, ceux sur lesquels la fortune n'avait pas de prise, qui savaient résister aux atteintes de l'adversité, à la contagion de l'exemple, qui joignaient enfin la sagesse de l'esprit à l'énergie du caractère; et, il faut bien le dire: pour l'éternel malheur des nations, ce ne sont pas, dans l'ordre politique, les habitans des zones tempérées qui ont la complexion la plus robuste.

» Cependant l'irritation des revers exaspéra, comme il arrive toujours, les défiances et les haines. Matéa s'affermit dans la pensée de ma trahison; ses dénonciations trouvèrent des échos, le pouvoir désespéré fut crédule, et je me vis plongé dans la prison de la couronne : c'était là une de ces satisfactions que s'accordent toujours les vaincus; ils trouvent moins humiliant et plus commode de s'en prendre à de petites causes que de reconnaître les grands mobiles des décisions du sort.

» Tandis que l'autorité me frappait comme un ennemi, le concierge et l'aumônier ne virent en moi qu'un sectateur connu de la révolution. J'eus pour demeure un étroit cachot où arrivait à peine la clarté du jour. Un homme se débattait dans un coin contre la chaîne qui l'y tenait attaché. Par un jeu bizarre de la fortune, il se trouva que moi-même, quelques jours auparavant, je l'avais fait jeter dans ce lieu infect où je venais le rejoindre : c'était le *justicier*, brigand qui, après avoir

rendu terrible ce nom dont il se parait, s'était laissé surprendre fumant avec audace au milieu de la Puerta-del-Sol : il osait venir jusques sous nos yeux lever des soldats.

» J'arrivai auprès de mon compagnon d'infortune, irrité de mon malheur et disposé, je l'avoue, à détester les ingrats qui me donnaient des fers. En écoutant cet homme, en voyant quel sort sa rage réservait à ce qu'il appelait des traîtres, quels attentats il méditait au sein même de son impuissance, je sentis qu'il n'y avait de salut pour l'Espagne qu'à l'ombre des bannières auxquelles je m'étais attaché. Mes injures s'effaçaient devant un intérêt plus cher : le parti de la multitude ne pouvait présenter à mon pays que malheur et crime.

» Je voulus profiter des momens de la prière afin de calmer ce furieux ; mais non, après des heures qu'il employait dans l'invocation de toutes les choses sacrées, il se relevait de terre pour passer d'un recueillement profond à de plus fougueux emportemens. Mes paroles de modération et d'humanité le révoltaient comme sacriléges ; il semblait puiser dans sa ferveur même une nouvelle soif du sang des hommes.

» Le second jour de ma captivité, la porte roula tout à coup sur ses gonds ; une femme se précipita avec des pleurs de joie et d'amour dans les bras du chef de quadrille, qui, en la pressant contre sa poitrine, ne put empêcher aussi quel-

ques larmes de courir à travers les rides de son visage farouche. Ils restèrent tous deux muets long-temps ; enfin : « Je t'ai donc revu, mon » Bartholomé ! s'écria la jeune femme, et c'est » pour ne plus te quitter. — Ne plus me quitter ! » toi aussi, tu dois donc mourir ! » répliqua l'Aragonais avec un calme que je ne lui avais pas vu encore. — « Non, non, nous ne mourrons pas ; » tu vivras : crois la Gitana que le sort n'a jamais » trompée. — Jamais ! et je suis dans ce cachot, » et j'attends d'heure en heure la mort que les » monstres me préparent, et tu m'avais promis » des succès, des honneurs, de la gloire ! Je ne » regrette point ce que j'ai fait pour Dieu et » don Fernand : je le ferais encore ! Notre-Dame » del Pilar m'est témoin que je voudrais pouvoir » déchirer les entrailles des traîtres. Mais je sais » ce que vaut ton art schismatique ; tes pré» dictions ne m'abuseront plus. Souhaitons seu» lement que nos frères nous vengent, et dispo» sons-nous à bien recevoir la couronne du mar» tyre. — O mon ami, mon art est plus vrai que » tu ne penses. Apprends que les soldats de l'Es» pagne et de don Fernand, les soldats de la » sainte cause, ont désarmé cent mille de ces » *singes* (1) perfides qui n'ont de l'homme que la » figure ; mais, pour ce qui est d'une âme, n'en » ont pas plus que des vers de terre, des juifs,

(1) Nom que le peuple donnait aux Français.

» des ducs ou des hérétiques. Au même jour et à
» la même heure, la statue de saint Isidore a
» entonné le *Hozanna in excelsis;* tout Madrid
» l'a entendu. Nos libérateurs arrivent. Bientôt,
» demain peut-être, ils seront dans ces murs.
» Seulement, il faut que tu vives jusques-là, et
» c'est aujourd'hui que les mécréans disent qu'ils
» te jugent. — Eh bien! qu'espères-tu? que veux-
» tu? comment es-tu là? — J'ai su ton malheur
» et je suis accourue. J'ai pensé à la maîtresse de
» ta nièce Inès, à cette femme qui a tout trahi,
» sa religion, son pays, son roi; mais, n'im-
» porte, si Dieu permet qu'il y ait des méchans,
» c'est sûrement pour le salut des bons. En pos-
» session de tous ses secrets, je ne suis pas em-
» barrassée pour lui adresser des menaces qui l'é-
» pouvantent : j'ai exigé qu'elle m'ouvrît ton
» cachot. Elle a promis aux chefs des infidèles
» que je saurais te résoudre à nommer tes com-
» plices, à dévoiler les mystères de la bonne
» cause. — Malheureuse! — Arrête! il ne s'agit
» que de gagner du temps, de tromper les héré-
» tiques, d'amuser leur colère par des révéla-
» tions inutiles. — Quoi! tu veux racheter ma
» vie par des lâchetés, par des mensonges! Va,
» tu es bien une fille des Gitanos, race qui sait
» tuer et ne sait pas mourir. »

» L'Aragonais n'avait prononcé ces derniers mots qu'avec fureur : il saisit sa compagne et parut prêt à l'étouffer. Je m'élance pour lui disputer

sa victime. « Que faites-vous ? » s'écrie aussitôt la Gitana en tournant contre moi sa colère. « Pensez-vous qu'un nœud légitime ne m'unisse pas » au général don Bartholomé ? Sachez que je lui » appartiens devant Dieu. L'usage qu'il fait de sa » puissance ne regarde personne, si ce n'est la » reine des anges. Vous, vivez mille années et » laissez-nous en paix. » Puis, s'adressant avec une douleur passionnée à l'époux qui, loin d'être désarmé, semblait vouloir l'accabler encore : « Ame de mon cœur, lui disait-elle en pressant » ses genoux, frappe, frappe toujours celle que » tu as tant aimée ; mais ne l'abandonne pas. »

» Un officier entra dans le cachot. « Je viens, » dit-il à l'Aragonais, recueillir les révélations » que vous avez à faire, ou vous conduire devant » vos juges. — Emmenez-moi, répondit le prisonnier sans s'émouvoir ; je n'ai rien à vous » dire. — Mais vous avez des complices ; il est » des hommes qui vous ont conseillé la révolte, » qui sans doute ont payé vos attentats ? — Si j'avais combattu pour le gain, il vous serait facile » d'avoir mon secret ; mais l'appât de l'or n'a jamais guidé mon bras. — Cependant votre profession... — Je n'ai voulu que rester libre, me » montrer l'égal du monde entier, châtier la » servitude des Castilles et l'irréligion de ses » maîtres. La mère de Dieu sait que j'ai fait en » conscience mon métier de justicia-mayor ; il ne » me fallait rien de plus. Je n'ai pas cherché à

» amasser pour mes enfans d'autres trésors que la
» foi et l'indépendance de leur père. — Mais,
» repartit l'officier, si un sentiment d'honneur,
» si l'amour de la liberté, vous ont fait adopter la
» vie des brigands, pourquoi avez-vous pris les
» armes contre le roi, qui vous apporte tous les
» biens après lesquels vous avez couru? Il vous
» assure que vous aurez des concitoyens et plus
» de maîtres, des égaux et plus d'oppresseurs.
» Abjurez votre emportement coupable, recon-
» naissez votre souverain, méritez sa clémence
» par vos aveux. » Ici le justicier frémit, ses traits étaient tendus et son œil enflammé. La Gitana éplorée faisait de vains efforts pour l'apaiser.
« Croyez-vous, reprit-il, que nous ignorions quels
» biens le royaume catholique peut attendre de
» gens qui ont tué leur roi et renié leur Dieu?
» Vous parlez de liberté, quand don Fernand est
» dans les fers! Vous dites que vous êtes nos alliés,
» et vous avez surpris nos citadelles, pillé nos
» églises, regardé nos femmes d'un œil d'envie!
» Vous avez attaqué, ce qui est pis encore, vous
» avez outragé tout Espagnol dans ceux qui s'ap-
» pelaient ses maîtres! Il y a guerre, guerre à
» mort entre nous, mais c'est vous qui devez pé-
» rir; car, pour votre châtiment, nous croyons
» en Dieu. »

» Le brigand fut entraîné; la bohémienne demeura dans le cachot. Elle était à genoux, priant et pleurant; ses larmes ruisselaient sur le chapelet

qui courait dans ses doigts. Elle pressait avec amour contre ses lèvres une figure de saint Barthélemi, en sollicitant de son intercession la vie de l'homme qui lui était cher, et ne faisait trêve quelquefois à ses invocations pieuses que pour menacer le saint de le briser comme verre, s'il n'exauçait pas son désespoir. Cette jeune femme était tantôt livrée à une douleur sans consolation; tantôt elle relevait la tête et regardait le ciel, puis elle disait : « Je ne saurais me tromper, il ne » périra pas; j'ai bien calculé les nombres. La » science des Égyptiens, qui depuis deux mille » ans leur a été fidèle dans toutes les contrées de » la terre, n'abuse point mon amour. La France » sera écrasée; le justicier aura des grades et des » honneurs; nos enfans... » Et tandis qu'elle souriait à cet avenir, si un bruit venait à se faire entendre, elle tressaillait, pressait son crucifix et s'abandonnait à la désolation. Une nuit se passa ainsi. Sa douleur ne faisait que s'accroître; je voulus ranimer son courage et lui présenter des chances de salut. Jamais je n'oublierai le regard qu'elle tourna vers moi. Elle semblait vouloir arracher à mon âme toutes ses pensées, ou à mon destin tous ses secrets. Puis, après un moment de silence : « Gardez vos douces paroles, me dit- » elle; je vous trouve un air d'Iscariote trahis- » sant son divin maître. Révérendissime Fray » Pablo, » ajouta-t-elle en se réfugiant avec effroi dans le fond du cachot, « vous me faites

» horreur, vous n'êtes qu'un traître, qu'un parricide! »

» Ces mots m'accablèrent : les tristes dispositions de mon âme avaient sans doute préparé mon esprit à l'impression que je reçus. Tous mes membres étaient glacés : ma pensée semblait l'être aussi, lorsqu'un bruit confus, au milieu duquel se distinguaient les cris de *vivent les Bourbons!* et *mort aux parjures!* vint m'arracher à mon abattement.

» Après dix jours de résidence, Joseph et son armée avaient quitté, durant la nuit, la capitale des Castilles. Madrid, qui s'était endormie sous ses lois, se réveilla livrée à toutes les fureurs d'une population que nul frein ne réprimait plus. Peu après, les portes du palais qui sert de séjour au crime tombèrent brisées. Un grand flot de lumière et de peuple pénétra en même temps dans ma sombre demeure; tous les hôtes de cette geôle populeuse, la plupart souillés de forfaits ou de délits ignobles, sortirent en triomphateurs de ce lieu où ils étaient entrés en coupables. J'étais aussi effrayé que confus de me voir porté comme eux sur les bras de la multitude. Le peuple saluait dans chacun de nous une victime de la tyrannie française. Mon vêtement me signala d'abord au respect de tous, et des salves de *vive don Fernand!* m'accueillirent. Mais je fus reconnu bientôt. Antonio se trouvait dans la foule; il courut à moi avec des malédictions. Ses emporte-

mens ne trouvaient pas assez d'outrages pour me dénoncer à la haine publique. Grâce à lui, mon nom vola de bouche en bouche avec mille récits divers de ce que l'on appelait mes attentats. J'avais appelé les Français, trahi don Fernand, incendié San-Lorenzo, conduit le 2 mai.

» Un peuple immense se portait sur le Buen-Retiro, ivre de fureur et de joie. On lui disait que là les Français, maîtres des hauteurs, s'apprêtaient à vomir sur la ville l'incendie et la mort. Je fus entraîné pour recevoir les premiers coups de ceux en faveur de qui j'avais renié la Vierge Marie, abjuré mon habit de lévite et judaïsé publiquement. Cette foule, composée de militaires et d'artisans, de manolas et de dames du haut parage, de religieux de tous les ordres, de citoyens de toutes les provinces, avait, dans l'uniformité de ses impressions, à travers la diversité des rangs, des costumes et des âges, une attitude hideuse et terrible. Le nom de don Fernand, ceux des vainqueurs de Baylen, étaient mêlés aux imprécations homicides, et j'entendais la gloire d'Alonso célébrée par les mêmes bouches qui ne savaient que me maudire.

» Je voulus invoquer la protection de sa renommée, je dis quels liens m'unissaient à lui. — « Toi, son frère ! répondit Antonio ; digne allié » des singes du Nord, tu n'as du héros de la Sierra-Moréna que la ressemblance, comme tu n'as » d'un religieux que le vêtement. Les Français

» seront des chrétiens tels que nous, avant que » don Alonso consente à te nommer plus long- » temps son frère. » — Bientôt une voix, celle d'un jeune capucin qui marchait aux côtés de l'Andaloux, crie : « A la place de la Cebada ! » Toutes les voix répètent cet arrêt de mort, et je suis entraîné, victime dévouée, au milieu d'un peuple qui, après les premières expressions de son bonheur, venait de reprendre le morne silence dont il avait l'habitude. Les manteaux bruns marchaient aussi calmes que s'ils n'eussent pas ressenti une vive satisfaction et médité un grand crime. Tout à coup, au moment où nous traversions la place de l'Ayuntamiento, j'étais aux pieds de la tour dans laquelle le roi Charles, déshonorant sa victoire, laissa gémir François Ier. captif, la cloche de Saint-Isidro se fait entendre. Le premier coup est suivi d'un second, puis d'un troisième, et la multitude tombe agenouillée. C'était l'*Angelus*. Mais la prière ne désarme point sa fureur. Le capucin se relève le premier : « Dieu vous défend, dit-il d'une voix » tonnante, de suspendre plus long-temps ses » vengeances; c'est la face contre terre, en le » traînant par les pieds, qu'il faut conduire l'a- » postat au supplice. » Le mot d'*arrastrar* court dans toutes les bouches, et cette sentence affreuse ne rompt qu'un moment le silence public. Une vieille actrice s'élance, présentant une corde aux militaires qui m'environnaient. Ils paraissaient

un moment hésiter. Des femmes, ne dirais-je pas plutôt des furies? accourent, et avec un accent, un regard, des convulsions effroyables : « Lâ» ches, dit une d'entre elles que le capucin ne » quittait pas, vous n'avez pas le cœur de voir » mourir un homme! Prenez nos basquines et » nos mantilles; laissez-nous faire, nous qui ne » craignons pas de tuer un ennemi de Dieu et » de don Fernand. » La Gitana, cette femme qu'une heure auparavant j'avais vue connaître l'amour et la douleur, furibonde maintenant et inexorable, se jetait sur moi comme altérée de mon sang, et impatiente de me déchirer. Cet emportement contrastait avec la contenance toujours froide et grave des hommes. On eût dit un juge qui avait prononcé la parole suprême, et attendait, impassible, que la sentence fût exécutée.

» Les portes de l'hôtel municipal s'ouvrirent alors. L'ayuntamiento parut. Le corrégidor marchait en tête; les alguaciles à cheval, les membres du conseil suprême, quelques grands qui, la veille, servaient la table de Joseph, grossissaient le cortége. La marche triomphale fut saluée de bruyantes bénédictions. Ce concert n'était interrompu que par les outrages qu'on adressait de tous côtés au conseil de Castille comme au complice des crimes de Marie-Louise et de Godoy, comme au servile instrument des attentats de Napoléon. On parvint sur la place Mayor; là les au-

torités municipales proclamèrent don Fernand roi des Espagnes, et déclarèrent, à son de trompe, une guerre à mort au peuple français. L'avouerai-je? Cette simple cérémonie, cette audace, ces pleurs de joie que versa tout un peuple en écoutant la formule solennelle, ces sermens de vaincre ou de périr, ces embrassemens d'une foule qui sembla un moment ne plus connaître que de nobles émotions, ces noms qui me furent, qui m'étaient si chers encore, et que des milliers de voix portaient aux cieux parmi des fanfares; tout me fit oublier mes périls, et je partageai l'attendrissement public. Mais le capucin, la Gitana, la vieille femme dont le couteau menaçant me poursuivait partout, eurent soin de rappeler à la multitude l'arrêt qu'elle avait porté. Il allait s'accomplir. Le corrégidor demanda la cause du tumulte; un jeune homme, couvert de haillons, prit la parole, comme si les assistans la lui avaient décernée, et dit, avec cette voix sonore, cette facilité méridionale que les étrangers admirent: « Seigneur, le peuple de Madrid a saisi un traître, un secrétaire d'état de l'intrus, et nous allons lui infliger le châtiment de ses crimes. » Nous invitons votre excellence à se rendre en » corps à la place de la Cebada, pour voir exécuter ce parjure qui a renié Dieu, le roi et la » patrie. » Une acclamation sanctionna ce discours; mais le corrégidor étendant la main: « Magnanimes citoyens, dit-il, vous avez des ma-

» gistrats pour exécuter les lois et punir les cou-
» pables. Allez dans vos demeures célébrer en
» paix ce grand jour, qui va permettre à la na-
» tion affranchie de constituer un gouvernement
» central, de s'assembler en cortès, et d'établir
» une véritable constitution, une constitution sin-
» cère, généreuse, espagnole surtout, et catholi-
» que, dont les garanties nous préserveront à l'a-
» venir du retour de semblables calamités. Ne
» souillons pas nos lauriers d'un sang impur. Hé-
» roïques par nos victoires, soyons-le par notre
» clémence; que votre soumission aux autorités
» légitimes montre à l'Europe, qui a les yeux sur
» nous, combien vous êtes des vassaux obéissans
» de notre seigneur bien-aimé Ferdinand VII de
» Bourbon. »

» Le peuple docile se dispersa dans tous les sens, et deux alguaciles, écartant avec leur baguette blanche la foule qui s'écoulait, me firent reprendre le chemin de ma prison. Cependant l'impression qu'avait produite l'ordre du magistrat allait s'effaçant; des regards sinistres se tournaient sur moi; je n'aspirais qu'après le moment où je retrouverais mon obscur cachot. Partout de jeunes hommes, des enfans, des vieillards alignés, se formaient en bataille, et essayaient d'apprendre à manier la première arme qu'ils avaient rencontrée. Un soldat invalide, un religieux quelquefois, instruisaient ces volontaires d'un jour, et, Lacédémoniennes à peu de frais, les mères

louaient, en pleurant, un enthousiasme guerrier qui était sans péril.

» Fray Cayétano portait ses vives harangues de groupe en groupe; il était escorté de sir Georges. Le père provincial m'aperçut, vint à moi, étendit son crucifix sur ma tête, et prononça des paroles d'anathème. A ce signal, les femmes s'ameutèrent; les alguaciles voulurent en vain montrer la verge blanche, le couteau de la vieille actrice avait ensanglanté mon visage. La Gitana, qui restait attachée à mes pas comme si j'eusse été une proie due à sa furie, se préparait à redoubler ses coups. L'Anglais fit des efforts pour défendre ma vie, et appela des périls sur sa tête. J'étais perdu. Don Isidro parut de loin, reconnaissable au chapeau vert à larges bords, à sa croix pastorale, et plus encore au respect qui ouvrait devant ses pas les rangs pressés des Madrilègnes. Il fit un signe, et mes assassins s'agenouillèrent. Le prélat leur parla le langage de l'Évangile, les bénit et m'emmena. La Bohémienne osa seule protester, et d'un ton prophétique : « Seigneur, » s'écria-t-elle en s'éloignant à grands pas, « votre seigneurie illus-» trissime se repentira d'avoir sauvé ce traître, » ce parricide. »

» J'arrivai à la demeure du pontife; une vieille duègne resta long-temps à ouvrir le guichet; plus long-temps encore à ouvrir la porte du modeste logis. Enfin nous entrâmes, et la charité de don Isidro me prodigua les soins qu'exigeait mon ac-

cablement autant que ma blessure ; ses mains étanchèrent le sang dont j'étais couvert ; il accomplissait encore ce ministère pieux, lorsque Fray Cayétano parut. L'ardent dominicain osa reprocher devant moi à l'archevèque ses efforts pour sauver les jours d'un homme qui avait voulu, disait-il, transplanter parmi nous les maximes et les pratiques de la révolution française. Je me soulevai pour repousser ces outrages. « Votre paternité sait mieux que moi, ré» pondis-je sans m'évouvoir, dans quels rangs se » précipitent les hommes qui prétendent bannir » Dieu du ciel et les rois de la terre. C'est d'ac» cord avec vous qu'ils travaillent à détruire l'é» difice que nous entreprenons de fonder. Par » l'empereur et par nos efforts, la royauté, le » sacerdoce, l'aristocratie seraient restés debout. » Napoléon a pu seul vaincre une hydre jusqu'a» lors indomptable, seul rétablir la religion, la » monarchie, la noblesse, sur un sol qui les » avait repoussées quinze ans. Sans ce grand » homme, suscité par la Providence pour rappe» ler les peuples sous le joug d'institutions fortes » et sages, c'en serait fait en Europe de l'autel » aussi-bien que du trône. »

» Fray Cayétano portait sur son visage l'expression d'une indignation croissante ; le prélat se taisait aussi : sa main agitait le grand cordon de Charles III, dont sa poitrine était ornée. Tout son air annonçait un combat de sentimens et

de pensées contraires. Au bout d'un moment, il se leva, nous offrit des cigarres, alla chercher le réchaud de fer pour l'allumer, et de l'eau fraîche avec des *azucarillas.* « Napoléon, » dit alors don Isidro calmé, « Napoléon, champion de l'impiété, prétend porter ses mains sur » l'arche sainte ; il menace les ordres religieux du » royaume catholique : c'est déchirer l'Évangile à » la manière de la Convention. — Seulement, s'écria le père provincial, le monstre est plus facile à détruire. Maintenant il n'a qu'une tête. » Une fois sa puissance renversée, nous nous » souviendrons, j'espère, du temps où la nation était régie par des assemblées qui s'appelaient des conciles (1). Qu'ont fait, depuis » lors, les nobles et les rois ? Nous perdant et » se perdant eux-mêmes, hier par leurs scandales et leurs rivalités, aujourd'hui par leurs » lâchetés et leurs défections, ils ont prétendu » opposer l'épée à la croix, la couronne à la » thiare. N'cst-ce pas le dernier degré de la » folie humaine quand un vicaire de Dieu, son » représentant et son image, réside sur la terre, » de chercher ailleurs une autorité suprême ? » Vouloir d'autres commandemens que ceux qui » viennent d'en haut, d'autres guides que les » ministres consacrés par Dieu lui-même ; certes » cette révolte de la créature contre le Père

(1) Du quatrième au neuvième siècle, sous la monarchie des Goths.

» tout-puissant qui l'anima, contre le rédemp-
» teur qui s'est sacrifié pour elle ; cette entre-
» prise du vermisseau débile contre le roi de
» l'univers, me confond, dirai-je, par l'excès de
» sa démence ou par l'excès de sa perversité ! Les
» juifs n'étaient pas autrement coupables quand
» ils portaient les mains sur le Dieu vivant.

» La révolution française a tout sauvé. L'écha-
» faud de tant de martyrs semble avoir été posé
» par la Providence comme une borne fatale
» devant laquelle le genre humain, effrayé de
» la carrière qu'il parcourt quand il est livré à
» lui-même, doit reculer d'épouvante, et venir
» repentant pleurer ses folies au point du dé-
» part : tout marche à souhait. Les successeurs
» de nos Saül ne sont plus parmi nous. L'es-
» prit de vertige s'est emparé de nos pharisiens
» et de nos docteurs. Nous restons avec ces
» hommes simples qui entendent la voix du Sei-
» gneur, qu'il aime, parmi lesquels il choisit
» ses apôtres. Ceux-là prêteront main-forte aux
» restaurateurs du temple, et non pas aux archi-
» tectes d'une autre Babel. Je n'ai qu'une crainte,
» c'est que, de victoire en victoire, ils n'arrivent
» à briser les fers de don Fernand avant que l'an-
» tique édifice ne soit relevé de ses ruines. On
» m'annonce qu'un prince des Deux-Siciles, le
» jeune Léopold (1), va se présenter sur nos

(1) Ce prince ne débarqua en Espagne qu'en décembre suivant : il fut congédié aussitôt.

» bords pour montrer un Bourbon à la tête des
» guerriers qui défendent cette dynastie, partout
» fugitive et proscrite. Ayons soin de le ren-
» voyer à Palerme dès qu'il aura touché nos ri-
» vages. Je veux bien que sa famille reparaisse
» quelque jour sur les trônes ; mais il n'est pas
» temps encore. Pour souffrir un infant ou un
» archiduc parmi nous, attendons qu'il ne puisse
» pas contester aux Samuels l'autorité sainte
» par laquelle existe sur la terre ce bâton pon-
» tifical qu'on appelle le sceptre des rois. »

» La nuit vint. Les discours de Fray Cayétano auraient seuls dissipé mes doutes. Je résolus de chercher les moyens de rejoindre le camp français. Mon habit religieux et des soins que je pris pour déguiser mes traits me rassuraient contre les périls du voyage. A mon départ, l'archevêque essaya encore, pour me retenir, le pouvoir de sa douce et noble éloquence. Il me dit que les cortès, invoquées par don Fernand, rassembleraient les débris de nos lois ; que les communes, le clergé, la noblesse, le trône, reprendraient les places qu'aucune de ces puissances n'auraient dû quitter. — « Non, lui ré-
» pondis-je ; comment pourrais-je compter sur
» vos promesses ? Vous ne voulez faire rétro-
» grader l'Espagne que jusqu'au quatorzième
» siècle : votre ami prétend la ramener au hui-
» tième ; et, certes, il a plus de chances de suc-
» cès que vous. Une fois entraîné dans une

» pente aussi rapide, on ne s'arrête pas à moitié
» chemin. Moi, je me soumets aux progrès du
» temps; j'accepte le présent tel que Dieu l'a
» fait, en défendant du passé tout ce qui vit
» encore. La constitution de Bayonne m'offre ces
» biens. Je lui reste fidèle, dussiez-vous avoir
» mille fois pour vous le sort des armes. »

» Au moment où je sortais, je fus obligé de m'arrêter devant un rassemblement qui fermait la rue d'Alcala tout entière, malgré son immense largeur. C'étaient des *manolos* continuant à célébrer le revers des Français par des chants de joie et des cris de fureur. Une procession passa; elle fut saluée des acclamations favorites : « Vive le roi
» notre seigneur! vivent les vainqueurs de Bay-
» len! vivent les véritables cortès! » Tous les membres de la confrérie, ou les pieux assistans qui s'étaient joints à eux, répondirent : « Vive à ja-
» mais le bien-aimé don Fernand, et les cortès de
» la monarchie! » Un seul d'entre eux garda le silence; une jeune femme, qui se tenait derrière lui aux côtés du capucin que j'avais vu ardent à m'immoler, signala le *confrère* (1) silencieux à l'animadversion publique. « Partisan des Fran-
» çais, s'écriait-elle, esclave de l'intrus, hérétique
» du Nord, dis : vive don Fernand! ou ce bras
» n'aura pas approché impunément ton visage de
» Sarrasin! » La multitude accompagnait ces

(1) Membre de confrérie.

imprécations de clameurs impérieuses. « Seigneurs » Madrilègnes, » répondit avec un admirable sang-» froid l'homme menacé, j'ai la faveur de prier » vos grâces de considérer qu'aucun de vous ne » peut se vanter autant que moi d'une haine éprou-» vée contre les Français; car voici plus de cent » ans que je les ai en horreur. — Tu prétends te » railler de nous, » reprit la jeune compagne du capucin, d'une voix qui semblait sortir de l'enfer; « Nous allons t'apprendre à renier ta religion et » ton roi. — Femmes, » repartit le cavalier avec le même calme, « l'Espagne entière, depuis cent » ans, a abjuré ses antiques sermens, et Dieu sait » que je ne me suis pas un jour départi de ceux » de mes pères. La maison de Bourbon vient » d'être punie de son usurpation; elle a renoncé » à un sceptre qu'elle tenait, non pas de Dieu, » mais de Baal; et sûrement la nation.... — Vous » l'entendez, s'écria-t-on, il parle le langage des » pervers; c'est un *afrancesado*. — Point, répli-» qua-t-il, nous sommes d'accord sur ces démons » incarnés, qui sont athées et régicides. Seule-» ment je vous rappelle que votre roi légitime est » le descendant du seigneur don Carlos, troi-» sième du nom, du sang d'Autriche, sur qui » usurpa Philippe d'Anjou, ivrogne et borgne, » comme chacun sait. Le moment est venu de » rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu et à » César ce qui appartient à César. » Cette harangue fut suivie d'une sourde rumeur. Les uns

riaient de l'orateur comme d'un insensé ; les autres virent en lui un parjure ; et ces furieux, ayant à leur tête Antonio, qui se trouvait partout où il y avait *une justice* à exercer, auraient châtié sévèrement l'opiniâtre fidélité de l'inconnu, si un jeune homme ne s'était élancé au-devant des assaillans. « Je suis, » s'écria-t-il, en déployant son manteau avec majesté, « l'auteur du livre immortel » qui vous enseigna l'usage glorieux que vous » faites de votre souveraineté. C'est à moi que » vous devez votre indépendance, car je m'ap- » pelle don Estevan F***. Ce vieillard est mon » père ; vous respecterez dans ses cheveux blancs » mes titres à la reconnaissance nationale. » Au nom de famille que l'étudiant avait prononcé, la jeune femme qui venait de provoquer l'orage poussa un cri aigu, et baissant sa mantille sur son visage, elle fendit, pour s'éloigner, la foule étonnée. Je me trouvai sur son passage ; le capucin ne l'avait pas quittée. Elle fondait en pleurs et murmurait par momens : « Malheureuse Margarita, » tu le retrouves, et il faut le fuir ; tu le retrou- » ves, et c'est près de le faire assassiner ! »

» Cependant, la harangue du fils obtint grâce pour les discours du père en mettant la surprise à la place de la fureur. Une gaieté contagieuse dérida les fronts les plus sourcilleux, et don Estevan jeta un pli de son vaste manteau sur le épaules du malencontreux défenseur des fils de Charles-Quint ; il l'entraîna au milieu des flots du

peuple qui s'ouvraient pour leur livrer passage. « Auteur de ma vie, lui disait-il, venez : plus » heureux que l'illustre Scipion, je n'ai besoin, » pour protéger vos jours, que du glaive de mon » éloquence et du bouclier de ma gloire. » La foule les suivit ou s'écoula. Je réfléchis à tout ce qu'il y avait de vœux contraires dans le camp des insurgés, et je comptai sur leurs discordes pour faire bientôt sentir à tous le besoin de chercher enfin un refuge sous l'égide tutélaire de l'autorité royale.

» Le roi, prêt à céder sa capitale aux factieux, avait réuni autour de soi les grands pour leur permettre de rester en arrière ou de le suivre à leur gré, en leur disant qu'il éprouvait le sort de Philippe V; qu'il rentrerait bientôt dans Madrid, mais qu'il promettait d'ignorer alors les noms de ceux qui n'auraient pas été fidèles à son adversité passagère. La plupart parlèrent de leurs familles, de leur fortune, et demeurèrent; le reste accompagna sur les bords de l'Èbre la retraite du monarque.

» Matéa venait d'abandonner Madrid. Sa fille était restée seule, retenue par Domingo, qui, dans ses emportemens patriotiques, ne voulut pas laisser cette consolation à la comtesse fugitive. Le marquis de C***, que révoltaient comme moi les attentats de la multitude, avait suivi la cour; son chapelain me raconta ce départ avec regret : le docteur s'était excusé, sur je ne sais quel prétexte,

d'accompagner son vieux maître. « Décidément,
» me dit-il, la constitution de Bayonne n'est pas
» appropriée aux besoins du siècle; la nation
» n'en veut pas. Un sénat, outre que cette nou-
» veauté froisse nos souvenirs et blesse le senti-
» ment national comme une importation étran-
» gère, un sénat est repoussé par les lumières du
» temps où nous vivons. N'était-il pas monstrueux
» de voir dans le monde chrétien autre chose
» que des gouvernemens fondés sur le principe
» de l'égalité? Jésus-Christ prit-il naissance sur
» les degrés d'un trône? Choisit-il pour apôtres
» des fils de satrapes et de consuls? Non, sans
» doute; il eut une crèche pour berceau, d'hum-
» bles manœuvres pour apôtres, des esclaves,
» des laboureurs pour premiers fidèles. Ouvrez
» l'Évangile, et qui verrez-vous condamnés à
» toutes les pages du divin livre, sinon les pha-
» risiens et les docteurs; c'est-à-dire les grands
» et le haut clergé d'alors? Qui osa mettre à mort
» un Dieu, sinon ces classes élevées que le rédem-
» teur venait détruire? Qui osa, pendant quatre
» cents ans, contester à Jésus-Christ sa mission
» divine, sinon les flamines et les patriciens? C'est
» que le christianisme n'est autre chose que la
» révolution française jointe au dogme! Ayant
» comme elle fraternité, liberté pour devise, il
» a combattu durant des siècles en faveur de cette
» grande cause qui est celle de Dieu et des hom-
» mes. Si maintenant, corrompu par sa victoire,

» par ses richesses, il prend la place du paganisme
» qu'il détrôna, armons-nous enfin contre ceux
» qui pervertissent insolemment la loi divine, et,
» pour châtiment de ce sacrilége, réduisons-les
» à ne plus voir triompher sur la terre que les
» doctrines qu'ils ont faussées ou méconnues! »

» Tout en rapprochant les discours de Fray Cayétano et ceux de don Mathias, je ne pouvais admirer assez la folie de ces opinions extrêmes qui s'alliaient pour conquérir sur nous un champ de bataille, et là se livrer ensuite une guerre destinée à produire leur destruction commune, tandis que notre système leur ouvrait une carrière de gloire et de prospérité où seraient également défendus leurs véritables intérêts, également exaucés leurs vœux légitimes.

» Je partis à cheval, sans escorte, seul, effrayé de mon isolement, triste de ma fuite, accablé de mes chagrins, plus accablé encore des malheurs de mon pays. Je trouvais une consolation à songer qu'au milieu de tant de passions déchaînées, la fortune pouvait se tourner un moment contre nos espérances, mais qu'au moins la raison était bien sûrement pour nous.

LIVRE SEIZIÈME.

SUITE
DU RÉCIT DE L'HERMITE.

CHAPITRE PREMIER.

» A travers l'obscurité, je ne tardai pas à reconnaître une cavalcade que je ne pouvais plus fuir. J'espérai que c'était un gros de soldats français qui fermaient la marche de l'armée; une troupe de Castillans m'environna. « Qui es-tu ?
» me dit l'un d'entre eux, d'une voix tonnante ;
» es-tu un patriote ou un damné d'afrancesado ?
» — Dieu sait que je suis patriote, répondis-je
» avec émotion. — Vraiment ! reprit mon farou-
» che interlocuteur. Où vas-tu donc vers le nord ?
» — Je vais à Burgos; » et l'un des cavaliers, s'approchant de moi, me dit, en me frappant sur l'épaule: « Homme ! tu sais le proverbe : *cou-*
» *teau de Pampelune, ami de Burgos, et chaus-*
» *sure mignarde; de tous les trois Dieu vous gar-*
» *de!* Tu ressembles à un traître comme le fils
» de saint Joseph au fils de Dieu le père. — For-

» tunato a raison, ajouta celui qui paraissait le » chef de la troupe; fils de Satan, mets pied à » terre; la reine des anges t'envoie tout exprès » pour compléter l'équipement d'un défenseur » de la religion et de don Fernand. » En parlant ainsi, le brigand avait écarté le manteau qui cachait la moitié de son visage, étendu la main et saisi la bride de mon cheval. Je reconnus le farouche Bartholomé. Il eût été inutile de chercher à me défendre contre cette troupe armée qui m'entourait, mêlant la menace à l'insulte. Je parlai de mon monastère, et entr'ouvris la cape bleue sous laquelle je cachais mon habit religieux. L'Aragonais porta aussitôt la main à son front, et la quadrille fit silence. Une seule voix, que je me rappelai avoir entendu peu d'heures auparavant, s'écria : « Qu'importe! les ministres » de l'autel ne sont-ils pas membres de la cité? » citoyens comme nous, plus que nous propriétaires, ils doivent concourir à la défense commune. Que le bon religieux aille comme allait » Jésus son maître. C'en est fait de l'aristocratie » terrestre pour ceux dont le royaume n'est pas » de ce monde. — Paix! jeune homme, dit le » contrebandier, le très-révérend père restera » dans notre compagnie. Il priera pour le succès » de nos armes, et si quelqu'un de nous va rejoindre ses aïeux, il nous donnera un passeport pour le prince des apôtres. » Je me soumis à l'arrêt du capitaine, en me promettant de

saisir la première occasion qui s'offrirait de fuir ces dangereux compagnons de voyage. La plupart paraissaient être des voleurs de grand chemin. Leur costume, leur air féroce, annonçaient assez la profession qui avait occupé leur vie. L'un d'eux surtout, celui qu'on appelait Fortunato, avait le langage et même la forfanterie de la perversité. Ses camarades le raillaient de ses crimes et il tirait vanité de ses bassesses : pourtant quelques autres semblaient appartenir à des conditions plus relevées, et je ne pouvais méconnaître dans celui qui m'avait harangué en dernier lieu, l'étudiant qui, dans la rue d'Alcala, avait déclaré, en défendant son père, s'appeler don Estevan F***. Il vint à moi : « Ministre du très-haut, » me dit-il dans un langage familier, que nos rois, quoique habitués à tutoyer leurs sujets, n'emploient jamais envers les serviteurs du ciel; « si » tu as ouvert les yeux à la lumière des temps » modernes, tu seras heureux de partager nos » travaux. Nous avons fait de nos mâles courages » et de nos esprits indépendans un tout indivisi» ble comme l'intelligence souveraine, fort com» me la matière, durable comme l'éternité. Nous » voulons accomplir un grand œuvre : il s'agit » d'achever ce qu'a commencé si bien mon livre » de la sociabilité universelle. — Démonio! in» terrompit Bartholomé, quel diable de *tiquismiquis*, comme on dit, nous parles-tu là? J'ai vu » dans ma vie bien des possédés qui n'en avaient

» pas autant l'air que toi. — Possédé ! mon ami, » s'écria le jeune homme ; possédé ! je le suis. » — A ce mot la troupe poussa un cri d'horreur. L'étudiant continua sans s'en appercevoir : « Oui, » je suis possédé d'un amour des hommes aussi » brûlant que l'astre du jour. La liberté remplit » mon âme des plus nobles et des plus doux » transports. Malheureux, qui ne jouirait pas » de ces dons, qui, à cette heure, lorsque la lune » cache son disque argenté derrière les nuages, » lorsque tout dort, les esclaves et les tyrans, ne » trouverait pas un charme ineffable dans l'in» dépendance de notre marche guerrière ! défen» seurs de la société, nous n'avons même pas ses » entraves. La terre s'étend sous nos pas ; nous la » foulons, sans qu'aucune autorité nous fasse » connaître le poids de ses lisières. Le monde est » à nous ; des périls ennoblissent notre carrière, » et la gloire qui la couvre de ses rayons, y verse » les torrens d'une clarté plus suave que les par» fums d'Idalie et de Tempé ! » — Un long éclat de rire suivit cette péroraison. L'orateur voulut en vain ramener les brigands au silence et au respect. Les sarcasmes l'accablèrent. Il se réfugia auprès de moi, et me dit avec un sang-froid auquel le mien ne put tenir : « J'éprouve le sort » de tous les défenseurs de l'humanité. Confut» zée, Zoroastre, Jésus, ont souffert ainsi qu'Es» tevan. Mais qu'importe qu'on persécute les » grands hommes, pourvu qu'on leur obéisse ! »

» Ici l'un des bandits, qui suivait péniblement la quadrille, se plaignit de ne pas voir exécutées les promesses de la noble compagnie. « Il convient, répondit Bartholomé, que les peines » soient égales. Chacun fera le fantassin à son » tour, jusqu'à ce que nous ayons complété notre » cavalerie. Le plus jeune n'a qu'à mettre pied à » terre. — C'est trop juste, » dirent tous les autres en signifiant au malencontreux apôtre de la liberté indéfinie, l'ordre de céder au traînard sa vieille haquenée. Don Estevan marcha tristement à mes côtés, et ses compagnons d'armes poursuivirent long-temps le malheureux piéton de leurs injurieuses railleries.

» Le jeune enthousiaste me parut devoir être calmé, dans ses admirations poétiques, par la fatigue et la colère. Je saisis cet instant pour essayer d'apprendre positivement de lui en quelle société je voyageais. Bartholomé m'entendit : « Nous com» posons, me dit-il, une guérilla destinée à ven» ger le roi, la foi et la patrie ; nous avons tous » juré de vaincre ou de mourir pour cette sainte » cause. — Oui, interrompit Fortunato, de vain» cre ou de mourir. — Je ne parlais pas de toi, » digne fils d'une reine de théâtre, reprit l'Ara» gonais ; ton épée vaut le sceptre de ta mère ; tu » n'es bon qu'à faire du bruit, et à nous attirer » les malédictions de Dieu et de ses saints. » — Toute la troupe accompagna d'un éclat de rire les paroles du capitaine ; je vis que là aussi le com-

mandement obtenait la plus adroite des flatteries, celle de l'imitation. Le brigand déconcerté se tut d'abord, et dit : « On verra ce que je sais faire. » J'ai résolu de gagner des grades à la pointe de » mon épée, et quand je serai devenu colonel, » on sera bien surpris de me voir marquis et grand » d'Espagne. — Dans quelle pièce? » interrompit un Andaloux qui courait en chantant aux deux extrémités de la quadrille : c'était Antonio; je frémis d'effroi. « Camarade, répondit Fortu- » nato, allume mon cigarre qui vient de s'étein- » dre; pendant ce temps-là tu ne me diras pas » d'injures. — Et tu n'entendras point de vérités, » dit l'Aragonais, tu en as peur comme de la » poudre. — Bien, capitaine; plaisante tant que » tu voudras; j'avoue que je ne me sens pas de » vocation pour représenter en public sur la place » de la Cébada ou sur toute autre. — Tu es ce- » pendant né pour les planches, reprit l'Anda- » daloux. — Peut-être, mais non pas pour la » corde; je ne veux pas servir de pendant à Ra- » mon. » Et cette réponse fut suivie des plus révoltantes plaisanteries sur le sort du malheureux page. « Trêve de blasphèmes, s'écria Bar- » tholomé; ce pauvre Ramon était un bon servi- » teur de notre sainte religion, un homme du » vieux sang, un de ceux dont la race n'a point » pactisé avec les démons de l'autre monde et les » grands de celui-ci; il est mort martyr des lois » qu'ont faites ceux qui ont détruit les nôtres. Dans

» le bon temps, n'est-il pas vrai, mon très-révé-
» rend père, sous le règne de son altesse le justicia mayor d'Aragon, il y avait une justice
» dans les états de cette couronne? mais on a détruit nos libertés, et tout a été perdu depuis
» lors, la foi, la loi, le roi; aussi don Fernand
» paie pour ses aïeux. Patience! nous laverons
» dans le sang nos souillures. Pour ma part, j'égorgerai plus de traîtres que les taureaux de
» Darroca n'écrasent de fourmis en dix ans. »

» Nous arrivâmes à un village dont j'ai oublié le nom. Le capitaine prévint ses dignes soldats qu'il allait tenir les conditions de leur engagement. Il frappa rudement à la porte d'une maison délabrée qu'ennoblissait un écusson de pierre, et la porte se brisa sous l'effort. Aussitôt arriva, demi-nu et tout épouvanté, un homme qui, en signant son front, et joignant ses mains pour se recommander à tous les saints du calendrier, nous déclara qu'il était l'alcalde du lieu. Fortunato se prit à rire de son costume; quelques autres brigands l'imitèrent. — « Paix! » dit Bartholomé, avec sa voix de tonnerre; puis s'adressant au vieillard qui tremblait : « C'est toi que je cherche, lui cria-t-il. — Reine des anges, ayez pitié de nous, répondit le chef du village; êtes-vous encore un lieutenant des douanes comme celui qui, l'année dernière, à la même époque, vint tout bouleverser et tout saisir? — Nous sommes des défenseurs de Dieu et du roi.

» Il nous faut des rations pour nos montures, des
» vivres pour nous, un cheval, et cinq cents
» réaux ; le tout dans une heure.—Miséricorde !
» seigneur cavalier ; mais Dieu le père sait qu'il
» n'y a pas sous la voûte du ciel un lieu plus
» pauvre que celui-ci, sans compter que nous
» venons de payer la dîme et d'acquitter les ren-
» tes. Il a fallu vendre, malgré la loi, les lits et
» mules de tout le canton. — Trêve de paroles,
» vieux juif ! si ton village a payé les impôts, c'est
» à Pépé : il mérite de payer encore. Si tu ments,
» les habitans doivent toujours leur contribu-
» tion, nous venons la toucher, et tu paieras
» pour eux. — Seigneur cavalier, les Français,
» que Dieu maudisse ! ont pillé ma maison ; il n'y
» reste rien. — Il y reste quelque chose de trop :
» c'est ta langue, qui ferait mieux de se taire.
» Contente-toi de me répondre. Ton village est-
» il de ceux chez qui les revenus publics ne sont
» répartis et perçus que par les régidors ?—Oui,
» seigneur cavalier, nous avons obtenu, dans
» l'année de grâce 1803, le privilége de n'avoir
» plus rien à démêler avec l'administration qui
» n'était qu'un pillage. — J'entends ; au lieu du
» sous-intendant, c'est toi qui voles, assisté de
» ton *régimento* (1) peut-être héréditaire. Eh
» bien ! alors, comme tu as sûrement détourné
» la contribution de tes frères, tu vas faire une

(1) Corps des régidors, espèce de conseillers municipaux

» restitution à l'état, en ajoutant, pour ta » quote part, cinq cents réaux à ceux que j'ai » demandés. — La verge de cornouiller, s'écria » Fortunato, ne trouve pas plus sûrement une » source cachée, que moi un coffre-fort. J'au- » rai bientôt déterré les trésors de ce vieux » partisan de l'intrus; car il sent l'afrancesado, » ou je ne m'y connais pas. » — Quelques-uns des bandits secondèrent cette perquisition; d'autres paraissaient étonnés de prendre part à un tel brigandage, et Estevan leur criait pour les rassurer : « Sans doute la propriété est l'un des droits » les plus saints que le pacte social établisse. » Mais maintenant la société est dissoute, il n'y » a plus de gouvernement; nous sommes ren- » trés dans le droit naturel jusqu'à ce que la ré- » génération, qui sera notre conquête, nous » rende les garanties, les jouissances dont j'ai fait » un si délicieux tableau, dans mon livre de la » sociabilité universelle! Et toi, vieillard, » ajouta-t-il, en se tournant vers l'alcalde qui pleurait son infortune, « de quel droit protesterais- » tu contre la sommation légale qui t'est adressée » de secourir la communauté périclitante? Unité » chétive autant qu'égoïste, réjouis-toi de dépo- » ser une offrande sur l'autel de la patrie. » — Moi seul écoutais ces folies, et gémissais de penser que, veuve de son roi, l'Espagne allait être livrée à des insensés, proclamant ainsi des doctrines redoutables qu'eux-mêmes n'entendaient pas.

» Cependant la bande répandue dans le hameau se faisait donner des vivres; la seule mule qu'on y trouva fut destinée à Estevan qui, dans l'éblouissement de ses folles idées, ne s'appercevait pas qu'il prêtait la main à un ignoble pillage. Le farouche capitaine, fumant sur la porte de la maison, et mangeant une croûte de pain noir, veillait, disait-il, à ce que ses soldats ne commissent pas de désordres. J'essayai de saisir cet instant pour assurer ma fuite; déjà je m'étais éloigné du gros de la troupe, et j'espérais atteindre, sans être apperçu, l'extrémité du village, lorsqu'un coup de feu se fit entendre, et je vis aussitôt accourir Fortunato, qui m'appelait à grands cris. « Qu'est-ce? lui dis-je. — Rien, me répondit-il, » qu'un chrétien qui a besoin au plus vite du *te* » *absolvo*. Imaginez que cet imbécile d'alcalde, » dont j'ai déniché les piastres chéries, a si bien » perdu la raison, en les voyant prendre le » grand air, qu'il s'est jeté sur moi, furieux » comme Satan quand on le bénit; il est tombé » sur le bout de mon pistolet, et si vous n'arri» vez à temps, le voilà damné sans miséricorde.» Je courus. Le vieillard sanglant put recevoir ma bénédiction, et le capitaine priva Fortunato, pour tout châtiment, de sa part du trésor qu'il venait de conquérir. « La tienne sera meilleure, dit » avec dépit l'assassin. — « Misérable, répon» dit Bartholomé, tu sais bien que je ne fais » pas la guerre pour le butin. Quand m'as-tu

» vu prendre ou accepter de l'or? Cette fois
» seulement je reçois ma part de capitaine, et
» je la remets au révérend père qui dira des
» messes pour le salut du pauvre alcalde ; main-
» tenant à cheval, et partons. » A cet ordre, la
guérilla se remit en marche, grossie de quelques jeunes villageois dont l'ardeur n'était pas découragée par le meurtre de leur magistrat. «Ja-
» mais, disaient-ils, justice n'a été mieux faite
» dans les royaumes de la couronne de Castille ;
» tout ce que ce vieil avare et ses aïeux, de père
» en fils, ont envoyé de nos habitans périr dans
» les présides, devra suffire pour remplir la val-
» lée de Josaphat, au jour du dernier jugement ;
» et tout ce qu'il a volé de piastres dans l'admi-
» nistration de nos finances ne tiendrait pas entre
» le ciel et la terre. »

» La troupe marchait silencieusement. Don Estevan était resté en arrière, méditant sur quelque nouveau chapitre de son livre immortel ; il accourut en s'écriant : « Magnanimes champions
» de la liberté, je vous préviens qu'une femme
» jeune, belle, charmante, peut-être la déesse
» de la vertu ou celle de la victoire, accompagne
» nos pas. Comme les chevaliers du vieux temps,
» nous irons au combat soutenus par le regard
» de la beauté ; les preux de la raison univer-
» selle, les paladins des droits de l'homme,
» méritent bien que les myrtes de Paphos les
» ombragent, greffés sur les lauriers de Bellone. »

» Les sollicitudes qui m'occupaient ne purent me défendre de la contagion de l'hilarité commune en écoutant cette harangue fleurie; les yeux éteints et fixes d'Estevan, ses vêtemens désordonnés, complétaient le ridicule de ses paroles. Tous lui demandèrent une explication, et il se hâta d'ajouter : « Une femme, au regard de feu,
» à la taille de palmier, nous suit à pied depuis les portes de la capitale de l'empire. Elle a tout ce qu'il faut pour contraindre les esprits les plus sublimes à rabattre, malgré eux, leur vol, des hauteurs solaires de l'abstraction, sur le terrain, trop souvent aride, des réalités. L'aigle se plairait à raser le sol, s'il le voyait émaillé de semblables fleurs, ou plutôt il croirait planer encore dans les cieux! » De nouveaux éclats de ce rire inextinguible dont parle Homère vinrent interrompre l'enthousiaste, et prouver que la gravité espagnole n'est pas aussi opiniâtre qu'on le suppose de ce côté des Pyrénées. Enfin on put comprendre qu'une inconnue nous suivait avec deux enfans : l'un était dans ses bras, et l'autre marchait à ses côtés; elle avait refusé pour elle le cheval que lui offrait le courtois étudiant, mais non pas pour sa jeune compagne; et, soulevant son manteau, don Estevan nous montra, assise devant lui sur les arçons, une petite fille qui pleurait d'épouvante. A ce spectacle, la gaieté de la troupe prit un nouvel essor, et Fortunato, tout couvert qu'il était de

sang, jouta avec l'Andaloux de railleries et d'injures. Cependant Bartholomé, incliné sur le publiciste de Xativa, reconnaissait l'aînée de ses enfans, et s'en saisissait avec tendresse, lorsque des cris vinrent annoncer l'approche de la mère désolée; la disparition de sa Paquita chérie l'avait mise hors d'elle-même, et elle tomba en pleurant dans les bras de l'Arragonais. Je reconnus avec effroi la Gitana qui avait tout fait pour m'assassiner; elle s'était attachée, depuis le départ, aux traces de la guérilla, dans l'espoir d'en partager les travaux et les périls en dépit du justicier; il gourmanda durement sa désobéissance, repoussa ses paroles passionnées, prit sa fille en croupe, et ordonna au barbier de la compagnie de céder sa monture à la *générale*. La jeune femme s'élança d'un saut léger sur son palefroi, et, laissant flotter les rênes, elle se mit à entonner d'une voix attendrie une vieille romance qui respirait l'amour et la gloire. Elle marchait ainsi à notre tête, non sans grâce et sans majesté; les brigands écoutaient, charmés par ses nobles accens, et Estevan, dont les premiers rayons du jour montraient l'air étonné, semblait oublier, en tenant les yeux sur elle, les spéculations qui remplissaient d'ordinaire et troublaient sa pensée. Cette scène empruntait à l'aspect sauvage de mes compagnons, au silence des déserts castillans, à la majesté du soleil levé sur nos montagnes, aux hasards de notre marche militaire, je ne sais quoi

de grave et de touchant; moi seul n'en jouissais pas : je songeais que si cette femme, qui avait tant d'âme dans le regard et dans la voix, venait à reconnaître en moi la victime qui la veille était échappée à ses coups, elle se sentirait de nouveau altérée de mon sang, et l'épuiserait sans pitié. Je resserrai mon manteau sur mon visage, afin de dérober mes traits à celle qui se montrait ainsi tour à tour une simple femme aimante et sensible, ou une affreuse, une implacable Euménide.

» En ce moment, Bartholomé me consulta pour savoir s'il n'y avait point, ce jour-là, dans le calendrier, quelque saint qui rendît la messe obligatoire. Je me hâtai de répondre que non; et comme chaque brigand craignait que ce ne fût la fête du patron de sa paroisse ou même la sienne propre, je leur prononçai un nom barbare dont ils se contentèrent. On se borna aux prières du matin. Tous firent halte. A genoux sur le bord de la route, la tête baissée, les mains jointes, le visage tourné vers l'aurore, ils répétaient les paroles que je prononçais en inclinant mon front sur le sable; je les bénis avec une émotion qui ne tenait pas seulement de la crainte : cette adoration fervente était l'acte le plus religieux que j'eusse rencontré dans ma vie. L'air énergique, le costume, les armes de ces hommes, en agrandissaient le caractère.

» Sur ces entrefaites parurent quelques traî-

nards de l'armée française, des soldats qui, jeunes encore, et sans expérience de la guerre, croyaient marcher sous la sauvegarde de la foi publique. Fortunato s'écria : « Le saint du jour, » dont je ne me rappelle plus le nom, nous » exauce ! » et les malheureux tombèrent égorgés. Le lâche Fortunato, cruel avec dérision, la Gitana avec emportement, d'autres encore, épuisèrent sur les cadavres de leurs victimes des raffinemens de férocité inconnus dans l'état sauvage. Le barbier s'écriait : « *Nunquam melùs* » *anatomisatum est.* » — Les étudians gardaient le silence. Estevan seul essayait de se monter la tête sur le mérite de ces atrocités patriotiques, mais c'était en détournant les yeux ; et moi, contraint de me dérober à l'attention de tous, il me fallait rester l'inactif et muet témoin de ces horreurs. J'y trouvais une justification nouvelle du parti que j'avais embrassé, et je ne pouvais assez maudire les deux factions opposées qui fondaient sur de tels attentats le triomphe d'une cause à laquelle on donnait pour devise : Dieu et la patrie, le roi et la liberté! Plusieurs fois j'avais essayé de demeurer en arrière, de disparaître aux regards de mes redoutables compagnons. Ce fut en vain, et je ne pus considérer sans terreur la nécessité de passer tout un jour entre Bartholomé, Antonio et la Gitana.

CHAPITRE II.

» Nous arrivâmes dans l'aride vallon où s'était écoulée une partie de mon enfance. La quadrille prit alors brusquement sur la gauche. Les Français n'étaient pas loin de nous, et Bartholomé voulait gagner les derniers corps de vitesse, pour leur couper les issues de la Somo-Sierra. Je passai près de la maison abandonnée où, tant de fois, ma mère m'avait consolé par ses caresses de mon isolement, tandis qu'Alonso et Maria couraient ensemble dans les montagnes; aujourd'hui je n'avais plus ma mère auprès de moi. Les tristes pensées que m'inspirait ce lieu furent interrompues par les noms de la marquise et de mon frère, qui vinrent frapper mon oreille.

« Si elle avait péri au 2 mai, disait la Bohé-
» mienne, tous mes horoscopes m'auraient trom-
» pée. J'ai lu, dans le livre de l'avenir, que les
» destinées du héros de Baylen et de dona Maria
» de las Angustias sont attachées l'une à l'autre;
» ils s'aiment de toute la force de leur âme, et j'ai
» peine à croire, « ajouta-t-elle, en regardant son farouche mari, qui ne parut pas comprendre son accent, « j'ai peine à croire que la mère des an-
» ges laisse briser tout seul un cœur qui sait aimer.

» — Ce n'est pas, dit Antonio, la première fois
» qu'un frère et une sœur meurent l'un avant
» l'autre. D'ailleurs j'ai vu de mes yeux cette abo-
» mination, et j'aurais voulu alors retourner dans
» le sein de ma mère ou dans celui du Rédemp-
» teur. J'étais avec le colonel, lorsque nous vî-
» mes tomber devant nous la ligne entière. Ivre de
» colère et de douleur, il mit l'épée à la main,
» et se précipita sur les bourreaux, qui le désar-
» mèrent sans peine, et le conduisirent à un
» poste voisin. J'allai trouver mon frère, le révé-
» rendissime Fray Aparicio, un saint homme de
» capucin qui a souvent des apparitions de saint
» Michel archange; j'étais bien sûr qu'à son aide
» j'obtiendrais la délivrance du plus brave cava-
» lier qu'il y ait jamais eu dans l'Espagne des deux
» mondes. — Ne t'en déplaise, homme, dit Bar-
» tholomé, sans moi don Alonso serait mainte-
» dans les mains du saint porte-clefs du ciel. J'ar-
» rivai, je brisai ses fers, et je l'arrachai à la
» rage des tigres, malgré lui-même; car, dans
» son désespoir, il demandait à grands cris la
» mort; et je lui ai dit : Si tu es homme, ne
» meurs qu'après t'être vengé; si tu es Espa-
» gnol, ne meurs qu'après avoir vaincu.... Il est
» vrai que c'est le religieux peut-être, et ses
» prières, qui ont fait triompher la force de mon
» bras; mais il aurait bien dû aussi m'empêcher,
» plus tard, de tomber sous les griffes d'une
» troupe de singes qui m'ont tenu vingt jours

» dans un cachot, moi que Dieu a fait Aragonais,
» et que mon épée a fait libre. Enfin, la mère de
» Dieu soit louée! » continua-t-il, en découvrant son front, « Notre-Dame del Pilar (1) n'a ja-
» mais abandonné ceux qui se sont voués à elle.
» Ils m'ont jugé; mais, en me conduisant au
» champ de mort, un sergent a dit tout haut:
« Quand on mène un prisonnier, s'il cherche à
» s'évader on le tue; mais ce qui se passe der-
» rière nous, nous ne le voyons pas. » Ceci prouve
» bien que, bon gré, malgré, Satan est obligé
» quelquefois de faire la volonté de Dieu. »

» Cet entretien me montrait la distance qui sépare la valeur douce et humaine des pays policés, et l'affreux courage de ceux où la civilisation n'a pu faire pénétrer encore ses bienfaisantes clartés. Je remarquais que tous ces hommes, voués, la plupart, au vol et à la rapine, ne parlaient pas d'un peuple loyal et *franc* comme son nom, sans accuser sa perfidie. Ce que la politique impériale avait pu avoir de torts dans la conduite des événemens de Bayonne faisait rejaillir sur la nation française tout entière les reproches que sans doute son chef avait encourus. Les gouvernemens ne commettent pas d'erreurs qui ne calomnient leurs peuples aux yeux du monde!

» Nous étions parvenus aux dernières gorges de la Somo-Sierra; devant nous se montrait, en-

(1) Madone de Sarragosse, objet d'une grande vénération.

caissée dans les escarpemens de la montagne, la route tortueuse et rapide d'Aranda de Duéro : nous la reconnaissions à ses hautes colonnes milliaires qui, dans l'hiver, aident le voyageur à retrouver le chemin caché sous les neiges. Elle était déserte ; seulement quelques soldats français gissaient çà et là blessés ou morts. Nous étions séparés du grand chemin par une rapide descente et un ravin profond. Les flancs de la montagne n'offraient pour abri qu'une ou deux huttes de pasteurs, quelques arbres et des blocs de rochers. Bartholomé fit laisser les chevaux sur la hauteur, confiés à la garde d'Antonio, ainsi que la petite Paquita. Suivi de la Gitana, qui embrassa tendrement sa fille avant de se glisser à travers les roches aiguës, il distribua sa troupe derrière toutes les saillies propres à cacher un homme. Tout à coup une voix souterraine se fit entendre : on cherchait le lieu d'où elle pouvait partir : un canon de fusil qui s'agitait à la surface du terrain nous guida vers un trou inapperçu au fond duquel se tenait un Castillan. C'était un gardien des troupeaux du voisinage ; introduit, par une issue éloignée, dans une caverne probablement contemporaine de l'invasion des Arabes, il avait pratiqué ce créneau invisible pour envoyer la mort sans péril. Nous avions sous les yeux, le long de la route, ses sanglans trophées. L'entrée de ces galeries se trouvait trop loin pour que le justicier pût songer à y établir sa troupe.

L'Aragonais ne savait pas d'ailleurs si tous les Français n'avaient pas achevé leur passage. Il résolut de reconnaître le village prochain, et désigna quelques hommes de la bande pour le suivre. Je me désolai d'être du nombre.

» La petite cavalcade gagna péniblement le chemin pour gravir au hameau de Somo-Sierra. Nous arrivâmes ; les femmes filaient sur les portes de leurs chaumières ; les hommes, coiffés d'une étroite montéra et enveloppés de leurs manteaux, fumaient, la plupart appuyés le long de leurs murailles ou assis sur les degrés de la citerne. Leurs yeux suivaient, d'un air insouciant et fier, quelques grenadiers français qui semblaient étonnés du mélange inconnu de misère et de dignité qu'ils trouvaient dans cette population immobile et ces hideuses demeures. Vos soldats aidaient seuls des domestiques espagnols à réparer, sur la porte de l'auberge, une voiture dont les ressorts venaient de se briser dans la rue inégale et escarpée de Somo-Sierra. C'étaient des pages de la comtesse de D***. Tout mon être fut ébranlé de la pensée que je rencontrais Matéa, et des périls qu'elle allait courir. Bartholomé poussa droit à ce groupe, mit pied à terre en promenant autour de soi un regard assuré, attacha son cheval à un barreau d'une grille chancelante qui fermait la fenêtre, et nous fit signe de l'imiter. Il entra dans l'auberge en se munissant de son espingole, comme nous des

nôtres, et nous montâmes par un escalier qui tremblait sous nos pas, à l'étage supérieur. La salle étroite et noire où nous parvînmes avait au plafond une même issue pour laisser entrer le jour et sortir la fumée ; nous vîmes, autour du foyer rond, bâti au milieu de la chambre, des paysans, des soldats, des femmes. Deux dames, couvertes d'élégantes basquines et de riches mantilles, étaient assises sous la cheminée, au banc d'honneur enfumé qu'on appelle *la gloria*. La maîtresse de cette humble hôtellerie était à côté d'elles, les mains jointes, et tenait l'œil baissé, à moins que ce ne fût pour regarder, par intervalle, deux capucins qui jouaient de leur bâton avec les cendres du foyer. Des villageois prolongeaient le cercle autour d'un sergent de la vieille garde et de deux grenadiers établis devant le feu sur leur havresac, pour donner des soins à une cuisine grossière. La Gitana alla prendre une place qui restait sur la gloria auprès des deux inconnues. Bartholomé s'appuya négligemment sur son fusil. Don Estevan adressa à la compagnie un grand salut que les Français lui rendirent à moitié ; et cette assemblée bizarre, où tout était menaçant hormis les soldats, demeura dans un profond silence. Enfin l'un d'eux, qui portait sur sa poitrine la récompense de ses longs services, prit la parole : « Bertrand, » dit-il au sous-officier, en relevant sa moustache, » sais-tu le quan-» tième ?— Oui, Sans-Peur, » répond l'hôte de la

comtesse, l'assidu admirateur de dona Inès; « ce » doit être aujourd'hui l'anniversaire de la bataille » des Pyramides; » et le silence recommença. Cependant l'autre grenadier ajouta peu après : « Dans ce temps-là le petit Caporal n'était pas si » gros seigneur qu'aujourd'hui. — Non, repartit » Bertrand, c'était le temps des guerres de la » liberté. — Sais-tu bien, sergent, continua le » légionnaire, que, dans ce vilain trou noir, » nous pourrions nous croire au fond des cata- » combes de Thèbes. Regarde donc si tous » ces oiseaux de mauvais augure n'ont pas l'air » d'être empaillés; ils ne bougent pas plus que des » momies. » — A ce mot, le sous-officier porta son regard autour de soi. « Je me trompe fort, » reprit-il, ou le mieux drapé de ces Romains » en guenilles me doit la vie. Il ressemble terri- » blement au rebelle que j'ai lâché avant-hier. » C'est un vilain métier qu'on voulait nous faire » prendre là. Je ne demande pas mieux que de » tuer des Espagnols sur le champ de bataille; » mais ailleurs je n'en suis plus. Ceux que j'ai » fait mourir au 2 mai ne s'en portent que » mieux. — Vertu de Dieu! ajouta Sans-Peur, » le Tondu se moque de nous. S'il ne donne que » cinq sous par jour aux soldats, c'est qu'il y a » de l'honneur à l'être. »

» Je me penchai sur Bartholomé pour lui apprendre, sans découvrir mon visage, que Bertrand était son libérateur. — « Je l'ai reconnu.—

» Vous ne les attaquerez donc pas? — Pourquoi
» non? » répliqua-t-il froidement. A ce mot, la Gitana, qui s'était approchée de nous, poussa un cri; elle se révoltait contre cette résolution, et l'Aragonais, jetant sur elle un regard de fureur, l'entraîna aussitôt. Don Estevan les suivit; les religieux, les paysans sortirent. Un d'eux rentra pour me dire à l'oreille que le général m'attendait. Je fis répondre au chef d'aller, que je le suivrais à l'instant; et, comme les grenadiers ne remarquaient seulement pas le départ mystérieux de tous ces hommes, je leur révélai le péril dont ils étaient menacés. Matéa, qui jusqu'alors avait gardé le silence, le rompit pour s'élancer vers moi. Son empressement me sembla celui de l'affection; il n'était que celui de la terreur. Elle releva le voile qui la tenait cachée, et me montra des yeux gonflés de larmes. « Que faisiez-vous là,
» me dit-elle, avec ces hommes, ces brigands,
» sans doute, dont la présence me causait un
» mortel effroi! Êtes-vous leur complice? — Non,
» repartis-je, je suis leur prisonnier. La Provi-
» dence m'a envoyé parmi eux pour que je pusse
» sauver vos jours. Cet homme qui vient de sortir
» est le terrible Bartholomé de Darroca. — Quoi!
» s'écria-t-elle, c'est là le pâtre qui assassina le
» comte! et cette Gitana serait celle dont j'ai
» voulu me délivrer à Salamanque, celle qui de-
» puis lors me persécute de ses apparitions et de
» ses oracles! » Dona Inès rougit. La comtesse en

fut frappée, et, tandis qu'elle demandait à sa camaréra ce qui l'avait troublée, je racontais au sergent les projets et la position de la guerilla. Je voulais que Matéa montât à cheval, au milieu de ses gens et de son escorte, pour s'éloigner du grand chemin, et atteindre, par un détour, l'armée de Joseph, qui devait être encore au pied des montagnes. Bertrand se rit de mes craintes; il ne concevait pas que des hommes qui n'avaient pas un uniforme pussent être redoutables; et, malgré mes représentations, malgré les prières de la comtesse, il achevait, sans s'émouvoir, les apprêts de son repas, en nous disant : « Si vous » m'aviez vu, dans le désert, faire le moulinet » au milieu d'un gros de Bédouins, ou bien en- » core, la veille de la bataille de Friedland, gés- » ticuler avec mon briquet dans une nuée de Kal- » moulks, vous ne vous tourmenteriez pas des » velléités guerrières d'un péquin aragonais. »

Il en était là, lorsque des coups de fusil, partis de l'ouverture pratiquée sur nos têtes, vinrent briser dans ses mains le vase de fer qui les occupait. « Il pleut dur, » dit froidement le vieux brave, et il saisit ses armes. Le même bruit se fit entendre dans la rue; un Français tombait sous une décharge faite à bout portant: ses frères d'armes, étonnés de voir les terribles effets du coup et non pas les mains qui l'avaient porté, se rangèrent devant la voiture de Matéa; les gens de la comtesse avaient attelé, elle voulut partir avant

que toute la population du village ne vînt nous assiéger. Dona Inès descendait la première ; une hache, passant à travers les parois de la cloison à demi brisée, s'appesantit auprès d'elle et l'aurait peut-être étendue sans vie, si Bertrand, qui ne la perdait pas de vue, n'eût opposé son fusil à ce coup terrible. Mais, non content d'avoir sauvé celle qu'il aimait, il voulut une satisfaction pour l'attaque perfide que sa troupe venait d'éprouver : la demeure de ces sauvages ennemis fut embrasée sans miséricorde. Je persistais à demander que notre faible convoi prît des sentiers écartés ; le sergent continua de repousser mes conseils, et, après avoir veillé un moment à ce que personne ne vînt éteindre l'incendie, il plaça son camarade mort sur le siége de la voiture pour lui rendre plus tard les honneurs funèbres.

» Le signal du départ fut donné ; nous traversâmes le hameau dont les habitans toujours immobiles sur le seuil de leurs maisons, nous regardèrent passer sans s'émouvoir. Il fallut descendre la longue côte de Somo-Sierra au pas des grenadiers ; le sergent était seul en tête, sa petite troupe marchait aux portières ; à cheval, avec deux des pages de la comtesse, je frémissais pour elle de la voir engagée dans ces gorges que je savais hérissées d'assassins. Le silence régnait sur les monts ; tout était désert ; mais nous foulions à chaque instant des cadavres. Quelques-uns, attachés à des troncs d'arbre ou placés dans des

postures ridicules, faisaient trop connaître quels ennemis avaient tranché leurs jours, Matéa était inanimée de frayeur ; moi-même, je marchais comme on va au supplice, et je voyais nos défenseurs impuissans, ces hommes qui s'étaient montrés avec gloire du Zuyderzée aux cataractes du Nil, s'étonner d'une guerre où l'on meurt sans combattre, où l'on succombe sans être vaincu.

» Une balle vint siffler à travers les glaces de la portière, et renverser mort un des écuyers de Matéa : le postillon fouette ses mules, et les entraîne au galop ; Bertrand s'écarte pour livrer passage ; il regarde où sont ses adversaires et ne les apperçoit pas ; il mesure de l'œil le ravin qui sans doute les sépare de lui, et voit le précipice trop escarpé pour qu'il puisse le franchir. L'arme au bras et sans presser sa marche, il continue de descendre la pente rapide, à la tête de ses hommes aussi calmes que lui ; ces braves ne hâtent le pas que pour secourir la comtesse et la camaréra, dont l'équipage venait d'être brisé. Une grêle meurtrière fond alors sur nous ; le postillon, un autre page, plusieurs mules, un grenadier, tombent sans mouvement ; nous soutenons avec peine les deux femmes évanouies. Tout aurait péri si, au déclin de la montagne, n'avait paru la Gitana criant aux guerriers invisibles qui lançaient contre nous la mort : « Arrêtez ou tuez-moi ! Arrê» tez ! vous allez assassiner sans qu'il soit en état

» de grâce, l'homme qui m'a sauvé la vie et mille fois davantage! » A la voix de la compagne de Bartholomé, le feu cessa; Matéa, un peu revenue de sa terreur, put s'appuyer sur moi. Dona Inès, devant qui Bertrand se tenait immobile pour lui parer la mort, prit avec émotion le bras du sergent et nous nous hâtames de fuir; deux balles isolées vinrent, en passant par-dessus la Gitana, poursuivre au loin notre fuite, et un autre grenadier succomba encore. « Avoir des » armes et ne pouvoir pas s'en servir! » disait Bertrand en laissant tomber une larme sur une joue sillonnée par de nobles cicatrices, « les là- » ches! ils tuent et ne se montrent pas! »

» Les brigands se montrèrent enfin; quelques-uns parcoururent à cheval la hauteur; trop éloignés de nous pour que leurs fusils pussent nous atteindre, ils se hâtaient afin de nous immoler à l'issue du défilé. Déjà nous appercevions la vaste plaine pavoisée des drapeaux français: mais nous ne pouvions espérer d'être secourus; le bras de la comtesse qui tremblait sur mon cœur, le faisait battre d'autant d'effroi que d'amour. Jamais la mort ne m'avait semblé plus redoutable qu'en ce moment, et il n'était plus possible de fuir notre affreux destin.

» Un inconnu, enveloppé d'un manteau noir, parut sur la montagne, du côté opposé, et descendit comme l'éclair le long de ses flancs arides; il traversa la route auprès de nous, suspendit un

moment la marche rapide de son cheval, puis passa. Je ne vis de lui qu'un œil où se peignait, parmi tous les feux d'une âme ardente, l'expression du désespoir. — « C'est Alonso, s'écria la comtesse qui s'était d'abord arrêtée, puis elle pressa le pas, en ajoutant avec un vif accent de douleur et de colère : « Faut-il qu'il m'ait vue » dans un tel état de détresse ! Quel triomphe » mon humiliation lui donne ! »

» Je ne pus que suivre de l'œil mon frère gravissant le revers des monts, et courant à nos assassins. Il étendit le bras ; tous baissèrent leurs armes devant lui ; la Gitana disputait aux bandits la faveur de lui baiser la main ; les acclamations en l'honneur du roi don Fernand, des vainqueurs de Baylen, de l'invincible général don Alonso, nous poursuivirent d'écho en écho jusqu'aux avenues du gros bourg de Boceguillas ; là nous eûmes le bonheur de retrouver la sauvegarde des camps français. Les cris de la quadrille avaient porté un trouble inexprimable dans le sein de Matéa ; elle pleurait de désespoir ; le secours que nous avions reçu d'Alonso désolait sa fierté, et moi je gémissais de honte en songeant aux compagnons d'armes qu'adoptait mon frère, aux applaudissemens qu'obtenait son orgueil, aux triomphes qui couronnaient des efforts que j'appelais parricides....... Le parti des brigands a vaincu : j'expie dans la proscription et le déshonneur le tort de n'avoir

pas su, comme eux, me plonger les mains dans le sang.

CHAPITRE III.

»J'ÉTAIS heureux de retrouver mon amie, de voir dissipés ses outrageux soupçons. Je lui racontai tout ce que j'avais entendu sous les bannières de la guérilla, durant mon enrôlement forcé. Les paroles de la Bohémienne sur les destinées de Maria se rattachaient au mystère dont la comtesse m'avait entretenu un jour. Je la pressai de tenir la parole qu'elle m'avait alors donnée. Nous gravissions à pied les hauteurs d'Aranda-de-Duero. C'était le soir. Une fraîcheur délicieuse succédait aux chaleurs brûlantes du jour. Nous marchions à travers les rangs de l'armée française dans un bois qui domine la ville, le fleuve, les longues plaines, leur imposante ceinture de montagnes. Matéa s'assit au pied d'un châtaignier, et, me tendant une main que je baisai avec amour, elle me dit : « Je vais vous dé-
» couvrir des secrets dont vous ne recevrez la
» confidence que pour les garder éternellement
» renfermés dans votre cœur. En achevant des
» révélations commencées par le hasard, j'espère
» obtenir de vous un inviolable silence. »

» Je ne comprenais pas qu'il y eût quelque intérêt à tenir cachée l'histoire de l'infortunée Maria, qui ne vivait plus. Je promis pourtant, et elle continua.

« Quelques années après le départ de votre » frère pour l'Amérique, je vis vos parens. Vo- » tre père eut pour moi la courtoisie, un peu » fade, mais fort respectueuse, des anciens » temps. Je lui parlai de ses campagnes et de » son fils : il fut enchanté. Ses visites se mul- » tiplièrent. J'étais la confidente de ses admi- » rations paternelles. Je le devins de ses se- » crets. Comptant sur la main d'Aldouza pour » élever son Alonso à la grandesse, le bon » Castillan croyait déjà qu'il ne pouvait plus » exister de mystères entre nous. Dans un de » ses épanchemens, il me raconta ce que je » vous répète.

» Vous savez comment votre mère fut forcée » de séjourner, il y a vingt ans, dans un coin » désert de l'Andalousie, aux pieds des monts » de Constantina. Dona Léonor apprit, au mi- » lieu des plus vives souffrances de l'enfante- » ment, que la métairie où elle avait trouvé un » refuge, venait d'échoir, avec le duché de » L***, à son persécuteur. L'image du gouver- » neur de la Havane, présentée en un pareil mo- » ment, suscita dans son âme le souvenir de ses » épreuves, et la crainte de nouveaux dangers. » Elle donna le jour à un fils qui ne vivait plus.

» Le morne silence dont elle fut environnée lui
» révéla son malheur; tant d'impressions cruelles
» la conduisirent aux portes du tombeau. Ses
» yeux étaient fixes; un froid mortel l'avait sai-
» sie : don Luis, au désespoir, crut l'enfant et
» la mère réunis pour jamais.

» La fermière, qui avait recueilli vos parens
» dans leur détresse, attendait depuis plusieurs
» jours son mari absent. Elle aimait comme les An-
» dalouses savent aimer. Il y avait entre eux ce-
» pendant une différence d'âge très-grande.
» Mais peut-être la renommée, en répétant à
» la jeune paysanne, d'une manière trop fidèle,
» toutes les aventures qui avaient marqué pour
» son mari le cours d'une jeunesse dissipée,
» le lui rendait-elle plus cher : les femmes sont
» jalouses de tout, même du passé...., même de
» l'avenir. »

» Matéa se tut, se leva, poursuivit sa route. Elle rejoignit sa voiture; j'y montai avec elle. Son chapelain et doña Inès étaient avec nous. Le directeur ne tarda pas à dormir d'un profond sommeil. — « Je peux achever maintenant mon
» histoire, reprit la comtesse. Inès sait tout ce
» que j'ai à vous dire. Dépositaire de mes plus
» intimes pensées, elle connut, dès le premier
» moment, un secret qui ne paraissait pas avoir
» d'importance. Je n'aurai sûrement jamais à
» me repentir d'une confiance à laquelle, depuis
» dix ans, je n'ai pas su mettre de bornes. »

» La camaréra s'inclina sur la main de sa maîtresse, qui la considérait avec une attention menaçante. Enfin cette scène muette eut un terme : Matéa poursuivit :

« Le fermier, après les premiers embrasse-
» mens, offrit, en riant, à sa compagne une
» corbeille pesante. Elle soulève le tissu sous
» lequel était caché le présent d'un époux : là,
» dormait une petite fille d'un ou deux mois, qui
» annonçait, par l'azur de ses yeux et les teintes
» dorées de ses cheveux naissans, qu'elle avait une
» Bizcayne ou une Française pour mère. L'Anda-
» louse se crut trahie. Elle poussa des cris de dés-
» espoir ; la maison en fut ébranlée. Dona Léo-
» nor reprit ses sens, mais ce fut pour de-
» mander son enfant ou la mort. Don Luis
» éperdu lui présenta celle que vous avez appe-
» lée jusqu'ici votre sœur. La pitié du fer-
» mier venait de la recueillir sur les grands che-
» mins.

» Votre mère s'est attachée chaque jour da-
» vantage à l'orpheline qu'elle croyait sa fille.
» Don Luis n'osa jamais désabuser sa tendresse.
» Le marquis, en épousant dona Maria de las
» Angustias, fit des sacrifices d'ambition et d'or-
» gueil en faveur des Ricos Homes dont il la
» croyait issue, dont il portait les titres. Vous
» comprenez quelle eût été... quelle serait en-
» core son indignation, s'il savait qu'un men-
» songe élevât jusqu'à lui une infortunée sans

» nom et sans aïeux. Vous le voyez, Fray Pablo, » vous êtes intéressé à conserver la parole que » j'ai reçue de vous. La trahir, ce serait vouer » votre père au déshonneur. »

» Ce récit fit diversion aux tristes scènes qui occupaient notre voyage. Nous atteignîmes Joseph dans la capitale de la Vieille-Castille. Il partit, au bout de quelques jours, pour Miranda; ce fut dans cette ville, petite et pauvre, que, fugitif comme l'avait été long-temps le neveu de Louis XIV, il établit sa cour ou plutôt assit son camp.

» Les événemens se précipitaient autour de nous; des armées anglaises avaient paru dans la Péninsule, et Junot se trouva contraint de capituler avec elles. Le marquis de la Romana désertant, dans les mers du nord, les s rmens qu'il venoit de prêter, ne tarda point à porter au parti anglais l'assistance de ses troupes et de ses talens. Les masses désordonnées de nos paysans, toujours vaincues et toujours renaissantes, semblaient se multiplier sous les coups de vos grands capitaines. L'Èbre ne leur servit bientôt plus de barrière; ces partis ou plutôt ces armées ne cessaient pas de s'étendre jusqu'aux pieds des Pyrénées; Sarragosse, par l'opiniâtreté de sa défense, achevait d'exalter les illusions que Baylen avait fait naître.

» Matéa reçut une lettre écrite du milieu des ruines.

« Sarragosse, 10 août 1808.

« On est ici, ma chère cousine, à mille lieues
» du monde. Nous expédions des messagers à
» tout ce qui nous est cher sans avoir jamais de
» réponse. Le bruit d'un succès obtenu dans le
» midi par les armées espagnoles s'est pour-
» tant frayé passage jusqu'à nous. Mais les récits
» de la renommée ont une ressemblance fort
» suspecte avec ceux que fait l'histoire des batail-
» les gagnées par nos pères sur les Sarrasins : on
» parle de trois cent mille prisonniers.

» Ces nouvelles ont traversé la ligne assié-
» geante à la suite d'un convoi de vivres, de
» poudres et d'armes. Tous les papiers se sont
» perdus dans la mêlée. Les soldats qui escor-
» taient les munitions n'ont pas même su nous
» dire le nom du général auquel nous devons cet
» utile secours. Seulement ils nous ont appris
» que leur brave chef était fort jeune, portait
» une écharpe noire, et donnait pour cri de ral-
» liement à ses troupes : Don Fernand ; patrie
» et vengeance. C'est la devise de l'Espagne en-
» tière.

» Vivez mille années, cousine de mon cœur,
» pour l'aimable soin que vous avez pris de m'assu-
» rer la possession d'un de vos souvenirs. Grâces à
» vous, je me suis retrouvé un moment au milieu
» de Madrid ; vos reproches, vos exhortations n'al-
» téraient pas le bonheur que cette illusion m'a

» donné. Il me restait, en vous lisant, peu de chose
» à faire pour rendre aux Français l'affection que
» naguère j'aimais à leur porter. Ce sont leurs
» généraux qui ont transmis votre lettre à Palafox,
» et, à votre exemple, j'adopte ces messieurs pour
» courriers. Un officier, dont la bravoure et la
» jeunesse inspiraient un égal intérêt, vient d'être
» pris, après une belle résistance, dans une pre-
» mière attaque de l'appartement où je vous écris.
» Si on l'avait conduit à travers les rues, il au-
» rait pu être enterré vivant au milieu de nos
» morts, par un peuple chez qui l'indignation
» étouffe la pitié. Nous avons résolu de le laisser,
» après notre retraite, dans l'étage que nous
» sommes maintenant occupés à défendre. En
» retour de notre humanité, il promet de tout
» faire pour que nos messages intimes arrivent à
» leur destination.

» C'est avec la fièvre que je trace à la hâte ce
» peu de lignes; ma main, qui ne s'est depuis
» long-temps servie que de la pioche et du glaive,
» tient une plume avec peine, et pourtant je
» prolongerai, tant qu'il sera en moi, cet en-
» tretien, le dernier peut-être que j'aie avec les
» vivans.

» Voici sept ou huit semaines que nous sommes
» entourés de toutes les horreurs d'un siége af-
» freux autant que nouveau. Sarragosse n'a point
» de remparts, mais elle a des âmes et des bras
» pour se défendre. Ses portes, ouvertes nuit et

» jour, ont défié long-temps la valeur française.
» Maintenant, la moitié de la ville est au pou-
» voir des assaillans, c'est-à-dire, ils en ont les
» décombres ; car les maisons, devenues des ci-
» tadelles, ne tombent dans leurs mains qu'une
» à une..., et c'est lorsqu'elles se sont écroulées
» sous le fer et le feu. Il leur faut ouvrir la tran-
» chée, et livrer une attaque régulière pour em-
» porter chaque ruine ; il leur faut gagner une
» victoire pour chaque assiégé qui succombe.
» Instruits par une expérience de deux mois,
» nous avons appris à doubler nos murailles,
» nos plafonds, de crin, de laine, de ca-
» davres. Nos demeures sont des tombeaux où la
» lumière du jour ne pénètre que lorsque la
» bombe réussit à en traverser la toiture. Vous
» comprenez que, dans cette lutte, Sarragosse a
» perdu un grand nombre de ses défenseurs ;
» mais nous sommes encore trente mille pour
» mourir.

» Les paysans de toute la province, réfugiés
» ici plutôt que de subir la loi de l'étranger,
» les habitans de la ville, les religieux, trans-
» formés tout à coup en soldats, en héros,
» composent notre armée, et celle-là ne saura
» ni capituler, ni fuir. Toujours le fusil en main,
» toujours sur la brèche, volant au poste de
» l'honneur que la cloche religieuse nous signale,
» ne connaissant pas le sommeil, mais connais-
» sant la faim, vivant dans une atmosphère em-

» poisonnée, n'ayant sous les yeux que des pleurs,
» du sang, des débris qui fument encore, le
» nom du roi, l'honneur de la patrie, la reli-
» gion, les femmes, soutiennent nos courages ;
» les femmes surtout, que je croyais aimer déjà,
» qu'aujourd'hui seulement j'apprends à connaî-
» tre et à chérir.

» Les filles, les mères composent des corps
» dont l'exemple nous anime, dont les applau-
» dissemens nous récompensent ; et quand un
» coup fatal nous frappe à leurs côtés, leurs re-
» gards nous montrent le ciel où elles viendront
» bientôt nous rejoindre. La comtesse Burita,
» dont le nom appartient désormais à l'histoire,
» marche à la tête de ces amazones. Dans leurs
» rangs essaie de se cacher celle dont la voix
» rassembla les bataillons que j'ai sous mes
» ordres ; timide partout ailleurs que sur le
» champ de bataille, le commandement lui eût
» été déféré en vain ; elle ne demande au ciel
» qu'une chose, le salut de son pays ; elle ne
» veut rien des hommes, si ce n'est l'oubli de
» ce qu'elle fait pour eux. La première, quand
» il faut secourir nos batteries épuisées ; la pre-
» mière encore s'il s'agit de reconquérir nos
» blessés, ou de panser leurs plaies sous le feu
» de l'ennemi, elle tait son nom à la reconnais-
» sance publique, et un voile épais dérobe son
» visage à tous les yeux. Les privations de ce
» séjour, la grandeur des périls, la lutte terrible

» où l'Espagne est engagée, rien ne l'étonne, » hormis l'admiration qu'elle inspire. Son au» dace, sa charité, sa douceur, sa grâce angé» lique nous ravissent; et elle ignore que tous » ces présens du ciel soient son partage : j'admire » qu'on puisse allier ainsi le charme doux et » tendre de votre sexe aux vertus du nôtre. Elle » me fait bien sentir que les femmes ne sont pas » des créatures comme nous : vous êtes les anges » de la terre.

» Je vous écris dans le palais du dernier justi» cier. Auprès de moi ne pleure point, mais prie » une jeune Aragonaise dont le mari vient de » tomber dans le dernier assaut, lorsque l'étage » au-dessous duquel nous sommes a été emporté » par les Français; ce triomphe leur a coûté si » cher qu'ils prennent et nous donnent du repos. » L'infortunée, qui survit à son époux, allaite le » fruit de leur amour, et c'est pour la dernière » fois; car elle a résolu de rester ici lorsque » cette salle, déjà battue en brèche de trois » côtés, sera conquise à son tour. Notre héroïne » la supplie, au nom de l'enfant qu'elle nourrit, » de se retirer avec nous dans les caves, lorsque » le moment en sera venu, pour aller ensuite » occuper la maison voisine. Tous nos efforts ne » réussissent pas à fléchir sa volonté; une mère » a pourtant bien le droit de retarder le moment » où elle paiera la dette suprême à son pays !

» Imaginez ce qu'est une existence qui s'écoule

» entre les émotions de la victoire et celles du
» martyre, au milieu des destructions et des
» combats, parmi un peuple de victimes dési-
» gnées et de morts non ensevelis; dans les
» adieux que chacun adresse d'heure en heure
» aux objets de sa tendresse, à sa patrie, à ses
» ambitions, à son avenir. Je contemple, sans
» pouvoir les imiter, ces fils de l'Arragon, aussi
» calmes dans les batailles que dans les fêtes, et
» conservant, au sein de crises terribles, la
» froide majesté que nos historiens et nos pein-
» tres prêtent aux sénateurs romains.

» Dans une ville où il ne reste que des cendres
» et du fer, où tout est combattant, le culte a
» conservé ses pompes. Des processions, écla-
» tantes de tout le luxe que nos pères ont consa-
» cré aux choses saintes, parcourent les rues à
» demi incendiées, mêlent la mélodie des can-
» tiques aux cris des assiégés, aux retentissemens
» de l'artillerie française, et prient pour une
» patrie qui vit encore, en marchant sur les res-
» tes des femmes, des citoyens tombés pour elle.
» Ces ministres du Dieu de paix, que le commun
» danger a rendus citoyens, nous parlent, nous
» bénissent au nom du Dieu des armées, et font
» passer dans les âmes l'ardeur guerrière dont
» eux-mêmes sont animés. Certes ces marches
» religieuses ont sur l'imagination une vive puis-
» sance : tout devient alors plus facile, le trépas
» comme la victoire.

» O Matéa! que parles-tu de prudence, d'ordre, de paix publique? La raison doit être, » ainsi que la justice, sur ce théâtre de gloire. » Pourquoi ne peux-tu contempler ce vaste sépulcre où une population immense répète chaque jour le vœu de périr sur les ossemens de » ses pères? Tu assisterais à un spectacle qui » occupera éternellement l'avenir. La nation semblait assoupie; elle s'est tout à coup réveillée » pour se montrer ce qu'elle fut au temps de Sagonte et de Numance. Boulevart de l'indépendance espagnole, capitale long-temps du » royaume le plus libre de la terre, Sarragosse, » après avoir vu la hache des despotes trancher » la tête de son grand justicier, fera sortir de ses » ruines un congrès national qui forcera l'oreille » de nos rois d'entendre encore le salutaire » *sinon, non!*

» Adieu, cousine de mon cœur! je suis triste » de songer que peut-être je ne vous reverrai plus; » mais je suis fier de sentir que vous montrerez » quelque jour, avec orgueil, une lettre datée » du milieu des cendres de Sarragosse.

» A vos pieds, votre cousin Q. L. B.

» Don Carlos. »

» La résistance de la capitale de l'Aragon, célébrée dès lors avec enthousiasme par la faction anglaise, le sera sans doute aussi par la postérité, cette voix lointaine et trompeuse qui va ser-

vant d'écho, à travers les siècles, aux arrêts de la fortune. Il appartient au contemporain que n'a point aveuglé l'esprit de parti, que n'a point ébloui le prestige de la victoire, de dire comment, guidés par des moines ivres de fanatisme et de fureur; soutenus par des miracles, de l'or, des récits mensongers; déterminés à combattre aujourd'hui par l'exaspération des massacres qu'ils avaient commis la veille, cinquante mille hommes, la plupart pâtres sauvages, contrebandiers, brigands habitués au métier des armes, réussirent à défendre, durant quelques semaines, une ville dont les rues sont étroites, les édifices construits souvent comme des citadelles, la population opiniâtre autant que superstitieuse, et les approches difficiles de tous côtés. L'armée assiégeante, quatre ou cinq fois moins nombreuse que la garnison, dépourvue de munitions et de vivres, inquiétée sans cesse par des bandes ennemies, avait emporté une grande partie de la ville, lorsqu'à l'approche du peuple entier de Valence et de Murcie, qu'amenait Castagnos, elle dut lever le siége de ce qui restait de Sarragosse. Le prodige n'était sûrement pas dans la défense, il était tout entier dans le succès obtenu jusqu'alors; mais telle se trouvait la disposition des esprits, qu'un élan nouveau fut donné à l'insurrection. L'effervescence alla croissant; il se manifesta une exaltation encore plus déplorable que le recours aux armes. Les rebelles cherchaient un nom qui,

par la magie des souvenirs, pût prendre la place de la royauté absente, et s'environner du même prestige; les cortès s'offrirent à la pensée de tous. Le parti religieux voulait s'en servir pour reprendre son antique pouvoir, et le protéger par des institutions solides contre les empiétemens de la couronne; les novateurs prétendaient aussi constituer l'état à leur manière; mais tous les hommes qui s'étaient honorés dans l'administration, les lettres, les sciences, étaient avec nous, ou faisaient, pour notre retour, des vœux secrets. La faction des réformes violentes, privée de chefs, se trouvait livrée aux clameurs d'une tourbe frénétique. Des vœux, ennemis de l'ordre social, se produisaient impunément d'un bout de la Péninsule à l'autre, et nos Grégoire IX, nos Torquemada, donnaient la main à des Washington et à des Mirabeau de carrefour. Au milieu de tels désordres, l'empereur sentit qu'un vaste développement de forces était devenu nécessaire pour arracher l'Espagne aux convulsions de cette sanglante anarchie. Une armée puissante s'assembla aux pieds des Pyrénées.

» La cour de Miranda voyait la foule des réfugiés espagnols confondus avec les officiers français. Ces relations journalières étaient fécondes en discordes. Tandis que le parti anglais nous accusait de livrer notre pays à l'étranger, nos secrétaires d'état défendaient avec énergie l'indépendance du roi catholique contre les prétentions

de la couronne de France. Ces luttes perpétuelles des deux autorités finissaient par séparer en deux camps ennemis les serviteurs de Joseph, et les lieutenans ou les ministres de son frère. Malgré les efforts du prince, les déplaisirs chaque jour renaissans de notre fierté nationale nous obligeaient à beaucoup vivre entre nous.

» Le vieux marquis de C***, qui avait connu pour la première fois l'exil l'année précédente, connaissait pour la première fois les revers. En sortant de chez le roi, nous nous étions un jour promenés sur la route de Burgos; nous arrivâmes bientôt aux pieds des premières hauteurs de la chaîne d'Occa. A notre droite s'étendaient les monts auxquels s'attache plus loin le rocher de Pancorbo; à notre gauche des ravins profonds et des gorges escarpées. Tout à coup, du milieu des rochers qui bordaient les chemins, un cavalier s'élance, il arrive à nous, et s'écrie: « Salut, » seigneur marquis, c'est toi que je venais cher- » cher. » L'inconnu met pied à terre, presse la main du chambellan, se découvre, et montre don Carlos à son oncle étonné. Ce fut, dans tout le cours de cette déplorable guerre, un des malheurs de l'armée française, que la facilité des officiers de l'insurrection, à pénétrer, grâce aux couleurs nationales, dans le camp de Joseph. Le colonel aux gardes arrivait de Sarragosse délivrée. « Je me suis hasardé, reprit-il, à me montrer dans » les lieux que Pépé occupe encore, pour venir,

» au nom de tout ce qui t'est...., de tout ce qui
» te fut cher, te demander d'abandonner une
» cause impie : tu ne peux pas prétendre que le
» pistolet, placé par Napoléon sur la gorge de
» don Fernand, ait rendu ses abdications légiti-
» mes, ni que Charles IV ait eu le droit de nous
» léguer, comme les joyaux de sa couronne, au
» Corse qui dépouillait son fils. A Bayonne, seuls,
» sans appuis, entretenus des adhésions unani-
» mes de l'Espagne, nous avons pu imiter nos
» princes, et nous soumettre ainsi qu'eux à la
» destinée. Mais tu le vois : indignée de la cap-
» tivité des chefs qu'elle adopta, il y a cent ans,
» la nation proteste au prix de son repos, de son
» sang et de ses trésors, contre une insolente
» usurpation de sa souveraineté.

» Tu n'as plus qu'un moment pour te rallier
» aux drapeaux de l'Espagne et des Bourbons;
» car demain nous aurons rejeté les oppresseurs
» derrière les Pyrénées; et sais-tu si le peuple
» espagnol, une fois affranchi, voudra ouvrir
» son sein aux grands qui n'auraient pris part à
» ces commotions que pour se montrer seuls dis-
» posés à accepter des fers? » Le marquis écou-
tait : « Ton langage, répondit-il, m'étonne et
» m'afflige. Toi qui étais le neveu de mon cœur,
» celui sur qui j'avais porté ma prédilection de-
» puis que l'enfant de mon frère m'a été ravie,
» se peut-il que tu oublies et ma longue tendresse
» et mes cheveux blancs! »

» Don Carlos se précipita dans les bras du vieillard; il se désolait de l'avoir attristé. « Tout » cela ne devrait pas me surprendre, ajouta le » chambellan; il est naturel que le parti de la li- » cence, celui qui méconnaît les droits de la » royauté, qui appelle au peuple des décisions » de ses maîtres, foule également aux pieds les » devoirs qu'imposent le sang et l'âge. — Tu es » bien cruel pour moi, reprit don Carlos. Ex- » cuse la vivacité de mon langage par la vivacité » de mon affection. Je sais mieux que toi les » dangers auxquels ta persévérance t'expose. Une » horreur universelle se soulève contre tout ce » qui se rattache au nom français. Les exploits » de Baylen ne protégent pas ton beau-frère con- » tre d'odieux souvenirs. — Au moins vit-il en- » core? m'écriai-je. Que lui est-il arrivé?..... Je » suis son frère, » poursuivis-je, en voyant la surprise que ma vive exclamation inspirait à don Carlos. — « Vous êtes son frère! » me répondit-il en me regardant avec un dédain dont l'insolence fortifia dans mon cœur l'aversion de ces orgueilleux incendiaires. « On vient d'employer » votre nom, continua-t-il, à perdre le plus gé- » néreux de nos chefs. Peut-être ne savez-vous » pas que les juntes qui ont partout, à la même » heure, pris en main la conduite des affaires, » ont résolu de créer un gouvernement central; » leurs députés se réunissent dans Aranjuez pour » y composer une régence respectée, et l'Espa-

» gne offrira ainsi le spectacle d'une grande na-
» tion qui, veuve de ses rois, n'aura pas connu
» un jour l'anarchie. Le parti français, qui pré-
» tend être celui des lumières, apprendra qu'il
» siége dans ce conseil des hommes tels que l'il-
» lustre Jovellanos. Don Alonso est aussi destiné
» aux honneurs de la junte centrale, et les corps
» que Jaïmé commande viennent de signer une
» adresse de protestation contre ce noble choix.
» Des hommes simples que leur patriotisme
» égare demandent la destitution d'un chef,
» utile à notre sainte cause autant que les Casta-
» gnos, les Blacke et les La Romana. On dit que
» fils d'une Française et frère d'un..... » — Ici
don Carlos s'arrêta. — « Achevez, lui dis-je,
» flétrissez du nom de traîtres ceux qui repous-
» sent les désastres de la guerre étrangère et ci-
» vile, l'alliance monstrueuse du fanatisme avec
» la licence populaire, la souveraineté de la
» multitude et le gouvernement de la soldates-
» que; ceux qui croient mauvaise une cause ap-
» puyée sur l'or britannique, les miracles impos-
» teurs, les délations et les assassinats! Déclarez
» ennemi public quiconque s'afflige de voir la
» Péninsule réservée tout entière au sort de Sar-
» ragosse. Peu nous importe le jugement des con-
» tempteurs de tout ordre ou des contempteurs
» de toute civilisation. Il nous suffit du suffrage
» de notre conscience, que ratifiera sûrement un
» prochain avenir. » Don Carlos me regarda, et

jouant avec son épée : « Ce discours, dit-il, » est trop beau pour que je puisse y répondre. » Nous autres, ennemis des lumières, nous » n'entendons pas les hautes questions politi- » ques ; mais nous entendons les questions » d'honneur. Nous savons fort bien que l'Es- » pagne est sans gouvernement, sans finances, » sans armées ; que l'Empereur a l'Europe pour » tributaire, et un million de vieux soldats pour » champions ; nous savons encore qu'une popu- » lation qui, depuis trois cents ans, n'a pas vu » la guerre, n'exécute pas les évolutions de » ligne comme les manœuvriers de la grande » armée ; que les généraux, dont la plupart ont » gagné leurs grades dans les antichambres de » Godoy, ne sont pas d'aussi habiles tacticiens » que les maréchaux de France et leur chef. » Nous ne calculons pas nos forces, mais nos » injures. Nous autres partisans de la supersti- » tion et de l'ignorance, nous nous confions à » Dieu, à des cortès nationales, à la justice de » notre cause. Dans tous les cas, nous préférons » notre patrie saccagée à notre patrie esclave ; » nous trouvons que Sarragosse n'a jamais été » plus belle ; nous jurons que les Français ne » règneront sur les Espagnes que lorsqu'il n'y » aura plus que des ruines fumantes et des ca- » davres..... Seigneur marquis, poursuivit-il » vivement, permets-moi de te supplier encore, » par un nom qui t'est cher, de ne pas employer

» l'autorité de ton exemple à sanctionner des » actes impies, des actes arrachés par la perfidie » et la violence aux coupables passions d'une » mère et au pieux respect d'un fils. Songe » qu'au 2 mai, les armes françaises ont été » tournées sur ta noble compagne, et cette » image te dira mieux que moi si ta place est » dans les rangs de ses bourreaux. — Tu ré- » veilles, répondit le marquis avec émotion, un » souvenir dont les cinq mois qui se sont écoulés » n'ont pu adoucir l'amertume ; crois qu'il m'a » fallu le sentiment d'un devoir impérieux pour » m'attacher à une cour formée sous de tels » auspices. Mais quand j'ai vu éclater dans nos » provinces le feu de la discorde, j'ai cru que je » devais l'exemple de la soumission au gouver- » nement légitime. Je ne serai jamais de ceux qui » donnent un tel nom à des régences sorties du » milieu des acclamations populaires. Je ne me » permets pas de juger les actes de mes maîtres. » De quel droit déclarerai-je contraint le roi que » Dieu m'a donné ? Vassal, j'obéis, et si je de- » vais abjurer cette loyauté héréditaire qui fait » ma gloire, ce ne serait sûrement pas le jour » où, d'un bout de la Péninsule à l'autre, on » entend retentir des noms précurseurs de la » république et du régicide. — Quoi ! reprit » don Carlos, si dona Maria t'apparaissait avec » sa grâce angélique et sa douce majesté ; si elle » venait te demander à genoux de fuir avec elle

» ses assassins, de choisir loin des deux camps
» une retraite où elle pût t'environner des soins
» de sa tendresse ; si elle-même était là enfin, et
» que d'un mot je pusse la montrer à tes yeux...
» — Laisse, » s'écria le marquis en essuyant une larme qui tombait sur sa joue flétrie ; « elle
» pourrait m'être rendue à ce prix, que je re-
» noncerais au bonheur de vivre près d'elle
» comme on renonce à l'existence plutôt que de
» s'avilir. Allez, dénoncez l'un après l'autre et
» égorgez les chefs que vous vous donnez. Res-
» semblez enfin de tous points à la révolution
» française qui vous sert de modèle. Moi, si je
» pouvais encore tenir une épée, je verserais
» avec joie le peu de sang qui coule dans mes
» veines pour le roi, notre souverain seigneur et
» maître. — Adieu donc, » dit tristement don Carlos, et, remontant à cheval, il s'enfuit loin du grand chemin. Bientôt une troupe armée l'environna ; une femme s'y trouvait : elle semblait vouloir s'élancer vers nous ; mais don Carlos l'entraîna dans les défilés voisins, et tous deux disparurent à nos regards.

» Cette scène laissa une impression douloureuse dans l'âme du vénérable chambellan. L'existence orageuse de Miranda n'allait point à son caractère et à son âge ; il ne trouvait quelque douceur que dans l'intimité de Matéa. Elle-même, triste et abattue, n'avait pour consolation que les bontés du roi, les soins d'une dévotion empressée à

chercher au pied de tous les autels l'espoir d'un meilleur avenir, les hommages de quelques officiers français et ma tendresse. Les perpétuels épanchemens de nos communs chagrins entretenaient une triste flamme dans mon cœur; et le désespoir de ne pas voir couronner mes vœux les plus chers aggravait encore toutes les souffrances qui désolaient mon âme.

» J'étais devenu nécessaire au gouvernement de Miranda. Le roi m'accorda bientôt assez de confiance pour me charger de porter un tableau de la situation politique de la monarchie aux pieds de son frère qui discutait alors, dans le congrès d'Erfurth, les destins du monde. Je traversai votre France, et vis éclater, de la Bidassoa jusqu'au Rhin, l'admiration que les peuples portaient au fondateur du grand empire. Je parcourus vos provinces; les arcs de triomphe étaient partout dressés pour la marche des soldats d'Austerlitz et de Friedland, qui venaient assurer l'exécution des actes de Bayonne. Des proclamations, des adresses, des discours sacrés, montraient la France associée aux entreprises de son chef. Je traversai une moitié de l'Allemagne, tous les états, tous les princes s'enrôlaient dans la clientèle du spoliateur de nos Bourbons; enfin j'atteignis les murs de la petite cité où les chefs du continent s'étaient donné un rendez-vous dont l'histoire gardera le souvenir. C'était à l'heure du spectacle de la cour;

j'y allai. L'acteur disait, dans l'un des rôles de l'OEdipe :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

Ce vers provoqua une scène qui fit oublier aux spectateurs le drame du poëte tragique. L'émotion des maîtres du monde se réfléchit sur tous les visages, et je rentrai dans mon pays, rassuré sur le parti auquel je demeurais fidèle, par la consécration que les têtes couronnées prêtaient sans contrainte aux abdications de nos maîtres. Appuyé sur l'assentiment du chef de l'Église, le vœu des peuples, l'amitié des rois, Napoléon m'apparaissait marqué du sceau de la fatalité. Comment serais-je coupable d'avoir cru la fortune et les potentats sur parole?

LIVRE DIX-SEPTIÈME.

SUITE
DU RÉCIT DE L'HERMITE.

CHAPITRE PREMIER.

» Je revins : des préparatifs immenses continuaient à menacer le parti anglais; Napoléon devait bientôt paraître; la puissance de son nom ébranlait déjà les factieux.

» La cour était alors à Vittoria. De la demeure royale je volai chez mon amie. Près de m'élancer aux pieds de la comtesse, je vis Jaïmé assis à ses côtés. « J'ai retrouvé, me dit-elle vivement, un » bien que je croyais perdu pour toujours. Mon » plus ancien ami revient à moi; il ne me reste » à souhaiter que le retour de ma fille et celui de » la victoire. » — Ici elle fut interrompue par un soupir qui venait, comme malgré elle, indiquer qu'elle ne complétait pas sa pensée. — « Ré» jouissez-vous avec moi, reprit Matéa; réjouis» sez-vous de la précieuse conquête que nous » venons de faire; puisse t-elle n'être qu'un pré» lude! Les insurgens se déchirent entre eux.

» Madrid, envahi par des hordes indisciplinées,
» voit la population féroce et demi-nue de Va-
» lence exercer, au sein de la royale cité, d'af-
» freux brigandages. Ces bandits ont porté la
» terreur de toutes parts; ils ont saccagé ma
» maison et brisé la chaîne de fer qui était pla-
» cée au-dessus de ma porte depuis une visite de
» Philippe V, convaincus que ce témoignage de
» respect s'adressait au roi qui m'a fait aussi la
» grâce d'entrer dans ma demeure. Enfin il y a
» tant d'insubordination chez le peuple, tant de
» désaccord entre les chefs, tant d'imprévoyance
» et d'inaction dans le gouvernement, que les
» plus aveugles patriotes sont impatiens de se-
» couer le joug de leur indépendance; ils appel-
» lent de tous leurs vœux l'intervention fran-
» çaise. Nous serons reçus à Madrid comme des
» libérateurs. — Pour mon compte, dit le géné-
» ral, j'étais las de commander à des gens qui ne
» savent point obéir, et d'obéir à des gens qui
» ne savent pas commander. Mon père est tout
» aussi fatigué que moi d'un tel régime; il aurait
» déjà quitté les rangs des insurgés s'il n'était re-
» tenu par l'esprit de corps. Le conseil de Cas-
» tille conteste le pouvoir souverain dont la junte
» centrale se prétend investie; les fanatiques et
» les moines ne pardonnent pas à ceux d'entre
» nous qui avons appuyé l'administration philo-
» sophique de Godoy. Gouvernement et citoyens,
» tous pensent à leur ambition; ils n'oublient

» qu'une chose, c'est de créer une armée. — Et
» Alonso! interrompit vivement Matéa, n'a-t-il
» pas pris de l'empire sur ses collégues? ne réus-
» sit-il pas à tempérer l'ardeur des discussions,
» à entraîner les populations en avant? » — Le
commandeur lança un regard irrité à la comtesse.
— « Je croyais, dit-il, ne plus entendre pronon-
» cer un nom qui me poursuit depuis dix ans
» comme un odieux fantôme. Que don Alonso
» me laisse une fois en paix! Il est au nombre
» des despotes d'Aranjuez, de ceux qui règnent
» dans le palais des rois; qu'il y reste et que la
» foudre du ciel puisse mille fois l'écraser! Il a
» paru dans les Asturies au nom de sa junte cen-
» trale; il a osé prendre le commandement; et,
» lorsque je brisais mes armes pour ne pas subir
» l'affront de recevoir ses ordres, il a mis pied
» à terre en présence des deux armées prêtes à
» en venir aux mains: puis me présentant son
» épée avec une assurance théâtrale: Combattez,
» me dit-il, comme général, je vais prendre un
» fusil et combattre comme soldat. Il m'a fallu
» dévorer mon injure, entendre les applaudis-
» semens dont l'armée a couvert cette audacieuse
» parade, obéir au fils d'un ennemi de mon
» père, et voir ensuite ce qu'il y a d'adulateurs
» dans un camp, ou de gazetiers dans le pays,
» lui attribuer l'honneur de la victoire. Je ne
» sais quelle affreuse fatalité me poursuit, mais
» il semble que le monde conspire pour me rap-

» peler sans cesse la loi d'infériorité que j'ai re-
» çue en naissant. Le droit d'aînesse me persé-
» cute chaque jour de sa tyrannie. On s'est avisé
» de réunir le régiment que je commandais à
» une division de paysans qui a mis don Carlos à
» sa tête. J'ai fui : ceux qui ont tous les honneurs
» et toutes les richesses devraient au moins nous
» laisser les grades et les périls. Qu'ils dorment
» et jouissent ! tel est le partage que leur assi-
» gna le sort. Qu'ils ne viennent pas nous dispu-
» ter les travaux de la guerre et leurs nobles pro-
» fits. » — Le commandeur marchait à grands pas, l'œil à moitié couvert de son épaisse paupière ; il était hors de lui ; nous nous taisions, effrayés de son désespoir : tout à coup il s'arrête, tombe sur un siége, et, penchant sa tête dans ses mains, cet homme, qui n'avait que des passions brutales et farouches, fond en pleurs comme une femme ; sa poitrine, gonflée des poisons de l'envie, se soulageait ainsi malgré lui-même de ce triste fardeau. Matéa s'approche et saisit une de ses mains. — « Laissez, dit-il ; qu'au
» moins je ne voie pas la lumière du jour ; vous
» ne savez pas de quels chagrins mon âme est
» navrée. Je ne connais ni distraction ni repos ;
» je trouve partout un aiguillon qui me déchire.
» Une femme aurait pu changer ma destinée,
» changer le fond de mon âme ; mais non, elle
» ne l'a pas voulu ! je suis le plus malheureux
» des hommes ! » Indigné de sa faiblesse, il es-

suyait ses yeux avec une expression de douleur dont moi-même je me sentis ému. — « Croyez, » lui dis-je, que le bonheur vous serait chose » facile; songez à vos avantages, occupez-vous » de les accroître par vos nobles efforts, et vous » n'aurez plus à regretter ceux que le hasard ne » vous a pas départis. » Il me regarda d'un air qui exprimait de la colère et de la honte. Cependant je poursuivis. « Vous avez un nom » illustre. — Oui, » interrompit-il avec amertume, « un nom de famille séparé des noms de » fiefs sous lesquels ma race est connue dans » l'histoire. — Vous pouvez, repris-je, avec le » sang qui coule dans vos veines, obtenir sans » peine ces titres auxquels vous paraissez attacher du prix. — Qui, moi! s'écria-t-il: issu de » maisons royales de tous côtés, moi fils de grand » d'Espagne, je dérogerais jusqu'aux titres de » Castille? » — Je développai toutes les chances de fortune et d'ambition qui lui étaient assurées. — « Je sais, répondit-il, que je puis entrer dans » le palais, y obtenir des charges obscures, m'y » traîner sur les traces d'un frère qui verra s'ouvrir pour lui la salle des banquets et celle du » coucher; je sais que je puis même obtenir des » bénéfices de cinq cent mille réaux de revenus; » mais les philosophes menaceront sans cesse par » leurs écrits ma fortune fragile, et mes fils n'en » hériteront pas. — C'est assez, » ajouta le commandeur avec un emportement nouveau; « c'est

» trop vous entretenir de mes peines : j'en ai
» beaucoup, toutes également amères; je suis
» perdu dans une mer sans rivages ; il me sem-
» ble que je porte dans mon sein tous les feux de
» l'enfer, et pour comble d'humiliation, j'ai fait
» d'un frère d'Alonso le confident de mes cha-
» grins. »

» Il allait sortir, le roi parut. La comtesse, qui naguère n'était pas admise aux honneurs de la cour, voyait maintenant le souverain dans sa maison. Après les premières expressions de son bonheur, elle présenta son parent. Joseph, appréciant comme elle cette conquête, se hâta de promettre à Jaïmé le commandement d'une des provinces de l'Andalousie auquel il n'avait pas pourvù encore; il lui donna sur-le-champ la clef d'or. Une joie soudaine brilla dans les yeux du nouveau chambellan. « Puisqu'il faut, dit-il, que
» des étrangers portent la guerre aû cœur de nos
» royaumes, j'aime mieux marcher avec les
» Français, nos amis de tous les temps, qu'avec
» les fils insolens de l'Angleterre, nos éternels
» ennemis. Il est trop étrange de voir le parti des
» moines et des Bourbons s'appuyer au dehors
» sur des hérétiques, et au dedans sur la ca-
» naille ; commandeur de Calatrava, défenseur
» de la conception immaculée, j'ai cru que je ne
» pouvais, sans manquer à mes sermens, rester
» parmi les auxiliaires de gens qui ne croient pas
» à la divinité de la mère de Dieu. » Le roi, con-

vaincu de la piété du commandeur, se hâta de parler de la foi avec cette onction qu'il essayait toujours de mettre dans les questions religieuses. Frey don Jaïmé n'avait aucune opinion arrêtée sur des matières qui dépassaient peut-être les bornes de son intelligence. Les discours du frère de Napoléon le satisfirent. Ce prince, qui s'appliquait à gagner les cœurs, lui parla long-temps de son frère don Carlos, de son noble caractère, du courage qu'il avait déployé à Sarragosse. Matéa fit un effort pour détourner l'entretien. Le roi reprit que la clef donnée au commandeur n'était pas celle de don Carlos. Plus il multipliait ses efforts afin de satisfaire et d'enchaîner Jaïmé, plus les traits du jeune général manifestaient d'irritation et de désespoir. Joseph se tourna vers moi pour m'apprendre que l'Empereur daignait s'intéresser à ma fortune. Le grand homme m'avait su gré de la manière nette et rapide dont j'eus le bonheur de lui exposer les intérêts divers du pays, et peut-être plus encore de l'impression profonde que sa présence fit d'abord sur moi. J'étais admis à siéger désormais dans les conseils. C'était me donner une place à côté des personnages les plus respectés de l'Espagne. Ces généreux citoyens n'avaient pas su se résigner au rôle de transfuges. Ceux qui sont si fiers de leur persévérance devraient au moins ne pas refuser toute estime à la nôtre.

» Chaque mot de cet entretien faisait frémir le

commandeur : son nom, son courage, ses alliances, me paraissaient donner du prix à ses services. Je m'affligeai de la fatalité qui tournait contre les intérêts de la cause commune les intentions les plus bienveillantes de Joseph. Sa Majesté me remit une lettre de don Alonso que des coureurs avaient interceptée parmi divers papiers d'état. Elle exprima le vœu que je pusse correspondre avec lui. « On le pourrait, s'écria la comtesse ; le commandeur vient de nous apprendre » que don Alonso se trouve à nos avant-postes. » Elle s'arrêta, et baissa les yeux devant le regard courroucé que le général jeta sur elle. « Je désirerais, continua le souverain, que votre frère » fût instruit de mon estime, et même de ma » reconnaissance. Alliant l'humanité au courage, » il a compromis ses jours en sauvant plusieurs » milliers des captifs de Baylen qu'une capitulation ne défendait pas contre les fureurs du peuple des campagnes. Ses généreux efforts pour » soustraire aux assassins quelques-uns des Espagnols fidèles qui n'ont pu me suivre, sont des » actes magnanimes que le roi catholique apprécie encore davantage. Je vous autorise à l'entretenir de mes sentimens pour lui. » Le prince se retira. Je me hâtai d'ouvrir la lettre d'Alonso.

« A Madrid, le 15 octobre 1808.

» Depuis ton arrivée à Bayonne, mon ami, » c'est-à-dire depuis près de huit mois, dans un

» temps où, marqués par tant de vicissitudes,
» les mois semblent être des années, je n'avais
» pas reçu un souvenir de toi. Sans doute ton
» amitié aura répondu souvent aux témoignages
» de la mienne. Les communications partout
» interrompues par l'administration ou l'armée
» française, et mes perpétuels voyages m'auront
» dérobé tes réponses. Enfin, au retour d'une
» excursion dans les Asturies, je trouve quelques
» lignes qui m'apprennent que tu m'aimes en-
» core. A la vue de caractères que ta main a tra-
» cés, mon œil s'est rempli de larmes. Autrefois
» nous parlions ensemble de ma sœur!... Ton ra-
» pide billet semble être la suite d'un entretien
» que nous aurions quitté hier. Quel est ce bon-
» heur inattendu dont tu me félicites comme de
» la plus grande joie que mon cœur pût ressentir?
» Le bonheur pour moi, mon ami! Je n'en dois
» plus attendre sur la terre. Je vois le monde et
» tout ce qui s'y passe comme du fond d'un tom-
» beau. Là, nulle impression de plaisir ne m'ar-
» rête : l'ébranlement du champ de bataille, l'ar-
» deur de la victoire, même ces applaudissemens
» de mes concitoyens, ces réceptions triompha-
» les qu'ambitionnaient mes jeunes années, toutes
» les émotions du dehors viennent se briser con-
» tre mon immuable désespoir. Je croirais que
» mon existence n'est plus qu'un rêve doulou-
» reux, si l'intérêt que je prends au sort de mon
» pays ne m'apprenait que je vis encore...

» Pardonne, mon ami; je ne te parle que de
» mes peines au lieu de te parler de tes succès.
» Quand je me suis approché de Sarragosse pour
» le ravitailler, j'étais loin de te savoir au nom-
» bre des dignes Espagnols qui combattaient sous
» l'immortel Palafox. Je ne me serais pas borné
» à toucher le pied de vos murailles, à y jeter
» des vivres et des armes. Je serais allé me
» féliciter dans tes bras de te voir rendu à notre
» sainte cause. Toi, pour qui l'ambition a des
» douceurs, et la gloire des jouissances, tu peux
» t'applaudir des grandes conjonctures au milieu
» desquelles nous sommes placés. Toute une ré-
» volution s'accomplit pour notre Espagne. Nous
» assistons à sa renaissance.

» Ce n'est pas que je partage la confiance pu-
» blique. J'entrevois bien des revers. La dis-
» corde est partout, et la junte centrale n'est que
» l'image trop fidèle de la nation qu'elle doit ré-
» gir. Mes trente-cinq collègues apportent dans
» la discussion des intérêts publics les passions
» des hommes, les préjugés des castes, les riva-
» lités de nos divers royaumes. Impérieuses et
» jalouses, les juntes provinciales, qui nous ont
» institués, prétendent nous dicter des lois au
» lieu d'en recevoir, et partout on s'occupe à
» profiter des victoires passées, au lieu de tra-
» vailler à en assurer de nouvelles. Mais le peu-
» ple vaut mieux que ses chefs; il nous sauvera
» par ses mâles vertus. La constance espagnole

» l'emportera à la longue sur la fougue fran-» çaise : cette lutte, qui n'est pas finie, quoi qu'on » puisse dire, te fournira des occasions multi-» pliées de donner à ta race une illustration de » plus.

» Le gouvernement représentatif t'offrira bien-» tôt, j'espère, de nouvelles palmes à cueillir. » Ce gouvernement admirable, comme l'appelle » Montesquieu, naîtra de nos ruines pour les » réparer. J'apperçois des difficultés bien gran-» des; les universités, les chapitres, les au-» diences, les chancelleries, les vieilles sociétés » patriotiques et les nouvelles, tout ce qu'il y a » de corporations politiques et religieuses, nous » demandent, par de pressantes adresses, des » cortès qui travaillent à rassembler les élémens » épars de la constitution antique. Tous veulent » également mettre l'avenir de la monarchie à » l'abri de la faiblesse parricide d'un autre don » Carlos; mais comment convoquer ces cortès? » Interrogerons-nous les coutumes des républi-» ques vascongades, le droit révéré de Sobrarbe, » les lois de la Navarre? Faut-il appeler les quatre » *bras* des Aragonais (1), ou les trois ordres de » Léon? Évoquerons-nous la constitution des » grands justiciers, celle que renversa la maison » d'Autriche, et dont la maison de Bourbon a jeté » aux vents les derniers vestiges? Accepterons-

(1) Nom des ordres. On les appelait aussi *Estamentos*.

» nous pour l'état légal de la représentation na-
» tionale, les cortès actuelles, elles qui, depuis
» trois siècles, viennent à chaque avénement re-
» cevoir les sermens du roi et du prince des As-
» turies, assemblées informes dont Charles-
» Quint a banni la noblesse et le clergé, où ne
» siégent que les mandataires de dix-huit cités?
» Dans un empire dont les lois sont différentes
» de province à province, et différentes entre
» elles-mêmes de siècle en siècle, quel lieu, quel
» temps élèvera la voix pour imposer au reste
» de la monarchie, et à l'âge présent, l'autorité
» de ses pratiques inconstantes et de ses maximes
» méconnues? La royauté n'existe plus parmi
» nous que dans le respect et la douleur des peu-
» ples; la nation est ramenée violemment à l'état
» primitif des sociétés humaines; le dogme ter-
» rible de la souveraineté reçoit chez elle une
» application forcée; elle est remise en posses-
» sion de tous les droits qu'elle avait délégués; il
» faut à la fois qu'elle délibère et qu'elle agisse.
» Dans un tel état de choses, quand déjà l'Amé-
» rique tend à briser ses liens, mettrons-nous
» tous nos concitoyens d'outre-mer, les posses-
» seurs de la plus vaste moitié de la monarchie,
» hors de la loi commune, en prononçant, sui-
» vant les vieux usages, sans leur concours, sur
» les destinées d'une même patrie? Non; nous
» admettrons leurs députés, et cette innovation
» n'est pas la seule que les événemens réclament.

» Il en faut pour satisfaire les intérêts les plus op-
» posés, les passions les plus ennemies. Chacun
» justifie ses vœux par des exemples. D'accord,
» pour ne pas se renfermer dans les débris que
» le despotisme nous a laissés, tous prétendent
» ressusciter l'époque, ranimer les institutions
» qui répondent le mieux aux besoins de leur
» parti.

» La presse ne suffit pas à reproduire les plans
» contraires que des esprits préoccupés pro-
» posent. La chaire retentit de discussions que
» les voûtes des temples n'auraient jamais dû en-
» tendre; la place publique agite des théories
» et des souvenirs; et, par malheur, les dissen-
» timens sont plus implacables à mesure que
» l'intervalle qui les sépare semblerait plus facile
» à franchir.

» Dans la chaleur de ces débats, on oublie,
» comme autrefois à Byzance, les barbares qui
» sont à nos portes. Mais celui que je révère,
» que j'invoque sous le nom de Dieu des bonnes
» causes, est avec nous. Quoi qu'il arrive, une
» tribune s'élèvera sur les débris des tyrannies
» étrangères et civiles; c'est le trône du génie et
» de la vertu. Noble de cœur comme de sang, tu
» es digne de prendre place dans cette aristo-
» cratie des talens et des bonnes renommées,
» qui tiendra désormais en main les rênes de
» l'état.

» On avait placé sous tes ordres les régimens

» que commande ton frère. J'ai fait changer cette » disposition ; tu comprendras mes motifs. O » mon ami, puisses-tu oublier tes chagrins » parmi nos combats et tes succès ! puisses-tu » surtout trouver, dans ta carrière, une com» pagne qui mérite que tu fixes sur elle tes affec» tions incertaines ! C'est par les femmes seules » qu'il y a du bonheur dans ce monde. Hélas ! » celui-là aussi est fragile.

» Une des choses qui me sont le plus doulou» reuses, c'est l'indifférence de tout ce peuple » de Madrid, qui va au Prado, s'y cherche, s'y » rencontre, y parle de patrie, d'amour peut» être, et ne songe pas que là tombèrent les » premiers martyrs de notre sainte entreprise. » Oh ! se peut-il qu'on soit si vite oublié des » hommes après s'être immolé pour eux !

» Plains et aime toujours l'ami Q. B. T. M.

» ALONSO. »

» Matéa me demanda vivement la lettre de mon frère. Elle lut, et dans ses yeux s'allumaient par degrés la colère et le désespoir. Enfin elle s'abandonna aux derniers excès de la fureur, et, jetant à terre le papier humide de ses larmes, elle s'enfuit loin de moi.

» Le commandeur était resté muet témoin de cette scène. Triste et morne, il paraissait flotter entre deux résolutions contraires. Matéa revint ; un de ses gracieux sourires étaient sur ses lèvres,

et, pour tout autre que moi, elle aurait paru tranquille. Mais je savais plonger, pour ainsi dire, dans son regard, et découvrir, malgré l'expression qu'elle essayait de donner à ses traits, les passions secrètes de son âme.

» A son aspect, Jaïmé se leva. — « Je m'étais » réfugié, dit-il, dans cette cour, pour me » soustraire aux souvenirs importuns de tout ce » que j'abhorre. J'y retrouve les admirations ri- » dicules auxquelles je croyais échapper. Vous- » même, esclave d'un attachement parjure, vous » aimez plus que jamais mon ennemi; adieu » donc! Je vais chercher un lieu où je puisse » être à l'abri des persécutions qui me suivent » dans les deux camps. » La comtesse s'élance au-devant de lui. — « Tu ne partiras pas, s'é- » crie-t-elle; il est trop tard pour nous fuir. » J'ai vu, après le départ du roi, tout ce qui se » passait dans ton sein; j'ai vu que l'envie, » après t'avoir poussé parmi nous, allait te ra- » mener sous le drapeau des brigands. J'ai feint » cet emportement qui t'a trompé, afin de sortir » sans te donner de soupçons. Il y a maintenant » des gardes sur le seuil de ma demeure. »

» Frey don Jaïmé demeurait immobile; une main prête à ouvrir la porte, l'autre agitant son épée, il semblait partagé entre la crainte et le ressentiment. La nuit était venue épaissir les ombres du soir. Des flambeaux nous éclairaient déjà; les fenêtres étaient ouvertes. Une voix appela le

commandeur par son nom. « Seigneur général, » votre seigneurie renie son Dieu et son roi; » au champ du coq, il sera trop tard pour vous » repentir. » — Tous trois, nous regardâmes en même temps sur la place publique : quelques officiers français se promenaient sous les vastes portiques, ou se croisaient auprès de la fontaine; seulement une femme fuyait dans la direction de Miranda, et nous sûmes bientôt qu'une bohémienne avait jeté une sorte de terreur superstitieuse dans l'âme des soldats par des prédictions épouvantables. Bertrand était, entre autres, tout étourdi de l'oracle qui lui était échu, et dona Inès, qui s'efforçait d'avoir sa confidence, ne put obtenir du sergent, intimidé pour la première fois de sa vie, l'aveu des prophéties menaçantes qu'il avait reçues.

» Jaïmé n'osait plus ni demeurer ni fuir. Il tremblait de trouver dans les deux camps l'opprobre, la mort peut-être; la voix mystérieuse qui venait de frapper son oreille, achevait de glacer un cœur où il n'y avait de courage que sur le champ de bataille. Il se laissa entraîner sur un siége auprès de Matéa, qui lui disait: «Tu » le vois, il n'est plus de mystère qui pût te » sauver. On sait le parti que tu as embrassé; » ne t'en repens pas; la victoire ne peut être » douteuse, et crois bien que la clémence ne » tiendra pas, aux jours du triomphe, tout ce » qu'elle promet aux jours du revers. Don Car-

» los trouvera remplis par des hommes fidèles
» les postes qu'il dédaigne ; quant à don Alonso,
» j'ai conçu un projet..... » Elle s'arrêta, fixa
sur moi un regard inquiet, serra la main du
général et poursuivit : « Ne regrettez pas d'avoir
» opté entre la constitution de Bayonne et le parti
» du droit d'aînesse. La cour vous présente de
» riches récompenses ; et la mère d'Aldouza peut
» vous en assurer de non moins dignes d'envie.

» Des généraux français arrivèrent ; Matéa leur présenta le commandeur qui paraissait confus de se trouver parmi eux. Elle se rapprocha de lui pendant le jeu, et l'entretint long-temps à voix basse. Je remarquai que, peu à peu, sa voix dissipait les nuages de ce front chargé d'ennuis. Tous deux semblaient se retrouver d'intelligence et puiser dans cet accord de la sérénité. Je crus entendre une fois mon nom et souvent celui de Fortunato. A la fin la comtesse vint à moi. Elle m'assura qu'il était facile d'établir des intelligences dans l'armée ennemie. Fortunato, appelé par le commandeur auprès de lui, était sans doute revenu dans les quartiers qu'il avait abandonnés. Elle me demanda les moyens de correspondre avec lui. Impérieuse comme elle l'était, il les lui fallait sans retard. Je ne pouvais lui en fournir que pour arriver aux avant-postes français. « Il suffit, me dit-elle
» avec une joie singulière ; l'or fera le reste. »

» Le lendemain, je fus appelé de bonne heure

auprès de Matéa; elle était désespérée. Le commandeur avait disparu dans la nuit. « Le per-
» fide est parti, s'écria-t-elle, et c'est quand je
» lui ai ouvert ma pensée, quand je l'ai initié
» à des plans..... » Peut-être fut-il offensé d'entendre les généraux alliés calculer, par le nombre de jours de marche, le moment où leurs aigles seraient arborées sur les murs de Madrid. Peut-être les paroles de la Gitana avaient-elles porté dans son âme superstitieuse une impression plus forte que celle des passions qui la dévoraient.

» Cette fuite blessait la comtesse dans ce qu'il y a de plus intraitable sur la terre, un orgueil de femme et des fureurs politiques; elle frémissait de se voir sans empire sur un cœur qui lui avait appartenu. » Ah! que Napoléon vienne
» bientôt, disait-elle, que son bras tombe comme
» un fléau de fer sur la tête des parjures! Mais,
» ajouta-t-elle, il ne faut pas que l'apparition
» de Jaïmé soit perdue pour nous; il nous a
» instruits de l'arrivée d'Alonso à nos avant-
» postes; moi je poursuis les négociations que
» j'ai commencées avec Fortunato. Vous, es-
» sayez de voir votre frère, il le faut! vous
» l'entendez, il le faut ... — Qui, moi? — Vous-
» même; le roi le désire; vous pouvez rendre un
» grand service à votre pays, en détachant de
» la rébellion l'homme dont le caractère et l'es-
» prit sont le plus redoutables. Il sera heureux

» de tomber dans vos bras, si l'ambition qui lui » a mis les armes à la main n'a pas étouffé dans » son cœur tous les sentimens de la nature ; vous » lui direz que l'offensive va être reprise par » les Français. A l'aspect de leur immense ar- » mée, il doit sentir combien sont vaines les » espérances des factieux ; il s'empressera de se » soumettre avant que son orgueil soit compro- » mis par des revers. »

» J'étais loin de croire au succès que m'annonçait la comtesse : je ne sais pourquoi elle-même ne me paraissait pas convaincue, et ce que j'avais appris des sentimens d'Alonso, de ses opiniâtres volontés, de ses vieux rapports avec sir Georges, de l'aversion que les scènes du 2 mai lui avaient inspirée contre l'alliance des Français, ne me permettait aucun espoir ; mais en repoussant les moyens de le ramener dans nos rangs, je craignis de céder aux conseils d'une inquiétude jalouse qui me tourmentait malgré moi. Je promis d'écrire le jour même à mon frère.

CHAPITRE II.

» Les prisonniers faits par l'armée française dans les combats qui se livraient chaque jour, depuis les montagnes des Asturies jusqu'aux gorges de la Catalogne, étaient d'ordinaire envoyés à Vittoria. Joseph essayait de les ramener à son obéissance, et, s'il réussissait à obtenir leurs sermens, il les enrôlait dans les corps que nous voulions former.

» Bartholomé avait osé s'établir dans les gorges de Salinas, sur la route de France : vos troupes dispersèrent sa bande ; tout ce qui était tombé dans leurs mains fut passé en revue par le monarque. La messe était célébrée au milieu du carré que formaient les captifs ; le frère de Napoléon y assistait avec plus de recueillement qu'aucun des rois catholiques ses prédécesseurs ; sa ferveur ne servait qu'à exciter les railleries des soldats français, tandis que les Espagnols s'indignaient de voir profaner les saints mystères. Le prêtre entonna le cantique par lequel les chrétiens appellent les bénédictions de Dieu sur les princes qui doivent être ici-bas son image. Un profond silence s'établit aussitôt dans les lignes ;

tous ces hommes avaient les yeux baissés; tous priaient, mais ils priaient pour leur roi absent. La plupart étaient des laboureurs et des pasteurs demi-nus; des lambeaux de manteaux bruns, quelquefois la casaque de cuir des fils de la Castille, couvraient à moitié leurs corps sanglans; ils ne portaient souvent pour chaussure que l'espadrille grossière; et, malgré tout ce qu'il y avait en eux de désordre et de misère, ces vêtemens qui rappellent les traditions de l'antiquité, donnaient je ne sais quel air imposant et noble à cette réunion sauvage. Leurs traits présentaient un caractère uniforme de résignation hautaine; ils semblaient défier les vainqueurs qui les tenaient enchaînés, et braver le roi qui sollicitait des sermens. Les rangs demeuraient sourds à son appel. Un capucin, celui-là même qui, dans les rues de Madrid, avait demandé ma tête, harangua ses compagnons d'infortune les plus proches de lui : « Vous manquez à Dieu, à don Fernand,
» en refusant la formule que ces monstres exi-
» gent. Dieu et don Fernand ont besoin de sol-
» dats pour les défendre; à quoi servirez-vous,
» perdus dans les cachots d'un royaume héréti-
» que? Jurez tout; aucune foi ne peut être due à
» ceux qui ont tout violé; à des Jupiter de perfi-
» die, des Mercure de cruauté, des Satan de
» jansénisme, aux loups ravissans de Bayonne!
» Entre des chrétiens et des Maures, entre des
» hommes et des singes, entre les vassaux du roi

» catholique et ceux de l'excommunié Napoléon,
» il n'est pas de promesse qui oblige. Par les mérites
» de l'agneau sans tache, hommes, je vous délie
» des sermens que vos bouches vont prononcer. »

» Ces paroles firent impression sur des esprits grossiers; quelques mains se levèrent. Un jeune homme prononçait la formule, lorsqu'un vieillard, vêtu à la manière des paysans de l'Andalousie, lève le seul bras que le siége de Sarragosse lui eût laissé; son couteau homicide arrête aussitôt la protestation parjure sur les lèvres qui la proféraient. « Le grand Enrique Enriquez, dit
» froidement le meurtrier en parlant de soi-
» même, n'a pas oublié son art; le matador qui
» a tué cinq mille trois cent quarante-six taureaux
» dans les courses publiques, s'entend à abattre
» un homme. » Des soldats se précipitèrent sur l'assassin. Le religieux et Antonio, que je n'avais pas apperçu jusqu'alors, s'élancèrent dans les bras d'Enriqué, en l'appelant à la fois leur père. Antonio surtout s'abandonnait au désespoir.
» Qu'est-ce? reprit tranquillement le prisonnier.
» Réjouissez-vous, mes enfans; pouvais-je rien
» espérer de mieux que le martyre? » Les gardes l'entraînèrent. Le jeune Andaloux ne se consolait pas. Il frappait la terre, arrachait ses cheveux, foulait aux pieds, avec d'horribles imprécations, une image bénie de Notre-Dame-de-Montserrat, puis se mettait à genoux devant les débris, les rassemblait pieusement et se reprenait

à les briser. Je m'approchai de lui et lui proposai de porter une lettre à don Alonso, pour lequel il professait un dévouement sans bornes. « Parlez tout haut, me dit-il d'abord; mes frères » croiraient que je trahis. »

» Cependant Fray Aparicio, plus calme, agitait les grains de son rosaire. Il fut distrait de cette occupation pieuse par l'attention et le trouble avec lesquels une jeune femme, sa compagne fidèle, regardait le seul Espagnol de cette troupe qui eût un uniforme. C'était un personnage épais et court, portant avec un embarras ridicule l'habit des volontaires de Madrid. Ses formes, son air, tout excitait la gaieté des soldats qui avaient les yeux sur lui. Don Estévan était tristement à ses côtés. « Voilà, me dit Bertrand, un jeune » prédicateur qui m'a fait un sermon en trois » points au moment où je lui ai dit de se ren- » dre. Quand ses paroles et sa poudre ont été » usées, il a essayé de faire le moulinet pour cou- » vrir monsieur son père. Mais, une..., deux..., » Bertrand lui a taillé des manchettes de sa fa- » çon, et j'espère qu'il ne s'avisera plus, avec » ses habits noirs et son air effaré, de s'escrimer » contre la vieille garde. » Je m'approchai du malencontreux publiciste de Xativa, et lui demandai ce qu'était devenue la troupe de Bartholomé. « Vous voulez dire, me répondit-il, l'armée in- » vincible de l'incomparable justicier, de l'il- » lustre chef dont la colère fait d'aussi prompts,

» d'aussi terribles ravages que l'incendie. Sa » phalange, nombreuse maintenant comme les » chardons de nos campagnes, hérissée comme » eux de dards acérés, impérissable autant que » les principes, est à la fois partout pour frap- » per, et nulle part pour être saisie. Les légions » du desposte se réunissent en vain pour l'écra- » ser; leurs traits viennent se briser contre le » cœur d'hommes libres. Leurs glaives n'ont pas » plus de prise sur nous que le fer des batailles » n'en saurait avoir sur des théories. » L'enthousiaste, en s'exprimant ainsi, avait ses habits déchirés et sanglans; ses mains attestaient qu'il n'était pas invulnérable, et ses fers, qu'il n'était pas invincible. Mais tous parlaient comme lui de la supériorité espagnole. Son père, qui gémissait de son langage, n'en blâmait que la métaphysique révolutionnaire. « Comment se » peut-il faire, lui disait-il, qu'avec tes doctri- » nes hérétiques tu te sois souvenu de moi pour » me défendre, et que tu combattes ces apôtres » de luthéranisme et d'égalité? Sans doute, Dieu » abandonne ta langue à l'ange des ténèbres, et » ton bras lui reste. — Les ténèbres! s'écria don » Estévan, les ténèbres! moi qui veux lancer le » monde dans un océan de lumières.... » J'arrêtai le flot de son éloquence en lui présentant mon message. Il fut heureux de l'accepter, pourvu que don Diègue pût le suivre. J'y consentis, sur la parole que me donnèrent les dignes citadins du

royaume de Valence de ne pas porter les armes durant la campagne. Tous deux étaient peu propres au métier de la guerre. Don Diègue s'effrayait d'une captivité qui devait le conduire au delà des monts. « Dans les bons temps de la mo-
» narchie, s'écriait-il, quand la terre de Phi-
» lippe II n'avait ni des voisins qui osassent la
» combattre, ni des philosophes qui osassent la
» corrompre, un homme comme moi n'aurait
» pas perdu de vue le clocher de Xativa une fois
» en dix générations. Et il faudrait que j'allasse
» dans le septentrion, sous un ciel qui a éclairé
» l'Encyclopédie, Port-Royal, l'Assemblée con-
» stituante! Je respirerais l'air empoisonné des
» droits de l'homme! Non! plutôt renoncer
» mille fois à cette épée qui doit être bien sur-
» prise de se voir suspendue au flanc d'un con-
» seiller de Castille. Aussi bien, j'aime autant
» qu'on ne réussisse pas à reconquérir don Fer-
» nand; car il n'est qu'un remède à tant de
» maux. »

» Au moment où les deux Xativans s'éloignèrent de la troupe, la compagne du capucin les suivit du regard avec attendrissement. Tout à coup elle s'élance, court à eux, saisit la main de don Diègue, la couvre de baisers et de pleurs. L'hidalgo s'étonnait ainsi que son fils, lorsqu'à la voix du religieux elle s'enfuit d'un pas précipité, et revint prendre place dans les rangs où les sarcasmes de vos soldats la suivirent.

» Don Estévan et son père emportèrent ma lettre. Après deux jours je reçus une réponse.

« *Don Alonso à Fray Pablo.*

» Le 5 novembre 1808.

» Si Fray Pablo, en me proposant une entre-
» vue, espère m'enlever à la cause que je défends,
» je dois lui déclarer d'avance que ses efforts se-
» raient inutiles : il vaut donc mieux nous épar-
» gner à tous deux des regrets.

» S'il veut écarter de sa tête la proscription
» que le gouvernement national a prononcée
» contre les ministres de l'usurpateur ; s'il se
» soumet à la voix de ses concitoyens, de son
» père, d'une sœur qui, du haut du ciel, nous
» montre ses voiles sanglans, et nous crie de
» quel côté sont le devoir et la justice, alors qu'il
» vienne me trouver sous ma tente : je lui ouvri-
» rai mes bras. Désire-t-il éviter les regards, il
» peut, le soir, à neuf heures, se faire jeter sur
» la rive de l'Èbre, au-dessous de Saint-Gadéa.
» Je vais souvent sur un tertre solitaire qui do-
» mine le cours du fleuve, rêver, durant les
» heures de la nuit, à tout ce qui remplit et at-
» triste ma pensée : c'est là l'unique rendez-
» vous que je puisse offrir à Fray Pablo.

» Je repousse celui qu'il m'assignait dans le
» camp ennemi. La trahison de Bayonne élève
» un mur d'airain entre la nation que Bonaparte

» gouverne et les peuples civilisés : il y a de plus
» pour moi les assassinats du 2 mai.

» ALONSO. »

» Cette lettre ne pouvait qu'affaiblir ma résolution. Je voyais trop que mon frère, dans l'exaspération de sa douleur, me repousserait d'une manière outrageuse et cruelle. Matéa fit parler encore le devoir, le patriotisme, sa volonté : je ne pris que le temps de porter mes hommages aux pieds de Napoléon, qui venait d'arriver parmi nous. Une immense armée marchait autour de lui, ayant à sa tête les noms les plus chers à la victoire. Ses aigles allaient prendre leur essor à travers les Castilles, et je ne doutais pas de leurs faciles triomphes. En essayant de réconcilier mon frère avec les événemens qui se préparaient, je croyais travailler à diminuer pour mon pays le nombre des calamités inutiles.

» Je partis : la comtesse m'accompagna jusqu'aux lieux où le torrent de la Zadorra coule encaissé au milieu de gorges escarpées, sous de frais ombrages ; mon cœur lui savait gré de cet aimable soin. J'y voyais un sacrifice. Pouvais-je croire qu'elle s'éloignât sans chagrin d'une cour où brillait maintenant le maître du monde ?

» Enfin, elle reçut mes adieux. Sa main tremblait dans la mienne : sa voix était émue. Elle paraissait en proie à une agitation extraordinaire. Un moment, elle me retint ; puis : « Partez !

» s'écria-t-elle. Partez ! il le faut, il le faut ! » — Je pensais qu'elle craignait pour moi des embûches, et voyant dans son trouble une sorte de pressentiment, je fus sur le point de retourner sur mes pas. Mais je ne pouvais céder à de telles frayeurs. J'achevai mon voyage, à travers des sentiers inconnus, avec quelques soldats espagnols dont la fidélité m'était suspecte.

» Une nuit sans clarté ne permettait de distinguer ni le ciel ni la terre. Je cherchai, à travers les précipices, un pêcheur dont la barque pût me jeter sur l'autre rive. Matéa m'avait donné des indications d'une exactitude surprenante : un feu, allumé parmi des cistes et des saules, me guida vers une hutte de roseaux, sous laquelle une femme, des enfans demi-nus, un homme vêtu d'une peau de bouc, mangeaient quelques poissons qu'ils venaient de faire griller sur le sable. Le batelier m'examina long-temps, sans se disposer à se mouvoir pour me conduire à sa nacelle. — « Je croyais, me dit-il, que tout ce qui porte un » cœur espagnol n'avait qu'une manière de sentir : » mais nous revoyons le temps des Sarrasins ; il » y a des traîtres comme le comte Julien et son » complice l'archevêque Oppas. » Ce début m'effrayait. L'homme poursuivit : « Depuis quelques » jours il se fait des mouvemens extraordinaires » d'un bord à l'autre. Saint Elme a permis que je » jetasse un traître sur l'autre rive. Depuis ce » temps, je ne prends plus ma rame, sans qu'une

» sueur froide ne couvre, malgré moi, mon front.
» Il me semble que j'emploie mes bras au service
» du démon et de Pépé. » — J'essayai de le rassurer, et laissai négligemment tomber un pan de mon manteau. Le Castillan apperçut mon habit sacré ; il acheva son repas, fit une courte prière, prit ses armes et descendit au rivage.

» Chemin faisant, il me dit : « Le traître dont
» je vous parlais avait l'écharpe de commande-
» ment, une croix sur sa poitrine, des galons à
» ses manches. Je le croyais un de nos dignes
» chefs. Il a changé de visage à l'aspect d'un de
» nos généraux qui se promenait à trois cents pas
» de nos premiers postes ; c'était l'illustrissime
» don Alonso, qui lui a dit :« Je savais votre ap-
» parition dans la cour de Vittoria ; retournez
» à vos drapeaux. L'armée ignorera qu'un homme
» de votre sang et de votre grade a pu chanceler
» dans le chemin du devoir. — Moi, poursuivait
» le batelier, je n'entends pas de semblables mé-
» nagemens : il faut que les traîtres périssent.
» Mon fusil aurait expédié pour l'enfer l'infidèle
» qui doit y avoir sa place marquée, si le général
» ne l'avait couvert de son corps en me donnant
» de la main l'ordre de m'éloigner. J'ai obéi ; vous
» verrez qu'on s'en repentira. Je respecte beau-
» coup le bienheureux saint Pierre ; pourtant,
» si j'avais été là quand il a renié son maître, je
» l'aurais écrasé comme un serpent maudit. » —
J'osai rappeler que N. S. avait pardonné au prince

des apôtres. — « Il se peut, reprit le pêcheur ;
» mais ce n'est pas ce que Dieu le fils a fait de
» plus sage. »

» La rame fendait les eaux peu profondes de l'Èbre ; c'était l'unique bruit qui se fît entendre, hormis les qui-vive lointains des armées en présence devant Miranda. Aucune clarté ne dérobait l'horreur de l'obscurité imposante qui nous enveloppait ; seulement le feu des bivouacs épars le long du rivage, au delà du pont qui unit la terre de Biscaye à celle des Castilles, dessinait la masse ténébreuse des arcades dans un fond éclatant. La barque toucha la rive castillane ; je descendis, et prévins le batelier que j'aurais besoin plus tard de son secours. Il partit. En suivant de l'œil le sillon d'argent tracé sur les flots, je frémis de me sentir seul au milieu d'une terre ennemie.... Ennemie, grand Dieu ! et j'étais au cœur de mon pays !

» Des arbres, des rochers me firent obstacle. Je gravis avec peine, et parvins, après des détours, sur un tertre au pied duquel j'entendais battre les flots de l'Èbre. Je crus voir un homme errer, ainsi qu'un noir fantôme, à travers des tiges blanchissantes de bouleaux ; des gémissemens sortaient de sa poitrine et arrivaient à moi. Bientôt je distinguai des mots entrecoupés qui retentirent dans mon cœur. « Maria, Maria bien aimée, s'écriait-
» il, quand ton triste frère pourra-t-il te rejoin-
» dre ? Quand la mort viendra-t-elle épuiser les
» restes de ma vie ? »

» Je me dirigeais vers l'infortuné : du sein des eaux, dont elle dominait le bruissement, sort une voix qui me fait tressaillir. « Orgueilleux » Alonso, dit-elle, la mort va exaucer tes vœux. »— Qui me parle, répond-il, qui ose me menacer? — Alonso! continua la voix mystérieuse » que son émotion trahissait trop bien, Maria vit » encore. — Que dites-vous? ô ciel! reprend » mon frère, en s'élançant vers la pointe des rochers, qui que tu sois, si ton cœur sait aimer, » serait-il vrai que Maria respire? — Elle vit, » elle vit..., apprends davantage, sache qu'elle » aurait pu t'appartenir ; mais tu ne la reverras » plus ; ta dernière heure a sonné. Il est temps » enfin de t'apprendre qu'on n'outrage pas impunément une femme qui aime. »

» L'horizon s'était éclairé de mille feux errans ; des clameurs confuses remplissaient au loin les airs ; une immense multitude s'agitait, des torches à la main, en poussant contre Alonso des cris de fureur et de vengeance. Il se disposait à courir au-devant de ses soldats révoltés ; je m'élance pour l'entraîner dans le seul asile qui lui soit ouvert. Je me nomme en lui tendant mes bras ; il me repousse. « Disparaissez à tous les regards, » s'écrie-t-il, il y va de votre vie et de ma renommée. »

» J'obéis sans répondre, et cherchai à m'ouvrir un passage à travers les broussailles. De l'autre côté des arbres, les soldats se disaient en courant :

« On nous l'avait bien assuré que deux hommes » venaient de lui apporter des lettres de Vittoria. » — « Il n'est pas pour rien fils d'une Française, » ajoutait un second ; un troisième poursuivait : « Il a un frère parmi les traîtres ; ces choses-là » sont dans le sang. » Un moine criait en bran- » dissant le crucifix : « Il a vu le jour dans un ca- » chot du saint-office ; pouvait-il n'être pas l'en- » nemi de Dieu? Vous allez le trouver, foulant » aux pieds des hosties saintes avec le secrétaire » d'état de l'intrus ! »

Les troupes en fureur venaient d'arriver sur Alonso, qui, une main dans son écharpe, l'autre appuyée au pommeau de son épée, attendait sans s'émouvoir les assassins ; l'un d'eux osa lever contre le général une main parricide ; et un cri perçant, qui partit du rivage opposé, vint m'avertir qu'en ce moment je n'étais plus seul à trembler pour les jours qui m'étaient chers.

» Alonso avait plongé son épée dans le sein du factieux, et tous s'arrêtèrent ; frappés de sa contenance, de son courage, ils inclinaient leurs armes, et formaient un cercle respectueux autour de celui qu'un moment auparavant ils allaient massacrer. Je reconnus Fortunato qui s'élançait vers un cavalier arrivant non loin de moi. « Ac- » courez, lui cria-t-il ; l'armée vous attend pour » vous nommer son chef. » C'était Jaïmé. A sa vue, la sédition reprit courage ; les rangs les plus éloignés élevèrent jusqu'au ciel des imprécations

furibondes. Les religieux criaient : « Mort aux » traîtres et vive Frey don Jaïmé! Celui-là n'a pas » eu besoin de Murat pour sauver une mère des » justes rigueurs du sacré tribunal; sous lui, » Bellone couvrira de lauriers les défenseurs de » Jésus-Christ. » L'armée n'eut qu'une voix pour proclamer le fils de don Juan. Enhardie par les discours de moines fanatiques, cette soldatesque allait accomplir enfin l'attentat, quand une femme se jette au-devant des assassins : la Gitana venait dévoiler les trahisons de Jaïmé. Le commandeur s'étonne ; dans son trouble, il cherche des paroles et n'en sait pas trouver. Fortunato commence une harangue que la compagne du justicier interrompt aussitôt en révélant les complots tramés entre lui et une exécrable afrancesada pour perdre un héros de Baylen.

» Les esprits étaient en suspens : l'audacieux sicaire, sans répondre à la bohémienne, somme Alonso de dire s'il n'était point sur le bord du fleuve pour conférer avec un secrétaire d'état du roi Pépé. « Je suis ici, répond le jeune chef, » pour donner des ordres et non pour en recevoir. Don Fernand et l'Espagne nous ont imposé des devoirs à tous. Les vôtres sont la soumission et le silence ; il ne suffit pas d'apporter » au combat de l'ardeur guerrière ; c'est la discipline qui sert à vaincre : le courage ne sert » tout au plus qu'à mourir.

» Soldats ! beaucoup d'entre vous m'ont ren-

» contré sur les champs de bataille, depuis le » pied de la Sierra-Moréna jusqu'aux murs de » Sarragosse et aux montagnes des Asturies; que » ceux qui m'ont vu dans les palais de Joachim » ou de Joseph prennent la parole et me dénon- » cent. Les téméraires qui m'accusent prome- » naient leurs hommages et leurs sermens dans » les rangs français alors que mon épée brillait » dans les vôtres.

» Compagnons, mes ennemis, ou plutôt les » vôtres, ceux qui veulent vous affaiblir par des » discordes, vous déshonorer par des assassinats, » ceux-là vous rappellent que j'ai un frère dans » les conseils de l'usurpateur; ils ne vous disent » pas que j'avais une sœur au 2 mai.

» Rassurez-vous; il y a du sang entre les Fran- » çais et moi, un sang pour lequel j'aurais mille » fois donné tout le mien! Rassurez-vous, je ne » déposerai pas les armes, tant que les injures » de don Fernand et les nôtres ne seront pas » vengées!

» Soldats, retournez à vos lignes; je consens » à oublier les clameurs séditieuses que j'ai en- » tendues. Que désormais une mutuelle con- » fiance, en rendant à vous l'obéissance, à moi » le commandement facile, nous aide à creuser » le tombeau de quiconque défend les perfidies » du brigand couronné! »

» Une acclamation unanime couvrit la voix d'Alonso. Un homme du peuple se présente; c'é-

tait le pêcheur qui m'avait conduit : « Vous ne savez » pas tout ! » s'écrie-t-il ; et le simple Castillan raconte le pardon accordé par le général au commandeur. « Ceci, continue-t-il, est encore un digne » tour des singes de Bayonne ; tout à l'heure j'ai » entendu sur le rivage une femme, que la foudre » écrase ! dire à des soldats français, dont elle était » entourée, qu'elle-même avait concerté tout ce » qui vient de se passer ; cette fille de Belzébuth » serait encore sur la plage, si elle n'avait fini » par s'évanouir. Je brûlais d'envie de l'abattre » d'un coup de mon espingole, comme une canne » sauvage, sans lui donner le temps de confesser » ses crimes ; mais j'avais là ma femme et les » enfans que Dieu m'a donnés. C'est pour cela » que la mécréante vit encore. »

» Le Castillan n'avait pas fini de parler, que l'armée tourna sa furie contre le commandeur et son ami qui fuyaient. Ils cherchaient à gagner le fleuve ; les soldats se portèrent de mon côté à leur poursuite ; je fus contraint de tourner mes pas vers les montagnes. Les deux artisans de rébellion auraient reçu la mort des mains de la troupe qu'ils avaient égarée, si Alonso n'eût protégé leurs têtes. Un silence profond s'établit dans cette multitude désordonnée ; les torches s'éteignirent peu à peu ; aucune clarté ne brilla plus au milieu des ténèbres, et nul bruit ne se fit entendre ; seulement le cri monotone des sentinelles retentissait de toutes parts, et des pas de

chevaux, quelques *qui-vive!* des voix lointaines m'avertissaient trop que je marchais au milieu des lignes ennemies, au milieu des lignes de mon frère.

» J'errai long-temps au hasard, à travers des plaines, des ravins, des montagnes. Je demandais vainement à la terre une lueur sur laquelle je pusse guider ma fuite ; je cherchais vainement dans le ciel un des astres propices qui rendent au voyageur égaré la route qu'il a perdue : ces phares de la nuit étaient cachés sous des masses roulantes de nuages. C'est en tremblant toujours de tomber dans les rangs de l'armée espagnole, que j'essayais de retrouver le chemin du fleuve. On ne sait pas quels tourmens éprouve le citoyen dont la tête est proscrite, alors que chaque être vivant se présente à lui comme un ennemi, comme un délateur, comme un bourreau. L'âme est humiliée par la nécessité de tout craindre ; le cœur se révolte contre un effroi qui blesse tous les sentimens de l'enfance ; il n'est pas un spectacle qui ne suscite une douleur ; il n'est pas une émotion qui n'inquiète la conscience : aucune illusion généreuse, aucun sentiment exalté ne donne de la force pour défier de tels dangers. Tout l'homme est accablé sous le poids de tels chagrins.

LIVRE DIX-HUITIÈME.

SUITE DU RÉCIT DE L'HERMITE.

CHAPITRE PREMIER.

» Le jour vint m'apprendre mes périls en même temps que mes erreurs. Je m'étais éloigné de l'Èbre ; un hameau s'offrit à moi : j'y cherchai un asile. Ce n'était qu'un assemblage de huttes grossières, telles que le voyageur étonné ne pense pas pouvoir en rencontrer ailleurs que chez les peuples barbares. Les habitations, creusées à moitié dans le sol, bâties en terre, couvertes de broussailles, n'ayant d'autre ouverture qu'une porte étroite et basse, semblaient destinées à recevoir des Lapons ou des Basquirs, plutôt que les sujets d'un empire qui embrasse l'univers et exploite le Potose. La maison où j'entrai d'abord était celle de l'alcalde ; deux chaises et quelques étaux qui composaient le lit unique des nombreux habitans de la chaumière, en formaient tout le mobilier. Le maître du logis se leva pour m'accueillir avec respect, et

reprit sa place devant un peu de feu qui brûlait au milieu de la salle ; il fit signe à sa femme de me céder son siége, et, après avoir, comme lui, baisé ma main, elle s'assit auprès de moi sur un sac de légumes secs. Les enfans accoururent pour voir un religieux dont la robe blanche les étonnait, et ils allèrent de maison en maison annoncer mon arrivée.

» J'appris que j'étais à quatre lieues de l'Èbre, dans le voisinage des montagnes d'Occa, assez près de la gorge de Pancorbo. Non loin de nous s'étendait l'armée espagnole. « Nous n'avons, » poursuivit le Castillan, que notre avant-garde » dans le voisinage du fleuve. Au-delà des mon- » tagnes, à moitié chemin de Burgos, campe » tout un monde de soldats ; la milice du ciel » n'est pas si nombreuse. Ils n'auront pas besoin » de combattre : les premiers postes suffiront pour » rejeter les maudits de Dieu derrière les Pyré- » nées, et je ne suis pas de ceux qui veulent les » poursuivre plus loin. Nous avons bien assez du » Nouveau-Monde. Le soleil ne se couche pas » sur nos royaumes. A quoi bon conquérir des » provinces sur lesquelles on dit qu'il ne se lève » qu'une heure ou deux par jour, encore tout » voilé de nuages ? » La femme de l'alcalde, son rosaire à la main, tenait ses grands yeux ouverts sur moi pour attendre ma réponse. « La guerre, » dis-je alors, n'est pas aussi avancée ni aussi » facile que vous le supposez. L'empereur Napo-

» léon est réputé invincible. — Je le crois bien, » reprit mon hôte fumant toujours son cigarre, » il ne nous avait pas encore fait la guerre. » — J'ajoutai : « La fortune de l'empereur est aussi » redoutable que son génie ; il n'a jamais connu » de revers. — C'est, dit alors Maria del Carmen, ainsi se nommait la maîtresse du lieu ; « c'est » que probablement il n'avait pas commis encore » de trahison. » Ce mot m'arrêta. Je portai avec surprise mon regard sur la villageoise qui venait de le proférer, et j'admirai, sous la laine grossière dont elle était couverte, cette droiture d'esprit et de cœur qui, confiante dans la justice éternelle, ne séparait pas le succès de l'équité. De tous les argumens laborieux, de toutes les harangues éloquentes de nos adversaires, rien n'a plus étonné ma conscience que cette parole, simple comme la bouche qui la prononçait.

» J'appris à mes hôtes que l'empereur avait sur l'Èbre trois cent mille vieux guerriers. « Trois cent mille ! » répétèrent les enfans qui nous écoutaient. Leur mère parut étonnée. J'ajoutai qu'au besoin cinq cent mille autres viendraient relever leurs frères d'armes. — « Tant mieux, me ré» pondit froidement l'alcalde, chacun de nous » pourra tuer le sien. — Mais vos fils seront » égorgés. — N'importe, ils iront parmi les » anges. — Vos moissons détruites, vos maisons » incendiées. — N'importe, nous les rebâtirons » avec des ossemens. »

» L'alcalde s'appelait Léonardo, et ce jour-là était celui que l'église consacrait à son patron. Sa famille ne le célébrait pas seule par un profond repos; tout le village s'était cru obligé de renoncer aux travaux des champs. « C'est mal-
» gré moi, me dit le Castillan, qu'on célèbre
» mon patron. Nous sommes un canton de *Behe-*
» *tria*; tous descendans du roi don Pelayo, nous
» ne connaissons pas de noblesse, pas de supé-
» riorité, pas de distinctions; et, défenseur
» des franchises communes, j'ai voulu les main-
» tenir en supprimant ma fête. Mais je ne puis
» forcer d'aller à la charrue ceux qui veulent
» demeurer au logis. — Vous êtes bien heureux,
» répondis-je, de voir l'égalité établie par vos
» coutumes, c'est un avantage que l'Espagne
» vous envie. Aussi le roi Pépé l'a-t-il consacrée
» dans la nouvelle constitution de la monarchie;
» je veux dire celle qu'il nous présente, et ce
» bienfait lui a concilié beaucoup de vœux. —
» Que parlez-vous, mon très-révérend père,
» d'une constitution de la monarchie qu'apporte
» le roi Pépé? Depuis quand un Français peut-
» il donner des lois au royaume des Espagnes
» et des Indes? »

» Je me tus. Tous les regards semblaient chercher dans les miens l'explication des doutes qui commençaient à s'élever. Un jeune homme, vêtu de la robe sacerdotale, et couvert du grand chapeau noir, tenait son œil fixé sur moi. Je

sus qu'il était fils de l'alcalde et attaché à la paroisse comme prébendé. Son père ne parlait pas sans invoquer avec un mélange de respect et d'orgueil l'autorité de ce grave personnage. Léonardo m'apprit qu'il avait un autre fils au service de Dieu; que le jeune Calixto était *béat*, portait l'habit de franciscain, et combattait sous les drapeaux de Jésus-Christ et de don Fernand. « Il ne me reste plus, ajouta-t-il, d'autres hé-
» ritiers de mes biens que le petit Zacarias, que
» voilà, et une grande fille que son cousin Angel
» épousera bientôt s'il plaît à Dieu. Aussi je
» n'ensemence plus mes terres tous les trois ans,
» comme mes pauvres voisins, mais tous les
» cinq ou six. Elles produisent du grain meil-
» leur, et les récoltes que je fais sont encore
» plus que suffisantes pour la dîme et les droits
» seigneuriaux qu'il me faut payer. N'est-il pas
» vrai, mon fils? — Oui, mon père, répondit
» le jeune ecclésiastique; » et le prébendé se renferma dans le contentement qu'il avait de soi-même.

» Pendant que je réfléchissais aux confidences de l'alcalde, une jeune fille que je n'avais pas apperçue jusqu'alors derrière le flot de fumée qui s'élevait entre nous, annonça, en sautant d'abord de joie, et en rougissant aussitôt, qu'elle voyait venir le seigneur curé. « Tu es-
» pères de bonnes nouvelles, ma Catalina? » dit Maria del Carmen tout émue; et un jeune

homme qui se tenait timidement vis-à-vis de moi dans un coin de la chaumière, se permit de répondre par un sourire aux regards de la femme et de la fille de l'alcalde : je ne pus méconnaître le cousin Angel.

» L'alcalde, cependant, s'était penché sur mon oreille : « Le seigneur curé, murmurait-il, est » un homme suspect. Il a du penchant pour » l'hérésie et pour l'intrus. Ah ! s'il avait la sain- » teté de mon fils, il figurerait un jour dans le » calendrier parmi les élus de Notre Seigneur ; » et, loin de-là, je crains beaucoup pour l'âme » de celui qui est maintenant chargé des nôtres. » Vous avez remarqué, continua-t-il tout haut, » que notre village occupe un plateau aride. » Dieu a voulu qu'il n'y eût d'eau à notre portée » que celle de ses orages ; nous sommes forcés » de puiser à une fontaine qui coule assez loin » au pied de la montagne. Il nous est venu un » Sarrasin de Français qui a promis de faire re- » monter la source jusques sur notre place, et » le seigneur curé approuvait les sortiléges de » ce schismatique. Il allait jusqu'à vouloir qu'une » contribution aidât l'étranger dans ses malé- » fices pour changer ce que Dieu a fait. Le » tentateur pouvait seul lui avoir inspiré de » tels desseins. N'est-il pas vrai, mon fils ? — » Oui, mon père. — Nous y avons coupé court. » Mon fusil a renvoyé le magicien aux anges » rebelles qui l'avaient lâché sur nous. »

» Le chef de la paroisse entra ; l'alcalde souleva sa main pour la porter à son bonnet de velours. Le prébendé demeura immobile. Moi seul présentai un siége à l'ecclésiastique, en songeant quel autre accueil il aurait obtenu s'il avait porté l'habit *régulier*. Triste dégradation de notre Espagne ! Les hommes n'y acquièrent de considération qu'en raison de leur inutilité.

» Le curé s'était empressé d'apprendre à Maria del Carmen qu'il venait enfin de recevoir de l'évêché l'autorisation de donner à sa fille le sacrement du mariage. La femme de Léonardo inclina vivement ses lèvres sur la main du ministre, et le Castillan qui, depuis mon arrivée, restait attaché à la muraille, s'approcha pour baiser, avec un transport que sa timidité réprimait, le front de Catalina ; la jeune villageoise courut recevoir les embrassemens de sa mère ; elle s'agenouilla, ainsi qu'Angel ravi, sous la bénédiction paternelle.

» Le curé désira m'enlever à la chaumière qui me servait d'asile ; il me conduisit dans sa maison, me fit servir du chocolat, des azucarillas et de l'eau, me livra la confidence de tous les chagrins que lui donnait la rivalité stupide du jeune prébendé, et fut charmé de trouver en moi, malgré l'habit régulier que je portais, une vive adhésion aux principes qu'il ne craignait plus de manifester. « Sans doute, lui dis-je, il est pénible » de voir que l'impôt des dîmes, si pesant pour

» le peuple, se dissipe en bénéfices simples, en
» prébendes, en pensions de cavaliers laïques;
» les monastères, les commanderies, les sei-
» gneurs, prennent leur part de ces richesses,
» et les pasteurs seuls ne profitent pas de toisons
» enlevées à leurs troupeaux. Les ministres qui
» consacrent leur vie à la prédication et au soin
» des âmes, obligés de recevoir des aumônes au
» lieu d'en dispenser, voient à côté d'eux l'oi-
» siveté, l'ignorance favorisées, épuiser à la fois
» et corrompre le sanctuaire. L'État n'a pas de
» réformes plus pressantes à consommer; la
» constitution de Bayonne semble annoncer l'in-
» tention de porter la hache dans les vieux abus,
» et les abus qui ont envahi la maison du Sei-
» gneur sont aujourd'hui sans nombre. — La
» constitution de Bayonne, reprit le curé, est
» enveloppée dans l'indignation que les perfi-
» dies de l'Empereur ont suscitée. Les cortès
» seules peuvent opérer les changemens que le
» temps a rendus nécessaires. Elles les opère-
» ront, quand nous aurons achevé la grande
» entreprise, désormais facile, de rejeter les
» déloyaux ravisseurs de nos princes au-delà
» de nos frontières. » — J'essayai de présenter
des objections, et fus surpris de voir ce prêtre
éclairé rangé au nombre de nos ennemis. Il ne
me restait dès-lors qu'à attendre le retour des
ombres pour marcher dans la direction de Bur-
gos, ne doutant pas que cette même nuit ne vît

l'armée française arriver sous les murs de la ville du Cid.

» Une musique discordante se fit entendre, et la place informe sur laquelle s'ouvraient les fenêtres du presbytère, les seules qu'il y eût dans le village, servit de rendez-vous à toutes les filles du lieu; elles venaient consacrer aux danses nationales le long repos de la journée : quelques hommes de leur âge jouaient des airs sans mélodie sur le tambourin et le barbare zambomba (1). A la tête des musiciens, marchait le prétendu de Catalina; d'autres jeunes garçons, appuyés sur le mur de l'église, regardaient les filles former entre elles leurs quadrilles, et les seguidillas castillanes commencèrent. Toutes ces villageoises portaient, au-dessous d'un étroit corsage, un jupon d'une bure grossière qui, par les plis nombreux de la taille, dessinait autour d'elles des contours semblables à ceux des antiques paniers. La montéra, au lieu d'être pointue comme celle des hommes, prononçait deux angles sur les côtés de la tête, et laissait passer deux longues tresses de cheveux noirs qui allaient flottant le long de leurs épaules; un collier d'argent et des boucles énormes aux souliers composaient tout le luxe de cette parure. Je les regardais se soulever en cadence, tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre, se suivant, se perdant, se retrouvant tour à tour, toujours

(1) Espèce de tambour qui se touche avec une seule baguette.

avec une lenteur égale, sans que leurs bras se permissent un mouvement, leurs yeux un regard, leurs lèvres un sourire. La gravité castillane semblait avoir arrangé elle-même ces danses monotones : les hommes les regardaient de loin ; aucune parole, aucun coup d'œil, n'était échangé entre l'immobile galerie et le chaste chœur ; les fiancés eux-mêmes ne se reconnaissaient que parce qu'ils semblaient craindre davantage de relever les yeux, et qu'un plus vif incarnat colorait leur front.

» Le curé contemplait avec joie ces innocens plaisirs ; le sacristain, le sonneur de cloche, appuyés d'un air important contre le presbytère, s'entretenaient avec le pasteur et moi. Quelques jeunes gens venaient les écouter, et debout, plus loin à côté de l'alcalde, le prébendé, qu'entouraient les femmes et les anciens du village, semblait opposer couronne à couronne.

» Le canon qui, dès le lever du jour, avait sourdement retenti dans le lointain, commençait cependant à se rapprocher. L'horizon était tout entier plein de ces bruits formidables ; la musique continuait de les accompagner. Ces hommes ne paraissaient pas s'émouvoir ; et moi, qui sentais mon sálut attaché aux foudres de l'étranger, j'étais en proie à tout ce que les assauts de la douleur, de l'effroi, de la honte, ont de plus poignant pour le cœur de l'homme.

« Au milieu de cette scène extraordinaire, en-

tre le bruit des combats et celui des danses, le curé annonça que, pour sanctifier un jour de fête, il allait faire répéter le catéchisme. A ce mot, tous les jeunes gens accoururent; les hommes, les femmes s'approchèrent à l'envi, et les filles délaissées poursuivirent leurs mélancoliques séguidillas. Angel seul continuait d'agiter pour elles le tambourin.

» Une prière fut d'abord entonnée. Elle contenait d'affreux anathèmes contre le roi Joseph et les Espagnols qui lui avaient été fidèles. La religion ne parlait plus, d'une extrémité de la Péninsule à l'autre, qu'un langage de vengeance et de mort.

» L'exercice pieux que j'attendais commença. Le petit Zacarias, mandé au milieu du cercle avant tous les autres, par respect pour l'alcaldie de son père, croisa les mains, baissa les yeux; et le curé lui adressa cette question :

« Dis-moi, mon enfant, qui es-tu (1)? » — La réponse me surprit : — « Espagnol, par la » grâce de Dieu. — Combien y a-t-il d'obligations » imposées à l'Espagnol ? — Trois : être catho- » lique romain, défendre sa sainte religion, sa » patrie et son roi, mourir plutôt que de se lais- » ser abattre. »

(1) Toutes ces demandes et réponses sont rapportées par Fray Pablo avec une exactitude littérale. La traduction en est empruntée à l'intéressant Mémoire de M. de Naylies, officier des gardes-du-corps de S. A. R. Monsieur, sur la guerre d'Espagne.

» Maria del Carmen levait les yeux au ciel pour remercier les saints de l'heureuse mémoire de son fils ; le prébendé paraissait moins occupé des succès de son frère que de l'importance du chef de la paroisse ; moi, j'admirais les moyens mis en œuvre pour égarer les populations et tout exaspérer, même l'enfance.

» Combien l'empereur a-t-il de natures ? »

» Zacarias hésita. Il cherchait dans les yeux du cercle la réponse qui manquait à son souvenir. — « Trois ! » cria le jeune ecclésiastique, heureux de fixer un moment sur soi les regards. — Point, » reprit le pasteur, non moins satisfait d'humilier l'orgueil de son rival : « C'est deux » qu'il fallait dire : la nature diabolique et la na- » ture humaine. » — Tous les Castillans répétèrent dévotement cette phrase que la plupart avaient oubliée.

» Le curé se tourna vers l'amant de Catalina. » Angel, quel est l'ennemi de notre félicité ? » — L'empereur des Français, » répondit le musicien, sans lever les yeux, ni cesser de battre la mesure, des pieds et de la main. — « Qui » sont les Français ? — D'anciens chrétiens, et » des hérétiques modernes. — Combien y a-t-il » d'empereurs ? — Un véritable en trois per- » sonnes perfides. — Qui sont ces trois per- » sonnes ? — Napoléon, Murat et Godoy. — » Sont-ils plus méchans l'un que l'autre ? — » Non, mon père, ils le sont tous également.

» — De qui provient Napoléon ? — Du péché.
» — Murat ? — De Napoléon. — Godoy ? —
» Du commerce des deux. — Qu'est-ce qui ca-
» ractérise Napoléon ? — L'orgueil et le despo-
» tisme. — Murat ? — Le vol et la cruauté. —
» Godoy ? — La cupidité, la trahison et l'i-
» gnorance. »

» Maria del Carmen, compromise dans son orgueil maternel par l'embarras de Zacarias et la méprise du tonsuré, triomphait maintenant : son front rayonnait de la gloire dont se couvrait son gendre.

» Ma surprise croissait pendant cet exercice qui dura long-temps. Le curé s'en apperçut. —
« Quoi ! me dit-il, ne connaîtriez-vous pas le ca-
» téchisme national, celui que sa majesté la
» junte centrale nous a fait la grâce de nous
» adresser, pour instruire la jeunesse de ce can-
» ton dans les sentimens qui doivent animer tout
» chrétien, tout Espagnol et tout vassal fidèle ? »
Il me présenta l'opuscule auquel ces folies étaient empruntées. Je fus heureux d'échapper, en le parcourant, à l'attention importune que mon étonnement avait fait naître. Le pasteur reprit en s'adressant tour à tour à tous les villageois : —
« Quelle peine mérite l'Espagnol qui manque à
» ses devoirs ? — L'infamie, la mort, la confis-
» cation des biens, et la privation des honneurs
» que la république accorde à tous les loyaux ci-
» toyens. — Quelle doctrine veut enseigner Na-

» poléon ? — La dépravation des mœurs. —
» Quand doit finir son atroce despotisme ? — Il
» est proche de sa fin. — D'où nous peut venir
» cette espérance ? — Des efforts que fait la pa-
» trie notre mère. — Qu'est-ce que la patrie ? —
» La réunion de plusieurs, gouvernés par un roi
» sous les mêmes lois. — Quelle félicité devons-
» nous chercher ? — Celle que les tyrans ne peu-
» vent nous donner. — Quelle est-elle ? — La
» sûreté de nos droits, le libre usage de notre
» saint culte, le rétablissement monarchique,
» réglé selon les constitutions espagnoles. —
» Mais n'avions-nous pas ces constitutions ? —
» Oui, mon père, dégradées par les autorités
» qui nous ont gouvernés. — Qui doit les régler
» et les affermir ? — L'Espagne réunie et assem-
» blée à qui seule est réservé ce droit, lors-
» qu'elle aura secoué le joug de l'étranger. —
» Qui nous autorise à cette grande entreprise ?
» — Le bien-aimé Ferdinand VII. »

» Tandis que je me désolais d'apprendre quelles idées subversives la junte centrale, animée qu'elle était de l'esprit de Fray Cayétano, l'un de ses membres influens, travaillait à répandre dans le peuple, je voyais le prébendé agité d'une colère qu'il essayait de contenir. Enfin : « Le seigneur curé, s'écria-t-il, omet les choses » les plus nécessaires. En fait de trahisons, c'en » est une, comme dit Aristote, ou je ne m'y con» nais pas. » — Les paysans semblaient approu-

ver du regard le jeune émule de leur pasteur. Celui-ci, confus autant qu'irrité, se hâta de demander à Zacarias : — « Est-ce un péché d'assas- » siner un Français? — Non, » reprit l'enfant avec une vivacité qui lui obtint et les applaudissemens du cercle, et les tendres baisers de sa mère, « on fait une œuvre méritoire en délivrant » la patrie de ses odieux oppresseurs. »

» Un homme à cheval arriva sur la place; la leçon de fanatisme et de démagogie fut interrompue; l'étranger mit lestement pied à terre, jeta son manteau sur la selle, puis, ôtant avec grâce son chapeau élégant, il vint, fier du costume andaloux qu'il portait, saluer le chef de la paroisse: c'était Antonio. A son aspect, je rentrai dans la salle; tout ce qu'il y avait de villageoises qui fussent restées auprès de leur foyer, accoururent; l'alcalde s'approcha; les anciens arrivèrent, et le hameau entier se trouva former un cercle au milieu duquel régnait le fils de l'Andalousie. Charmé de voir les Vieux-Castillans se presser autour de lui, il se disposa, d'un air important, à prendre la parole, et dit enfin, non sans avoir tourné ses yeux avec regret sur les jeunes filles, qui ne renonçaient pas à leurs danses pour l'entendre: « Hommes! l'invincible *Justicier* me députe vers » vous pour vous dire que les tyrans fondent de- » vant les Espagnols comme la neige des monts » Alpuxares devant le soleil du printemps. La » musique à grand orchestre que vous entendez

» dans le lointain, est un concert donné par le
» sublime marquis de la Romana, l'immortel
» Castagnos et l'héroïque Blake, pour célébrer,
» d'une manière digne des Espagnes, l'enterre-
» ment de la puissance et de la gloire françaises.
» Cette cérémonie ne sera plus très-longue. L'i-
» nimitable don Alonso est ici près qui ouvre la
» fête par une symphonie de sa façon. Il ne s'agit
» plus que d'avoir des figurans en assez grand
» nombre pour que le dénoûment ait tout l'é-
» clat qu'il mérite.

» Vieux-Castillans et vieux chrétiens, autant
» qu'on puisse être, les dignes concitoyens du
» Cid Campéador ne refuseront pas de se mon-
» trer sur la scène. C'est ici une des courses les
» plus magnifiques que nous ayons encore vues. Il
» y a plaisir à joûter contre de tels taureaux qui
» n'ont pas besoin qu'on les excite en mettant le
» feu à leurs blessures. Ceux-là, je vous en pré-
» viens, se défendent comme des démons incar-
» nés, et plus d'un habile picador mord la pous-
» sière en voulant les atteindre. Mais la gloire
» en est plus grande, le spectacle plus beau, et
» au lieu d'un cirque étroit, on a pour galerie
» l'Espagne et le monde entier.

» Vous savez qu'il n'y a point de toréador si
» adroit qu'un coup de corne ne l'attrape quel-
» quefois au moment où il s'élance par-dessus
» la barrière pour rentrer dans les lices; souvent
» même le taureau l'y poursuit : c'est précisément

» ce qui nous est arrivé il y a huit jours. Une » nuée de ces monstres, innombrables comme » les sauterelles d'Égypte, a fondu sur nos re- » traites, où tout autre que des possédés et des » magiciens n'aurait pu pénétrer; quelques-uns » de nos fidèles ont cueilli la palme du martyre; » sans doute, nous devons à leur intercession » auprès de la reine des cieux la délivrance de » trois ou quatre cents autres qui avaient été con- » duits dans les prisons de Vittoria. J'étais du » nombre : Pépé nous a passés en revue, et, » comme je l'ai regardé en face, je suis bien » sûr qu'il n'a qu'un œil (1); le vin avait tout- » à-fait troublé sa marche, et en écoutant les » saints offices, il s'agitait, comme le démon » quand on l'exorcise, ou comme le diable » prédicateur quand il essaie d'annoncer la pa- » role de Dieu. Enfin on a voulu nous faire » partir pour la France; mais l'apôtre saint » Jacques veillait sur les champions de la » foi, l'immortel justicier a rompu nos fers. » Toutefois il n'a pu rappeler à la vie ceux de » nos frères qui reçoivent maintenant là-haut le » prix de leur constance, et il m'envoie vous an- » noncer que pour remplacer les bienheureux » martyrs, il a fixé à trois le contingent de ce » canton. »

» Les dernières paroles d'Antonio portèrent

(1) On répétait contre le roi Joseph les imputations que les partisans de l'archiduc avaient adressées à Philippe V.

une profonde émotion dans l'âme des jeunes filles ; une vive rougeur colora leurs joues, puis elles pâlirent, mais sans oser interrompre leurs danses ; les mères attendaient, en agitant leur chapelet béni, les résolutions que l'alcalde et le curé allaient prendre. Le pasteur nomma d'abord les deux premiers villageois qui devaient marcher à l'ennemi. « Quant au troisième, ajoutait-» il d'une voix incertaine.... — Le troisième, » dit Léonardo, c'est mon gendre. Allons, An-» gel, quitte le tambourin, embrasse l'épouse » de ton cœur, va chercher tes armes ; tu re-» viendras bientôt, et du moins tu auras mérité » d'être heureux dans ce monde... ; si tu ne re-» viens pas, tu le seras dans l'autre. »

» Angel ne répondit pas ; il jeta un regard douloureux sur la fille de Léonardo, et s'éloigna d'un pas rapide. Les hommes reprirent froidement leurs entretiens ou leur silence ; les femmes suivirent, sous leur humble toit, le fils, le frère qu'elles allaient perdre. La fiancée d'Angel resta : elle n'osait exprimer sa douleur, même par des larmes. Antonio s'élança au milieu des quadrilles qui avaient continué les éternelles séguidillas, et il fixa tous les regards par la vivacité, la grâce, la souplesse de ses mouvemens, en même temps qu'il charmait l'oreille par l'accompagnement de ses castagnettes d'ivoire ; cet instrument, cher à nos provinces méridionales, prend un charme que des étrangers ne sauraient comprendre,

lorsqu'une main habile module les airs nationaux au milieu des danses du pays. Les acteurs n'en ont pas d'autre, sur nos théâtres, en accordant le bolèro à l'impatience publique. Alors, l'assemblée, émue par ce spectacle, finit par s'y mêler tout entière du cœur, de la voix, des mains, et les salles tremblent sous ces bruyans transports de l'ivresse commune. Mais, dans ce hameau, parmi ces Castillans immobiles, tandis que le retentissement des bruits meurtriers de la guerre semblait toujours plus voisin et plus menaçant; cette gaieté pétulante et gracieuse de l'Andaloux, ses pas, ses attitudes, ses airs entraînans, me semblaient attester, dans tous ces hommes en qui aucune culture n'avait effacé les traits du caractère national, une force d'âme digne de meilleures destinées.

» Les élus de l'insurrection revinrent; ils tenaient leurs armes à la main. Antonio prit dans les poches de sa veste des rubans rouges sur lesquels était imprimée la devise du parti. Les mères, les filles, s'en saisirent pour les attacher au chapeau des nouveaux guerriers, et la fille de Maria del Carmen plaça elle-même sur le front de son amant cet arrêt d'une séparation peut-être éternelle. A la vue de ces rubans, des cris de joie éclatèrent, des cris qui portaient la mort dans le cœur de la malheureuse Catalina. Le nom du roi don Fernand sortit de toutes les bouches. Les hommes eux-mêmes s'émurent et unirent

leurs acclamations à celles des femmes. Antonio y mêla un *vivat!* en l'honneur des cortès futures. Le curé le répéta avec l'accent de l'enthousiasme. Ses paroissiens l'imitèrent en se regardant, et Angel s'inclina sur le front de la villageoise chérie qui, pâle, les yeux baissés vers la terre, reçut le baiser du départ comme on accepte la mort. Les volontaires se mirent en marche ; le zambomba et le tambourin les accompagnèrent jusqu'au bout du village. Les yeux de Catalina suivirent plus loin encore celui qu'elle aimait. Léonardo voulut que les danses fussent reprises. Les filles obéirent ; mais leurs genoux fléchissaient, et Catalina s'enfuit.

» Antonio était parti avec les recrues. Sauvé du péril de sa présence, j'en trouvai bientôt un autre dans les sollicitudes qu'excitait l'approche du danger. Le grand nom de cortès qui venait de retentir, pour la première fois depuis trois cents ans, à la face du soleil, occupa d'abord les graves Castillans. Le chef de la paroisse, et le sacristain après lui, s'efforçaient de démêler des traditions confuses ; le prébendé écoutait leurs dissertations d'un air de supériorité dédaigneuse, et tandis que les commentaires prêtaient au passé l'éclat dont notre imagination colore d'ordinaire les temps qui ne sont plus, tous ces hommes semblaient se grandir à la hauteur des siècles héroïques. Ils se croyaient réservés à la possession d'une sorte de paradis terrestre, et se plaisaient, en at-

tendant ces belles destinées, à répéter sans cesse le mot de patrie; leurs visages s'ennoblissaient à mesure qu'ils proféraient ce nom cher et sacré. L'Espagnol, avec son accent sonore et allongé, semble le comprendre mieux que tous les autres peuples de la terre; depuis l'expulsion des Maures, il ne l'avait pas prononcé.

» Cependant, le canon grondait toujours plus près de nous; le sol en était ébranlé, lorsqu'un béat, qui n'avait pas quinze ans, arriva hors de lui, en criant que les Français ne tarderaient pas à envahir le hameau. Maria del Carmen embrassa tendrement son fils, et l'alcalde lui demanda le détail de ce qui venait de se passer. Calixto nous apprit que les soldats de Napoléon étaient en marche de toutes parts; nul effort ne pouvait les arrêter. « C'est, dit Léonardo, qu'ils » montent des chevaux espagnols, ceux que ces » brigands nous ont pris à leur passage. » — Le béat ajouta qu'ils avaient tout écrasé, tout taillé en pièces. « N'importe, » répondirent presqu'en même temps les Castillans qui l'écoutaient. — « Si » Dieu permet qu'ils entrent dans la Vieille-Cas- » tille, ajouta l'alcalde, c'est afin qu'ils y res- » tent. N'est-il pas vrai, mon fils? — Oui, mon » père. — Il faut, ajouta le curé, nous retirer » dans les montagnes. — Il le faut, » s'écrièrent toutes les voix, et la résolution unanime fut aussitôt exécutée.

» Des jeunes gens se chargèrent avec respect

du saint ciboire, du Christ d'argent, des bannières de la commune; d'autres portèrent, sur des brancards faits à la hâte, les anciens du canton. Le Nestor du pays, trop appesanti par les ans pour quitter le toit de ses aïeux, resta dans sa demeure: c'était le père de Léonardo; le curé se hâta de lui remettre les péchés d'une vie qui allait bientôt s'éteindre. L'alcalde, en embrassant et le vieillard qu'il croyait ne plus revoir, et sa femme qui fuyait, et sa fille dont les yeux osaient pleurer maintenant qu'elle semblait ne donner des larmes qu'à son aïeul, ou à son pays, se montra un moment ému lui-même; puis il rassembla les hommes. Tous, armés soit de piques soit de fusils grossiers, partirent pour aller rejoindre le camp des vaincus, tandis que les femmes éplorées, suivant de l'œil leurs époux et leurs fils, rassemblèrent les bœufs, les vaches nourricières, et, guidées par le chef de la paroisse, en habits sacerdotaux, elles quittèrent par l'autre extrémité le hameau qui les avait vues naître. Le pasteur marchait à la tête de son troupeau, la croix à la main, les enseignes de Marie déployées. Les filles, conduites par la triste Catalina, entonnaient des hymmes qui n'étaient interrompus que par des sanglots. Les vieillards bénissaient leurs jeunes appuis. Les mères tenaient les enfans pendus à la mamelle, et, par intervalle, la procession s'arrêtait pour regarder, une fois encore, le clocher respecté, ou suivre,

à travers les ravins qui sillonnaient la plaine, la marche des nouveaux combattans.

» J'accompagnais cette émigration touchante, en regrettant l'emploi funeste de tant de vertus. Nous allions par les chemins qu'avait pris Antonio : sa rencontre était périlleuse pour moi; peu de temps devait s'écouler jusqu'à ce que les aigles eussent étendu leur vol sur la chaîne d'Occa. Je me séparai de la troupe fugitive, décidé à errer seul dans ces lieux inconnus, en attendant que je pusse rejoindre enfin le roi et l'armée.

CHAPITRE II.

» La nuit vint. Le canon, qui recommençait à gronder derrière moi, annonçait que les insurgés ne se retiraient pas sans combattre. Je cherchai un abri où je pusse reposer ma tête.

» La lune, roulant à travers d'épais nuages, projetait de temps à autre ses clartés sur les ténèbres du ciel et de la terre. Au fond d'une vallée qui s'ouvrait devant moi, brillaient, à travers les ombres, deux étangs éclairés par un de ces vifs reflets. Des hommes étaient assis sur les bords. Effrayé tout à l'heure de ma solitude, j'avais maintenant à craindre plus encore : tout ce qui respirait pouvait être ennemi.

» Une grande figure blanche s'élevait au milieu d'un cercle attentif. Je ne doutai pas que ce ne fût un religieux se disposant à exciter le feu de la révolte. Une voix de femme, éclatante, sonore, remplit tout-à-coup la vallée d'accords que dominaient les sourds retentissemens de l'artillerie espagnole et française : l'inconnue disait :

« Fils de la Vieille-Castille, écoutez ma ro-
» mance. Le foudre des batailles n'intimide pas
» mes chants. Le cœur des femmes est une lyre
» qui a trois cordes : l'une pour l'amour, l'autre
» pour Dieu, la troisième pour la gloire.... Fils
» de la Vieille-Castille, écoutez ma romance.

» Si je veux dire la guerre et ses prodiges, les
» inspirations ne me manqueront pas. Autour de
» moi se pressent les immortels souvenirs, les
» leçons immortelles. Ces monts, qui semblent
» des géants, se levant pour m'entendre, ont vu
» par quelles merveilles don Pélayo, le comte
» Gonzalès, le Cid, cet autre orgueil de la Cas-
» tille, savaient venger la patrie et la reconquérir;
» les héros m'invitent à chanter la gloire.

» De plus douces voix m'appellent! C'est Chi-
» mène....., c'est toi surtout, digne compagne du
» comte castillan, noble infante de Navarre, qui
» marchais auprès de Gonzalès dans les combats;
» qui, veillant à ses côtés comme un ange tuté-
» laire, écartais les périls de sa tête chérie....

» Épouses fortunées, elles sollicitent la triste Gitana de chanter l'amour.

» Mais non! Ce n'est pas pour le Cid et sa Chimène que j'ai accordé ma guitare. La fille des prêtres d'Isis élèvera son vol plus haut encore... Fiers Castillans, ne vous indignez pas : voyez ce ciel déployé sur vos têtes; là s'adressent mes louanges. Que d'autres disent la grandeur des hommes, moi je chante la grandeur de Dieu.

» Vassaux du roi catholique, écoutez ma romance. Le foudre des batailles n'intimide pas mes chants. Le cœur des femmes est une lyre qui a trois cordes : l'une pour Dieu, l'autre pour la gloire, la troisième pour l'amour. Vassaux du roi catholique, écoutez ma romance.

» La patrie des héros est aussi la patrie des élus du ciel. Nos royaumes ont peuplé les divins sanctuaires; les miracles éclatent de toutes parts. Ces flots, dont le murmure me soutient et m'anime, ont reçu le don des utiles prodiges. Espagnols, mêlez votre voix à mes accords; que mes paroles soient touchantes comme la prière : ma romance est un hymne d'amour.

» Hôtes de la Jérusalem céleste, Vincent et Casilda, vous qui donnez à ces lacs vos noms sacrés, vous qui faites leur vertu, voyez l'armée en pleurs arriver sur vos bords. Quand

» l'art des hommes ne peut plus tenir le sang
» captif dans la veine rompue, votre onde sait
» l'arrêter. L'armée en pleurs apporte un héros
» mourant à ces sources de vie. Le héros mérite
» vos secours et mes chants : il combat pour son
» Dieu !

» Pleurons ! c'est le plus jeune d'entre nos
» chefs, le plus sage, le plus vaillant, que vient
» d'atteindre le plomb de l'idolâtre. Encore un
» peu de temps, et notre roi captif aura perdu un
» Rodrigue, l'Espagne un Gonzalve de Cordoue,
» et l'héroïne de Sarragosse.... Ah ! ce qu'elle
» aura perdu, comment vous l'apprendre ? Il est
» des choses que nous seules pouvons sentir,
» pour lesquelles nous-mêmes n'avons pas de lan-
» gage !... Nous entendons et la gloire et l'amour ;
» les hommes n'entendent que la gloire.

» Casilda, écoute ma romance. Les tonnerres
» des batailles n'empêcheront pas mes chants de
» monter jusqu'à toi. Femme encore ; ton cœur
» est une lyre qui a trois cordes : l'une pour la
» gloire, l'autre pour l'amour, la troisième pour
» Dieu. Casilda, je te consacre ma romance.

» Compagne de la reine du ciel, je dirai les
» merveilles de ta vie ; et vous, chrétiens,
» prêtez l'oreille. Le lieutenant des califes tenait
» alors Tolède assujettie : la plus belle des vier-
» ges le nommait son père ; les miramolins de

» Grenade et de Cordoue, les infants de Léon et » de Castille soupiraient aux pieds de la fille d'Al- » démon. Mais Casilda repoussa leurs hommages; » l'époux qu'elle avait choisi n'habite pas sur la » terre ; la jeune Musulmane appartenait au fils » du vrai Dieu.

» Les chrétiens, que le sort des combats avait » jetés dans les fers, voyaient apparaître au fond » de leur cachot, semblable à la clarté qui con- » sole, au feu qui ranime, la fille de leur vain- » queur. Sa main pansait leurs blessures; son » oreille s'ouvrait aux récits de leurs exploits; sa » bouche s'instruisait à bénir, à chanter celui qui » n'est qu'amour et gloire.

» Un jour, Casilda portait dans le pan de sa » robe le pain qu'attendaient les captifs. Aldémon » la suit et s'écrie : « Que portes-tu ? — Des ro- » ses, » répond la vierge sainte. Le soudan re- » garde: c'étaient des roses. La foi aplanit les mon- » tagnes et dissipe les tempêtes. Chrétiens fidèles, » chantons celui qui est tout gloire et tout amour.

» Castillans de Boëcio (1), soyez fiers de ma » romance. Le foudre des batailles n'intimide » pas mes chants. Le cœur des femmes est une » lyre qui a trois cordes : l'une pour l'amour,

(1) Village auprès de Birbiezca, à six lieues de Burgos; les lacs de Saint-Vincent et de Sainte Casilde lui ont donné quelque célébrité.

» l'autre pour Dieu, la troisième pour la gloire.
» Castillans de Boëcio, vous serez fiers de ma
» romance.

» L'ange des ténèbres disputa au Christ sa con-
» quête ; l'âme de la vierge fut plus forte que lui.
» L'ange des ténèbres frappa son corps d'une
» plaie meurtrière : le sang s'échappait à grands
» flots de sa poitrine épuisée ; la mère de Dieu lui
» apparut : Va, dit-elle, aux lieux que la source
» de Saint-Vincent arrose. » La fille du soudan
» obéit ; et cette fleur mourante, aussitôt rani-
» mée, brilla de ses vives couleurs. Bienheureux
» Vincent, souviens-toi que j'ai chanté ta gloire.

» En vain le prince infidèle se désespéra d'avoir
» perdu l'appui de ses ans ; Casilda repoussa et
» les prières du vieillard impie et les douceurs
» du toit paternel. Vos heureux ancêtres l'ont
» vue vivre et mourir sur ces bords ; mourir, si
» c'est mourir que de quitter le séjour des larmes
» pour celui des joies éternelles. Plus heureuse
» que nous, c'est unie au chœur des anges
» qu'elle chante les louanges de son Dieu.

» Casilda, des miracles sans nombre ont
» prouvé ta puissance ; tu as consolé bien des
» fils ; tu as fait plus, tu as consolé des épouses
» et des mères. Si tu repoussais aujourd'hui
» un peuple qui t'implore, ses mains cesse-
» raient de brûler l'encens sur tes autels, tes

» images brisées voleraient en poussière sur l'aile » des vents, et nos imprécations iraient attrister » ton oreille accoutumée à des chants de recon- » naissance et d'amour.

» Fils de la Vieille-Castille, c'est assez écou- » ter ma romance. Le foudre des batailles vous » appelle; fournissez des exploits à mes chants. » Le cœur des femmes est une lyre qui a trois » cordes : l'une pour l'amour, l'autre pour la » gloire, la troisième pour Dieu. Fils des hé- » ros, c'est trop long-temps écouter ma ro- » mance. »

» En ce moment, une vive clarté brilla sur les montagnes; des torches, agitées dans les airs, éclairaient une multitude armée qui se dirigeait vers les bassins de Boëcio, en traçant dans les ténèbres un sillon de lumière.

» Je pus distinguer un brancard sur lequel des officiers, des soldats, des femmes pleuraient; mon cœur, inquiet des paroles de la Gitana, s'élançait vers mes concitoyens désolés. Ils s'arrêtèrent aux bords des lacs. Le jeune chef fut plongé dans les eaux glacées; des religieux bénissaient l'étang; les hymnes sacrés retentissaient de toutes parts, et une femme, à genoux sur le rivage, priait, les mains étendues avec effroi vers l'illustre blessé. Enfin un profond silence régna; tous les cœurs semblaient être en sus-

pens, et attendre avec une sollicitude égale l'arrêt que le sort allait porter. « Miracle ! » s'écrie tout à coup la Gitana, qui se détachait de la foule avec ses voiles blancs ; « Miracle ! » disent les religieux, en agitant leurs crucifix, et il n'est pas une voix qui ne répète ce cri d'espérance et de joie. L'allégresse se manifeste par des chants et de pieuses invocations. Bientôt le cortége se remet en marche ; il gravit les hauteurs, il s'approche, il atteint au lieu où j'étais. Je n'avais plus que le temps de m'éloigner à la hâte ; des rochers me fermen le passage ; une caverne, dont les torches éclairaient déjà l'entrée, s'ouvrit peu après devant mes pas. Je m'enfonçai sous les sombres voûtes, heureux d'échapper aux périls dont je me sentais menacé.

» Cependant, le bruit grossissant me pénétrait d'épouvante. Quelques hommes s'élancent dans mon triste asile. La foule entière s'y précipite après eux, et le brancard est déposé sur le sol humide.

» Tandis que je cherchais un refuge dans les prolongemens du souterrain, un officier disait à la multitude : « Amis, le général a besoin de » respirer à l'aise. Retournez à vos bivouacs ou » à vos demeures. Il se peut que les Français » inondent bientôt ce canton, et que nous soyons » contraints de laisser notre généreux chef dans » ces galeries profondes. Gardez que des yeux en» nemis remarquent votre concours. Allez, que

» ceux d'entre vous qui ont des vivres en ap-
» portent, sans retard, pour que don Alonso
» ne soit pas chassé par la faim de son dernier
» abri. Allez ; la nuit, priez pour la patrie ;
» le jour, combattez pour elle. »

» Tous sortirent. Le jeune officier, qui venait de s'exprimer ainsi, une femme voilée sur laquelle semblaient fixés les regards de tous, la Gitana, un barbier, un religieux de mon ordre, des soldats et deux ou trois villageois, restèrent. C'était assez pour que, rapproché ainsi par le hasard de mon frère mourant, je ne pusse me jeter dans ses bras. Le hyéronimite demanda au ciel le salut du général. Les assistans répétaient ses cantiques sacrés. Les échos de ces voûtes sans fin donnaient à cette harmonie religieuse une imposante majesté. Mon âme s'y associait tout entière, et moi seule ne pouvais unir ma voix au touchant concert.

» L'étrangère était agenouillée au chevet d'Alonso. Un chapeau, sur lequel flottait un panache aux couleurs d'Arragon et de Castille, couvrait sa tête, et un long voile noir la cachait à tous les yeux. Elle paraissait redouter les soins du barbier, qui la rassura en se disant chirurgien latin ; et aussitôt des phrases barbares vinrent attester la science dont il se prétendait pourvu. « *Non est profundum*, s'écriait-il, » en sondant la blessure. « *Nihil est* qu'une adynamie ou débi-
» litation, causée par la perte de sang que les

» miracles de sainte Casilde ont si heureuse-
» ment arrêtée. — Il est donc bien vrai que mes
» prières ont été entendues ! » interrompit la Bohémienne, en croisant les mains avec une vive expression de joie. A ce mot, l'inconnue releva la tête et jeta une chaîne d'or au cou de la Gitana, aussi surprise que charmée.

» Mon frère fit un mouvement. — « Il se meut,
» il respire, » s'était écriée, avec un accent qui me fit tressaillir, celle que j'entendais nommer l'héroïne de Sarragosse. Elle s'élança sur la couche d'Alonso, et je fus sur le point de l'imiter. Une voix étouffée dit alors : « Qu'est-ce ? N'est-ce
» pas elle que je viens d'entendre ? » — Et tous se pressèrent autour du blessé pour recueillir son premier souffle de vie. Mais il se tut, et resta inanimé. Heureuse d'avoir trouvé un cœur de femme qui parût s'intéresser aux peines et aux vœux du sien, la mystérieuse amazone pencha sa tête sur le sein de la Gitana, en donnant un libre cours à ses pleurs.

» Le barbier continuait avec importance ses inutiles soins. « Nous avons, disait-il, entendu
» un mot sortir de la bouche de l'illustrissime
» seigneur général. Soyons attentifs aux songes
» qui occupent sa léthargie ; il est de principe
» dans les universités que le rêve est le symp-
» tôme le plus propre à faire connaître la nature
» et l'intensité du mal. Le grand Adrien Jonghe

» en a fort bien classé et expliqué les espèces
» dans ces vers fameux :

» *Petræ incidens stabili bonam spem continet.*
» *Fons limpidus mentem serenam denotat.....*

» Alonso ne se ranimait pas. Le chirurgien déclara qu'Hippocrate ne lui fournissant pas de lumières sur cet opiniâtre sommeil, il était obligé d'y reconnaître l'action insurmontable d'un sortilége. A ce mot, les villageois castillans tombèrent à genoux en poussant des cris d'épouvante. Le religieux essaya en vain de calmer leur effroi ; et l'officier, qui n'était autre que don Carlos, voulut jeter loin du souterrain l'ignorant barbier.

» L'étrangère se tenait inclinée sur le lit de douleur. Tout à coup Alonso s'agite, un soupir plaintif s'échappe de sa poitrine, il entr'ouvre les yeux, et, soulevant la tête, promène autour de soi un regard étonné ; puis : « Où suis-je, dit-il,
» où est ma sœur ? » Et portant la main sur son front, il paraît bannir avec désespoir un songe heureux qui l'avait bercé. « Reconnais, s'écrie le
» fils de don Juan, reconnais l'ami le plus tendre, le plus heureux de te savoir rendu à
» l'existence et à ton pays. — C'est toi, don Carlos ? Il y a long-temps que nous ne nous étions
» embrassés. Tout à l'heure j'ai cru voir Maria
» et l'entendre. Elle me souriait du haut du ciel ;
» et pourtant elle versait des pleurs qui arrivaient

» jusqu'à moi. Est-il vrai, grand Dieu, que je ne » la verrai plus ? » L'inconnue avait relevé son voile. Le regard encore incertain d'Alonso se repose sur elle; il pousse un cri : c'est Maria de las Angustias qui se précipite dans ses bras. Leurs larmes coulent confondues ; la Gitana, don Carlos, tous, moi, plus qu'aucun autre, nous partageons l'attendrissement dont leur âme est remplie. Long-temps le silence, que tous deux gardaient en savourant la douceur de cette étreinte, ne fut interrompu que par des exclamations aussitôt étouffées. Long-temps des cris de joie et d'amour furent leur unique langage. Le frère de Jaïmé essayait de calmer des transports dont il s'effrayait, et, en voulant tempérer le bonheur de son ami, lui-même ne pouvait contenir les vifs témoignages du sien. Plusieurs fois je m'élançai pour mêler mes embrassemens à ceux de mon frère et de la marquise; mais la présence de la Gitana me retint attaché sur la pierre où je m'étais assis, et je me félicitai bientôt de n'avoir pas cédé aux mouvemens d'un cœur trop prévenu des droits de la tendresse fraternelle. « Comment, » disait Alonso, m'as-tu laissé si long-temps ignorer le prodige qui t'avait sauvée? Ne savais-tu » pas que, demeuré seul sur la terre, je n'existais » plus que par le désespoir?—Mon frère, écoute, » répondit Maria. Tu as su que je fus traînée au » lieu des exécutions sanglantes. Un prêtre, » placé à côté de moi, me bénissait, et nous at-

» tendions le coup suprême. Il me souvient qu'alors, tout occupée du ciel qui allait s'ouvrir pour nous, je crus entrevoir ton image. Le bruit fatal se fit entendre ; tout disparut à mes yeux ; et quand je pus regarder autour de moi, j'étais seule à genoux ; tous mes compagnons d'infortune ne vivaient plus. Saisie d'horreur, je me levai pour fuir. Les soldats n'avaient pas sans doute voulu m'atteindre ; ils détournèrent les yeux. Un officier me montra la porte d'Alcala que, dans mon trouble, je ne savais plus retrouver. A peine hors des murailles je m'évanouis, et ne repris mes sens qu'à Guadalaxarra, où des muletiers m'avaient transportée. Je t'adressai en vain plusieurs messages. Tu avais quitté Ocagna en même temps que Pablo fuyait l'obscurité du cloître, afin de venir à Madrid briller sur le théâtre de l'apostasie ; je me rendis en Guipuscoa pour instruire le marquis de mon sort, et l'enlever aux geôliers de don Fernand. Je sus que, vivement affligé d'abord, il avait trouvé dans les grandes scènes dont il se voyait acteur, une distraction à ses regrets. Je sus que, loin d'être prisonnier dans la nouvelle cour, il en acceptait les dignités et les cordons. Un profond désespoir saisit mon âme. L'Espagne entière courait aux armes pour venger son roi ; je résolus de prendre place parmi les défenseurs du bien-aimé don Fernand, en laissant le

» monde entier ignorer que je vivais encore, que
» je combattais mes assassins quand mon époux
» consentait à les servir. Depuis, j'ai tenté d'inu-
» tiles efforts pour ramener le marquis dans nos
» rangs. C'est seulement après le siége de Sar-
» ragosse, que j'ai appris tout ce que tu avais fait
» pour l'Espagne et pour ta gloire. Attachée à
» tes traces, je t'ai cherché en Andalousie, au
» fond de nos provinces du nord, dans les Cas-
» tilles; enfin, je te retrouve; ma présence t'est
» chère; cette certitude suffit au bonheur de ma
» vie. Je ne saurais me résoudre à vivre parmi
» ceux qui ont donné des fers à notre roi, ceux
» qui ont voulu me donner la mort. Puisse le
» marquis ignorer que j'existe, jusqu'au jour où
» je pourrai consacrer mes soins à sa vieillesse,
» loin d'une cour ennemie!... Fasse le ciel que
» ce ne soit pas sur la terre d'exil! »

» Des paysans arrivaient en foule avec les provisions que don Carlos avait demandées. La Gitana leur disait : « Apportez toujours; le général
» don Bartholomé arrivera cette nuit peut-être
» avec toute son armée, et, dès que les monstres
» iront en avant, il s'établira dans ces galeries
» sans fond. Les ennemis des Sarrasins les ont
» sans doute creusées. Cette fois encore, elles
» serviront de refuge aux libérateurs de la pa-
» trie. »

» Ainsi, je ne pouvais plus demeurer dans mon asile, et je ne pouvais pas fuir. Pourquoi

fallait-il que la crainte vînt flétrir et dégrader mon âme ! Assez de sentimens douloureux l'avaient froissée, sans que la peur dût y mêler son inexprimable amertume.

» Alonso s'était ranimé ; il se soulevait sans peine, et déclara qu'au lever du jour il remonterait à cheval. Maria combattit ce dessein. « Rassure-toi, répondit-il en pressant les mains » de la marquise sur son cœur ; je suis bien fort, » appuyé sur le bras d'une sœur telle que toi..., » et, ajouta-t-il, d'un ami comme don Carlos. »

» Il avait fait mander les officiers supérieurs de son corps. Ils arrivèrent : tous étaient heureux de voir leur général près de marcher à leur tête. « Le marquis de Belvédère (1), leur dit Alonso, » a résolu de livrer bataille dans les montagnes » de Monastério de Rodillas et de Quintanapalla. » La journée d'hier n'a été qu'une affaire d'a- » vant-postes ; l'effort de l'ennemi a dû se porter » sur Black et la Romana. D'après ce que j'ai » appris, au moment où une balle perdue m'a » séparé de vous, ils n'ont pu soutenir le choc » de ces masses terribles. Ce sera aujourd'hui ou » demain notre tour, et nous ne serons pas sans » doute plus heureux. L'empereur veut arriver » à Madrid. Il croit que là est l'Espagne. Il » ignore qu'elle est partout pour le combattre, » nulle part pour être domptée. Nous aurons à

(1) Il commandait l'armée chargée de couvrir Burgos.

» repousser la grande armée, et, ne nous le » dissimulons pas, le torrent saura se frayer » passage, mais que ce soit sur nos cadavres. » — Non, s'écrièrent tous les officiers, non, les » Français ne passeront pas. Ils ne sont plus in- » vincibles. Vous-même le leur avez prouvé plus » d'une fois, et si l'empereur n'a pas encore » perdu de batailles rangées, c'est qu'il n'a pas » rencontré des Espagnols au champ d'honneur. » Qu'il vienne; les héros de Baylen l'attendent. » — J'aime, reprit Alonso, à voir cette con- » fiance dans la puissance de votre courage et » dans la justice de votre cause; mais l'ennemi » a une expérience et une discipline qui man- » quent à nos soldats. Ses troupes sont dix fois » plus nombreuses que les nôtres, et les forces » anglaises qui s'annoncent toujours ne se pré- » sentent jamais. Nous devons succomber. N'im- » porte; l'Espagne ne succombera pas. Les ba- » tailles perdues irriteront la fierté nationale, et » appelleront partout des vengeurs. Le bruit de » nos efforts, celui même de nos revers, propa- » gera, d'un bout de la Péninsule à l'autre, le » sentiment de la résistance; de victoire en vic- » toire, l'usurpateur de nos droits en viendra » à sentir qu'encore quelques triomphes, et ce » sera fait de sa puissance. »

» Les officiers, tous plus vieux qu'Alonso, écoutaient avec respect les paroles du jeune chef. Il donna des ordres à chacun d'eux pour que les

avant-postes se repliassent devant les Français, et prissent position avec le gros de l'armée sur le flanc des montagnes qui défendent Burgos. « Si je suis trop faible pour rester à cheval, con-» tinua-t-il, je me ferai porter au milieu des » rangs. Ce n'est pas dans un tel jour que je me » séparerai de mes frères d'armes. Allez; l'ombre » du Cid s'élancera du cercueil pour venir défen-» dre avec nous les lieux où fut son berceau, » où dorment ses cendres. »

» Ils sortirent. La marquise se précipita dans les bras d'Alonso : « O mon ami, dit-elle, tu » vas combattre pour l'Espagne et pour don Fer-» nand! Cette fois du moins je serai auprès de » toi; ta sœur partagera tes périls, elle verra la » première tes succès. Le bonheur que j'éprouve » en retrouvant mon frère, en le retrouvant » couvert de gloire, compense toutes les peines » de ma vie. »

» Ils se tenaient embrassés; la Gitana se lève, et, ajustant sur son épaule les longs plis de sa mantille blanche, elle étend la main au-dessus d'eux. « Vos cœurs, dit-elle, ne font pas, même » à leur insu, un vœu qui ne doive être exaucé » un jour. »

» La marquise essaya vainement d'obtenir l'explication de cet oracle. La Bohémienne demeura inflexible, et comme don Carlos raillait ses prétentions au don de prophétie, elle répondit aux sarcasmes par un regard où brillait la co-

lère. Le jeune seigneur crut apaiser ses ressentimens en pressant la taille légère de celle qu'il appelait la plus charmante des filles de l'Andalousie ; mais elle le repoussa d'un air d'indignation et de mépris. « Soyez moins familier, lui » dit-elle ; on dirait que vous me prenez pour » une duchesse. »

» En ce moment le fils d'Enrique Enriquez parut. Il venait annoncer à la compagne de Barthelomé que la quadrille resterait dans les gorges de la Biscaye et du Guipuzcoa. Antonio, à l'aspect du général et de sa pâleur mortelle, exprima par ses gestes, ses invocations à tous les saints du calendrier, ses regards levés vers le ciel, l'affliction qu'il éprouvait. Rassuré bientôt, il passa des vives démonstrations de sa douleur, à d'aussi vives démonstrations de sa joie. L'inconnue qui veillait auprès d'Alonso occupa son inquiétude curieuse. Il s'agitait autour d'elle, tout en racontant au général que des communications régulières venaient de s'établir entre la junte centrale et les passages des Pyrénées. « Les vieilles femmes, » dit-il, descendent tous les jours sur la route, » ferment à demi les yeux, tendent la main aux » passans, et là elles comptent les hérétiques » que la France vomit sur nous. Le soir, une » d'elles porte le relevé au village, et, de proche en proche, sa majesté la junte sait en peu » de jours le nombre des mécréans que nous » avons à détruire de plus. »

» Le jour commençait à pénétrer dans la sombre caverne; les torches pâlissaient déjà. Alonso essaya de se lever. Il lui fallut un peu de temps pour assurer sa marche. Maria, l'Andaloux, la Gitana, don Carlos pansèrent à l'envi sa blessure. Il proposa au bon muletier de demeurer auprès de lui. « Seigneur général, répondit-il, vivez mille an- » nées. Il serait bien heureux pour moi d'être » attaché à votre excellence; mais j'aime mieux, » si votre excellence me pardonne, faire la guerre » pour mon compte, être général en chef de ma » personne. C'est une belle chose que le com- » mandement, même quand on n'a qu'un fusil » qui vous obéisse. »

» Les chevaux arrivèrent. « Ma sœur, partons, » dit Alonso, le cœur me bat en pensant que » moi, qui suis sans renommée, je vais avoir » pour adversaire le vainqueur des Pyramides, » d'Austerlitz, d'Iéna. Mais je défends mon » pays; la justice et l'honneur sont pour moi; ta » présence soutiendra mon courage; la défaite » ne sera pas sans consolation ni peut-être sans » gloire. »

» Ils partirent. Don Carlos, des aides de camp, d'autres officiers, les accompagnèrent. L'Andaloux, qui rentra alors, s'écriait : « Voyez avec » quelle grâce, avec quelle majesté cette dame » au panache rouge manie son fougueux cour- » sier! Elle ressemble à Chimène ou à la com- » pagne du comte Gonzalès, ou plutôt à la dé-

» funte marquise de C***. Il n'y a que l'excellen-
» tissime marquise qui pût avoir cette taille haute
» et légère, cet air de sainte Cécile et de la reine
» des anges. Je croirais qu'elle est revenue du
» ciel sur la terre pour nous indiquer le che-
» min de la victoire. Voyez, ne monte-t-elle pas
» un cheval blanc comme saint Millian et saint
» Jacques lorsqu'ils combattaient avec nos pères
» contre les Sarrasins? »

» Les corps espagnols qui couvraient Briviezca opéraient lentement leur retraite. Antonio prit congé de la Gitana; il allait rejoindre les recrues que le justicier lui avait demandées, pour les conduire, à travers les Asturies, au rendez-vous assigné. En partant il embrassa la Bohémienne, et disparut.

» Dans le même moment la Paquita, qui se tenait en sentinelle au-devant de la caverne, accourt pleine de joie; elle venait d'appercevoir un petit hérétique bleu, et pensait qu'il serait facile de le tuer. C'était un tambour qui avait perdu sa route; il arrive, mourant de faim, de fatigue et de froid. « Bonne dame, dit-
» il, dans l'idiôme des provinces méridionales
» de France, donnez-moi un asile et du pain. »
La Gitana, doutant à son langage qu'il ait pris naissance au delà des monts, lui demande quelle est sa patrie. « Le premier régiment de la garde
» impériale, répond-il. Pour la première fois
» depuis dix ans que j'existe, j'ai perdu de vue

» l'aigle du régiment; c'est le clocher de mon » village. » A ce mot, la Gitana court au fils du soldat français, et lève un couteau sur sa tête. A l'exemple de sa mère, la Paquita, tenant en main un paquet de paille embrasée, essayait de mettre le feu au havresac du tambour. Il tombait égorgé, si je ne m'étais élancé à temps pour détourner les coups. J'entraînai avec peine l'enfant soldat, qui, armé de son sabre, voulait châtier cet accueil homicide; et la Gitana, étonnée de mon apparition soudaine, frappée de respect en voyant ma robe sacrée, demeura immobile sur le seuil du souterrain sans avoir eu le temps de reconnaître mes traits.

» Le tambour m'apprit que sa mère avait vu le jour aux pieds des Pyrénées, et reçu la mort des braves, en distribuant l'eau-de-vie sur le champ de bataille d'Eylau. Bertrand était son père; je fus heureux d'avoir sauvé le fils du brave sergent. C'était lui, au 2 mai, qui avait épargné la marquise.

» J'allais rejoindre le grand chemin de Bribiezca lorsque, sur une hauteur voisine, un lancier français parut et s'arrêta; il regardait s'il n'y avait pas d'ennemis dans la vallée: un coup de feu le renversa sans vie. Je cherchais quelle main avait pu lui envoyer la mort; aucun rocher n'offrait d'asile, et la plaine était déserte; seulement un laboureur conduisait paisiblement ses bœufs, assez loin de cette triste scène.

» Je continuais d'avancer. Un autre lancier se montre au sommet du mamelon ; l'aspect d'un de ses camarades, étendu sur le sol, l'étonne. Le laboureur, près de qui mon chemin m'avait amené, prend un fusil à terre, le pointe, à l'abri de ses taureaux, fait mordre la poussière au cavalier, jette son arme dans un sillon, et continue de diriger le soc bienfaisant sans que rien trahisse un assassin. Une troisième victime allait tomber lorsque, plus leste que moi, le fils de Bertrand arrive sur lui et essaie de se grandir pour le frapper au cœur. C'était Léonardo : je lui parlai avec indignation de sa froide cruauté. « Je ne vous » comprends pas, me dit-il, je fais la guerre au- » près de ma charrue ; » et il poursuivit son labeur. Les éclaireurs de l'armée française nous avaient rejoints ; l'alcalde aurait reçu le châtiment de ses attentats, si, dans un mouvement d'intérêt pour un concitoyen que des mains étrangères allaient frapper, je n'avais commandé le silence à l'impétueux témoin des meurtres qu'il venait de commettre.

» Le tambour se consola de ma clémence en retrouvant son drapeau et son père. La joie de Bertrand effaça pour un moment les impressions pénibles que les derniers jours avaient gravées dans mon âme.

CHAPITRE III.

» J'ARRIVAI à Bribiezca en même temps que l'empereur. Il m'ordonna de demeurer auprès de lui, quoique Joseph continuât d'habiter la capitale de l'Alava. J'apperçus, dès le premier entretien de Napoléon, des projets qui roulaient confusément dans sa pensée, et devaient, en se fixant, donner à l'Espagne de nouveaux orages. Toute idée d'une force étrangère était importune à son ambition, comme un larcin ou comme une menace. Ce prince ombrageux s'effrayait déjà de la puissance que donnerait à son frère la vaste domination des Espagnes. Il me parut dès lors disposé à traiter en rival, en ennemi, un roi dont l'empire, borné à quelques champs de bataille, ne reposait encore que sur les chances douteuses de l'avenir, et je tremblai de voir bientôt l'indépendance, ou du moins l'intégrité de la monarchie espagnole, attaquée par celui que ses intérêts et ses promesses en devaient rendre le défenseur.

» Les colonnes françaises s'arrêtèrent devant les hauteurs. L'armée espagnole attendait de pied ferme le choc des aigles impériales. L'empereur se porta en avant pour reconnaître l'ob-

stacle que rencontrait leur marche, et il jugea la position assez forte, l'ordre de bataille assez savant, pour remettre l'attaque au lendemain. A mesure que les troupes arrivaient en ligne, elles établissaient leurs bivouacs en présence des postes ennemis. Des deux côtés les feux s'allumèrent. Le cri des sentinelles espagnoles se faisait entendre jusque dans le camp français. La nuit fut calme et pure. La lune promenait sur cette grande scène son disque paisible, et les deux armées dormaient, en attendant que le lever du jour leur permît de s'entr'égorger.

» Je pris mon gîte en arrière des bivouacs, dans un des hameaux qui bordaient la route. Les habitans s'étaient enfuis de toutes parts, et les soldats, ne trouvant point de bois, de paille, d'alimens dans ces solitudes où il n'y avait ni un arbre ni un homme, avaient à moitié démoli le village pour employer la charpente à se défendre de la fraîcheur des nuits, et le chaume à satisfaire ou plutôt à tromper la faim des chevaux. Je m'établis dans une de ces maisons désertes et délabrées. Tout ce qu'il me fallait, c'était un moment de repos, au milieu des tristes événemens que je venais de traverser et de ceux qui m'attendaient encore. Tous mes sentimens d'homme, de frère, d'Espagnol, étaient froissés; dans le désordre de mes pensées, je regrettais le calme, et quel calme, grand Dieu! du monastère de San-Lorenzo.

» La hutte sauvage où j'avais cherché un asile était la moins endommagée du canton. Un bruit d'hommes, des hennissemens de mules, des voix de femmes se firent entendre à la porte : c'était Matéa, qui cherchait un abri sous ce toit grossier. Elle était partie de Vittoria, impatiente de rentrer dans Madrid, sûre de voir les armées du saint-office fuir partout devant vos drapeaux. Peut-être le roi, inquiet d'être laissé loin du centre des opérations militaires et politiques, avait-il compté sur l'habileté, sur l'ardeur de la comtesse, soit pour démêler les desseins jaloux de l'empereur, soit pour les fléchir. Elle fut surprise de me retrouver : elle s'en montra heureuse. Je lui parlai de ce qui s'était passé aux bords de l'Èbre, et elle parvint à dissiper les accusations qui s'élevaient contre elle dans mon cœur, en m'assurant qu'elle s'était bercée de l'espoir qu'à l'aspect de ses soldats mutinés, Alonso aurait cherché un asile dans le camp français. Matéa pouvait me persuader sans peine, quand elle se défendait d'avoir conspiré le meurtre de mon frère. Le cri douloureux qu'elle avait poussé au moment où la soldatesque se précipitait sur le général désarmé, attestait que son cœur se révoltait contre les menaces des complices de Fortunato. Il ne resta bientôt plus de nuages entre nous ; je retrouvai l'appui de ma vie. Jamais je n'avais ressenti plus vivement le besoin d'être soutenu. La journée du lendemain me semblait affreuse. La pensée des

dangers qu'allaient courir Alonso et Maria, au milieu de trente mille Espagnols résolus à mourir avec eux, cette pensée portait le trouble jusque dans ma conscience.

» La comtesse avait cru arriver sans obstacle à Burgos, la nuit même, sous la protection des armes françaises. Contrainte de s'arrêter devant la résistance d'Alonso, elle accusait, dans sa colère, et le génie de l'empereur, et la bravoure de vos soldats. Le sommeil mit un terme à ses emportemens, et je demeurai en proie aux angoisses qui déchiraient mon sein.

» Avant le lever du jour, les sons d'une musique guerrière retentirent le long de la ligne française ; je tressaillis ; c'était le signal du réveil. L'armée s'ébranla : le dragon, le hussard donnaient des soins à leur compagnon de gloire, tandis que le fantassin, étendu le long des feux, riait des travaux de l'orgueilleux cavalier, ou dormait encore. Mais, au bruit d'une fusillade lointaine, il secoua la paille du bivouac, prit son arme fidèle et se pressa autour de ses drapeaux. Les aides de camp s'agitaient de toutes parts ; les généraux commençaient à paraître sur la porte des chaumières qui leur servaient de demeure, et l'artillerie prolongeait, sur la route ébranlée, sa marche pesante. Tout à coup l'ordre d'aller au trot lui fut donné, et ces lourdes machines, dans leur course qui faisait trembler la terre, renversaient les escadrons formés en ba-

taille au milieu du village. Une des ailes de l'armée, déployée vers les montagnes, pour tourner Alonso, venait d'être rompue et taillée en pièces. On n'avait pas trouvé dans le canton un habitant qui pût servir de guide. Seulement une jeune femme s'était rencontrée, ayant un de ses enfans sur les bras et l'autre à ses côtés. Elle avait consenti à conduire les Français, et marchait à leur tête en chantant, lorsque tout à coup elle jeta sa fille qui la suivait, de l'autre côté d'un précipice, et disparut elle-même, suspendue adroitement aux rameaux flexibles d'un saule, avec un fardeau qui eût été pesant pour tout autre qu'une mère. Une grêle meurtrière accabla aussitôt vos régimens perdus dans des gorges profondes. Les héros d'Austerlitz entendaient, dans leur chute, les rires et les outrages de celle qui les avait menés à la mort. Ils périrent sans pouvoir combattre, sans essayer de fuir. Seuls, deux grenadiers songèrent à se traîner tout sanglans jusqu'à nos quartiers; mais ce n'est pas le soin de leur vie qui les occupait : ils avaient à sauver leurs drapeaux. En tirant de leur poitrine l'aigle sacrée, tous deux expirèrent.

» L'armée, au récit d'un tel désastre, resta silencieuse et morne. La valeur française ne s'accoutumait pas à cette sorte de combats sans égalité, et de dangers sans gloire. La guerre sauvage que leur faisait notre population étonnait des hommes qui croyaient avoir tout épuisé en fait

de périls, de privations et de résistances. Ce désert qu'ils semblaient porter avec eux, tels que le lépreux ou le coupable, cette solitude des villes ou des bourgades muettes comme des tombeaux, ce silence des chemins qui n'était interrompu de loin en loin que par des bruits de mort, toutes ces nouveautés menaçantes déconcertaient les plus bouillans courages.

» Cependant l'ardeur de la vengeance s'alluma bientôt dans les rangs. On vit une armée espagnole accepter le combat; on jura de châtier sur elle le meurtre des braves qui venaient de succomber, et je craignis qu'il ne fût pas fait de quartier aux vaincus.

» De nouveaux corps furent destinés à attaquer les revers des montagnes. On choisit des guides parmi un gros de prisonnniers que vos partis amenaient au camp : c'étaient, pour la plupart, des habitans du pays; déguenillés, demi-nus, ils n'avaient pour uniforme que le ruban rouge. Je reconnus le gendre de Léonardo. Il me sembla qu'Angel; dans la fleur de l'adolescence, et près de conduire à la couche nuptiale sa compagne désignée, devait attacher du prix à la vie. Je l'indiquai avec le jeune béat, frère de sa bien-aimée, pour conduire vos légions. Le moment de mettre son obéissance à l'épreuve était d'autant mieux choisi, qu'une troupe de femmes, chassées de leurs asiles lointains par vos éclaireurs, avaient fui devant eux jusqu'à nous, et

venaient de se précipiter dans l'église, en demandant deux choses : l'absolution et l'honneur, comme si elles fussent tombées aux mains de Kalmouks ou d'Arabes. Dans le nombre était Maria del Carmen et avec elle sa fille, embellie par les émotions de la fatigue et de la peur. Angel avait vu sa fiancée ; il avait pressé sa main tremblante ; le béat avait vu sa sœur et sa mère. Ils partirent accompagnés des conseils de Maria del Carmen, des vœux de Catalina, et entourés de baïonnettes ; la division qu'ils conduisaient erra loin du but où elle croyait marcher. Le général français vit qu'il était trahi ; les deux Castillans ne se justifièrent pas. Ils se mirent à genoux, et tombèrent fusillés.

» Le soleil s'était levé à notre gauche, au milieu d'un ciel sans nuages ; des vapeurs légères semblaient ne parsemer le firmament que pour prêter, par leurs brillans reflets, un éclat de plus et un cortége au réveil de l'astre roi. A le voir monter avec majesté au-dessus de l'horizon, dans une immense couronne de feu et d'or, on eût dit un arbitre qui allait prononcer sur ces grands différens ; il ne venait si paisible et si beau que pour éclairer le carnage.

» Des tirailleurs descendirent dans l'étroite vallée qui séparait les deux camps, et engagèrent le combat. Les soldats prenaient plaisir à cette lutte meurtrière, et, certains de l'avenir, ils se bornaient à railler la retraite précipitée de leurs

camarades, lorsque les chasseurs espagnols, adroits et lestes, avaient un moment l'avantage sur les chasseurs français.

» Je distinguais tous les corps distribués devant nous sur les hauteurs. Celui d'Alonso se déployait sur la première ligne. Le général passa dans les rangs ; une femme, qu'un cheval blanc semblait fier de porter, agitait à côté du jeune chef son panache rouge ; et des cris de vive le bien-aimé don Fernand ! vive l'indépendance nationale ! éclataient sur leur passage. Les enseignes aux couleurs d'Arragon et de Castille flottaient autour d'eux dans les airs. Ce général, cette héroïne, étaient mon frère et Maria ; ces soldats mes concitoyens, ces drapeaux ceux de ma patrie. Les cris qui retentissaient le long des collines opposées ne parlaient à mon âme que des sentimens dont elle avait été remplie, et des vœux que j'étais destiné à former jusqu'à ma dernière heure. Autour de moi tout était étranger ; les armes qui brillaient à mes côtés allaient se tourner contre tout ce qui avait des droits à ma sympathie, à ma tendresse. Des larmes remplirent mes yeux, je me demandai s'il était bien vrai que la cause de mon pays ne fût point là où je voyais ses enfans et ses couleurs.

» Un coup de canon, parti auprès de moi, sembla me répondre. Le roc sur lequel s'était arrêté le cortége de mon frère fut ébranlé. Dans mon trouble, je m'élançais en avant pour traver-

ser l'arène, et pour me réunir aux fils de la vieille terre de mes aïeux ; Matéa, que j'étais loin d'attendre dans un tel lieu, s'approcha de moi et me dit tout émue : « Ils ont pris le beau » rôle ; le nôtre est moins brillant, mais plus » utile. Que cette pensée nous console et nous » fortifie. » En ce moment, une batterie espagnole répondit à l'appel des batteries françaises ; le boulet passa au-dessus des troupes immobiles qui attendaient devant nous le signal de l'attaque, et, traçant un long sillon sur la terre, il vint, de bond en bond, expirer aux pieds de la comtesse épouvantée. Un général l'avait amenée, croyant pouvoir encore, sans péril, lui montrer le magnifique aspect de deux armées en bataille. Elle s'enfuit ; je l'accompagnai dans sa marche rapide. Elle pressait ma main avec émotion ; mon cœur espagnol savait gré au sien de partager mon trouble. J'étais heureux de m'appuyer un moment sur son affection. Mais, dès que je cessai de craindre pour elle, je revins au grand et douloureux spectacle qui m'attendait. Il me semblait que je réussirais à tempérer l'ardeur de la victoire ; l'empereur m'avait ordonné la veille de me tenir à la portée de ses ordres : ma présence pouvait devenir utile.

» Le feu s'était étendu sur le front tout entier. Des flots de fumée commençaient à dérober aux yeux les corps qui faisaient entendre leurs décharges pressées. Le canon dominait ces bruits

funestes ; les bataillons, échelonnés derrière la première ligne, écoutaient planer sur leurs têtes le boulet ennemi, et le suivaient des yeux jusque dans les rangs de la cavalerie, qui s'éloignait pour ne pas rester exposée à d'inutiles périls. Cavaliers et fantassins, tous murmuraient de ces longs préludes. Ils s'indignaient que l'ennemi ne fût pas livré à leurs bouillans courages. L'empereur n'était pas épargné dans leur colère, et l'officier semblait ne point entendre les imprécations que ses soldats envoyaient au chef de l'empire. « Jeunes gens, disait Bertrand, de quoi avez-» vous peur ? Le maître que nous avons ne lais-» sera pas rouiller vos fusils. Il nous fait faire » là une vilaine campagne : les Espagnols ont » raison mille fois pour une. Leurs cris de vive la » nation me font mal. Vous autres, vous ne savez » pas ce que cela veut dire : vous n'avez pas fait » les guerres de la liberté. » Un grenadier répondait au sergent : « Si ce boulet qui vient de raser » mon bonnet à poil pouvait se planter sur les » épaules de Napoléon-le-Grand à la place de sa » tête chérie, nous n'aurions pas moins un tondu » pour général, et celui-là n'aurait peut-être pas » un frère Joseph auquel il fallût conquérir des » royaumes. » J'étais étonné, j'étais inquiet de ce langage. Je croyais que le feu de la révolte s'allumait dans les âmes. Tout à coup, la bouche qui s'était ouverte pour proférer une malédiction, poussa le cri de vive l'empereur, qui, répété avec

enthousiasme par l'armée entière, uni au bruit des tambours et des clairons, soutenu par les fanfares, domine le tonnerre des batailles. La joie éclatait dans le trépignement des soldats, le cliquetis des armes, l'agitation des casques et des drapeaux. Parmi ces cent mille hommes, il n'en était pas un qui doutât de vaincre ou s'inquiétât de mourir.

» Je cherchais pourquoi cette soudaine ivresse : sur la route venait de s'élever un nuage de poussière. On en vit sortir quatre-vingts lances avec leur fer étincelant et leur flamme blanche et rouge qui flottait dans les airs. Un homme courait en tête de ce cortége. Un chapeau militaire, d'une forme étroite et basse, que ne relevaient ni la plume blanche ni le galon d'or, une redingote grise, qui semblait usée dans la poudre des camps, le distinguaient d'un état major éclatant de broderies, de panaches, de cordons; c'était ce chapeau singulier, ce vêtement modeste, dont la vue avait exalté toutes les âmes. L'armée y trouvait de vieux témoins de sa gloire; elle les avait vus au pied des Pyramides, sous les murs de Mantoue, sur la terre des Jagellons. Celui qui les portait était le premier soldat de l'empire et le maître du monde.

» L'empereur avait arrêté court son cheval noir, dont le galop brûlait la terre; il dirigea sa lunette sur les positions de l'ennemi; me demanda si ce n'étaient pas les gardes wallonnes qui occu-

paient un point de la seconde ligne, donna un ordre; et, livrant tout à coup l'espace à son coursier qui, la bouche écumante, l'œil enflammé, la tête haute, semblait porter le dieu de la guerre, il partit brusquement, et parcourut comme l'éclair, suivi de son escorte haletante, le front de son armée. Une même influence se fit sentir dans les lignes opposées : les Espagnols le reconnurent; ils reculèrent. Les Français inclinèrent les aigles sur son passage; l'acclamation militaire courut, aussi prompte que lui, d'une extrémité à l'autre, et tout s'ébranla pour achever une victoire que sa présence avait commencée.

Napoléon avait alors un inexprimable caractère de grandeur; le calme de sa figure antique contrastait étrangement avec l'ardeur guerrière de tout ce qui l'environnait. Sur ce théâtre de mort et de gloire, les regards étaient étincelans, les visages animés; chaque soldat, chaque chef semblait respirer le feu des batailles; on voyait éclater de toutes parts cette exaltation qui soutient le courage en étourdissant l'humanité. Lui seul, avec cette imposante sérénité de ses traits, semblait se sentir au-dessus de toutes les chances des combats. Il n'avait pas une émotion à donner au péril ni au succès; nulle sensation humaine ne paraissait approcher de son âme; on eût dit que, maître du ciel et de la terre, il avait fait avec la fortune un pacte que la mort elle-même devait respecter.

» Le grand capitaine revint prendre place sur une éminence d'où il pouvait tout diriger et tout voir. Le signal d'une attaque générale fut donné; des cris de joie l'accueillirent, et l'armée, marchant au pas lent et mesuré du Champ-de-Mars, s'avança comme une muraille mouvante, comme un rempart d'hommes et d'acier, vers les positions ennemies. Elle gravissait, sans répondre au feu roulant des hauteurs; la mousqueterie et la mitraille castillannes ne réussissaient ni à presser la marche des assaillans, ni à émouvoir le calme de leur contenance, ni à rompre leurs lignes; seulement, de temps à autre, les soldats se serraient pour remplir la place du camarade qui venait de tomber.

» Ma vie était suspendue toute entière durant ces manœuvres terribles. Les Espagnols cédèrent au choc avant de l'avoir reçu; Alonso parvint plusieurs fois à les ramener au combat, ils furent toujours dispersés; l'exemple de leur brave général et la voix de Maria ne servaient à les rallier un moment que pour qu'on les vit fuir encore. Le champ de bataille s'agrandissait ainsi devant la valeur française; nous avancions au milieu des cadavres; l'homme foulait aux pieds, d'un air indifférent, l'ennemi, le frère d'armes, qui palpitait encore. Le cheval seul, les naseaux ouverts et l'œil humide, penchait la tête d'un air de compassion sur la poussière sanglante, évitant de toucher du pied les guerriers blessés ou morts, s

cabrant d'horreur à l'aspect des chevaux sans vie.

» Dans chacun des infortunés que je voyais étendus autour de moi, mon cœur reconnaissait un concitoyen et craignait de retrouver un frère. Long-temps j'apperçus les efforts d'Alonso, qui donnait des ordres en général et combattait en soldat. Long-temps mes yeux suivirent à ses côtés la marquise voilée dont la main montrait en vain le ciel à ses escadrons pour ranimer leur courage. Je ne vous dirai pas combien je tremblais pour elle;.... peu après je tremblai davantage : on ne la voyait plus!

» Un cheval caparaçonné d'or partit des rangs espagnols et vint expirer dans les nôtres : il était blanc; sa couleur et la richesse de ses harnais me frappèrent; des chiffres ornaient les coins de la peau de tigre qui flottait sur ses flancs déchirés : c'était le chiffre de Maria.

» A cette vue je m'arrêtai, m'assis sur un banc que m'offrait le hasard et pleurai : elle était encore ma sœur!

» C'était sur la croupe du mont de la Bruxula. Une opinion populaire le signale comme le point le plus élevé de la Péninsule. C'est là que les eaux, partagées entre le Duéro et l'Èbre, vont chercher la Méditerranée ou se perdre dans l'Océan. Là, une petite colonne qu'un banc de pierre entoure, porte le nom de Boussole et domine la ongue chaîne des montagnes d'Occa, le lit de

l'Arlanzon, les plaines qu'il arrose, Burgos et sa citadelle escarpée, et les clochers de sa cathédrale antique. Devant moi fuyaient en combattant les restes mutilés de l'armée espagnole. J'accompagnais ces débris des yeux et du cœur; mon âme était navrée de désespoir. Oh! qu'est-il besoin de supplices afin de châtier les infortunés qui ont tourné leurs armes contre des concitoyens; on ne sait donc pas ce qu'il en coûte pour être aux prises avec les enseignes, avec le nom seul de la patrie!

» L'Empereur, entouré de maréchaux et d'officiers d'ordonnance, mit pied à terre auprès du banc sur lequel j'étais placé. L'escorte s'était arrêtée à cent pas de nous. Les aides de camp attendaient à cheval qu'un signe disposât d'eux. Les généraux s'entretenaient à l'écart Le prince, les mains derrière le dos, l'œil sur le champ de bataille, envoyait de temps en temps des ordres, et discutait froidement avec moi l'élévation extraordinaire du sol des Castilles, la direction de nos montagnes, la structure de cette charpente que la nature semble avoir posée à l'avant-garde de l'Europe, comme une limite fatale que les mers, dans leurs révolutions, ne doivent pas franchir. L'Empereur, en observant les progrès de ses légions, puisait souvent des poignées de tabac parfumé dans un gousset de cuir, et sa main, dont le grand homme se complaisait à étaler les formes délicates et la blancheur singulière,

jetait au vent ce qu'il n'avait pu respirer de sa poudre favorite. Il sourit d'entendre Bertrand, qui défilait près de lui avec la vieille garde, dire aux grenadiers, en imitant le geste de son général : « Tout va bien : le Tondu a prisé trois fois de » suite. »

» En ce moment, Napoléon vit que tout se dispersait devant un dernier effort. Le marquis de Belvédère venait de succomber sous les coups d'un de vos plus illustres capitaines. L'Empereur dit tout haut : « A cheval. » Il s'éloigna en même temps au galop, et tout ce qui composait son état major, interrompant la phrase commencée, s'élança sur ses traces, inquiet de n'avoir pas une obéissance aussi rapide que la parole du commandement. Au départ, Napoléon me donna rendez-vous à Burgos pour travailler avec lui. Jeune, voué par des parens téméraires à l'inaction et à l'obscurité, je me voyais transporté sur le théâtre du monde; j'y paraissais aux côtés de l'homme qui tenait tous les rois sous sa main, et cependant un inexorable sentiment de réprobation et de malheur pesait alors même sur moi.

» Je partis pour l'antique capitale de la Castille; vos premières colonnes venaient de planter leurs aigles sur ses murailles. Le corps entier d'Alonso cherchait un refuge par delà l'Arlanzon, sur les montagnes que décore la chartreuse magnifique de Miraflores; les monastères sont les châteaux de notre Espagne.

» Je rejoignis la route : un enfant mutilé, s'adossant au revers d'un fossé peu profond, cherchait à mourir debout. Le canon espagnol ne lui avait laissé que la moitié de lui-même ; il nageait dans son sang et, intrépide, essayait de tirer des sons d'une caisse de tambour à laquelle sa bandoulière l'attachait encore. Les troupes le regardaient quelquefois avec compasssion, plus souvent avec indifférence, et passaient. Je reconnus le fils de Bertrand ; je le plaignis. — « Çà » m'est égal, » me dit-il dans son simple langage; car il ne se doutait pas d'être un héros. « Çà » m'est égal, j'en ai vu encore une ; vive l'empe- » reur ! » La victoire le consolait des souffrances d'une mort affreuse, d'une mort prématurée qui pourtant ne se faisait que trop attendre.

» La longue avenue qui conduit du village de Gamonal à l'illustre cité, était encombrée d'Espagnols qui avaient jeté bas les armes. Leurs habits étaient déchirés, leurs visages couverts de sang et de poussière. L'empereur traversa cette foule silencieuse ; ils se découvrirent, et le vainqueur put lire dans leurs traits l'expression d'un respect unanime. Un jeune homme, vêtu de noir, s'élança à la bride de son cheval ; le monarque fut contraint de s'arrêter. J'avais eu la pensée de fuir loin de ces malheureux. J'accourus alors, et remarquai dans Napoléon un mouvement convulsif de sa lèvre, dont l'effrayante expression apprenait que la peur pouvait atteindre celui qui

faisait trembler le monde. Mais, plein d'un admirable empire sur soi-même, il recompose aussitôt son visage. La sérénité y brille, un sourire embellit sa bouche. Il ordonne d'un ton indifférent qu'on désarme l'insensé sans violence, et passe outre en ralentissant sa marche. Cet insensé n'était autre qu'Estevan. Il s'était cru appelé par son génie à détourner le cours des usurpations et des victoires impériales, à l'aide d'une harangue sur les droits imprescriptibles des peuples.

» Comptant toujours sur son éloquence pour réparer l'échec des armes espagnoles, le jeune étudiant voulut rappeler aux colonnes françaises le souvenir des guerres de la révolution. Il étala les maximes qui les avaient conduits sous les drapeaux, en 1792, pour défendre l'indépendance nationale. Mais, à voir sa longue figure, à entendre son langage embarrassé, les soldats riaient de ses véhémentes allocutions, et le croyaient tombé en démence. Quelques chasseurs d'une légion étrangère le menacèrent de la crosse de leurs fusils; l'un d'eux alla même jusqu'à le frapper. L'enthousiaste était forcé de reconnaître que des principes ne peuvent rien contre des armes; que si la raison est une autorité, il en est une autre, souveraine absolue de tous les lieux et de tous les temps, qu'on appelle la force. Don Estevan éprouva une indignation amère; des larmes arrivèrent à ses yeux, et, comprenant quelles

illusions lui échappaient, je me sentis touché de sa douleur.

» L'attitude de tous ces prisonniers était remarquable; la consternation, la honte, l'étonnement, plus que tout, régnaient parmi eux. Ils ne concevaient pas comment ils avaient pu être vaincus; leurs yeux immobiles contemplaient les vainqueurs, et essayaient de deviner par quel prodige les Français venaient de l'emporter. Puis ils sortaient de leur abattement pour se dire : « N'importe, l'Espagne sera affranchie et vengée; » ils ne passeront jamais les Thermopyles de la » Somo-Sierra. »

» Je m'informai des destins de mon frère et de la marquise. La plupart des captifs dédaignèrent de me répondre. Un vieil officier, dont le visage était tout couvert de poussière et de sang, s'émut aux noms que je prononçais. — « Le général, me dit-il, a fini par succomber à sa lassitude. Ses blessures étaient rouvertes; des grenadiers du régiment des gardes l'ont porté sur » un brancard à la tête de nos bataillons. Quant » à l'inconnue qui marchait à ses côtés, les soldats croient que c'était un archange combattant » pour la religion, le roi et la patrie. On l'a vue » tomber et disparaître; c'est depuis lors que » nous avons cédé à l'effort de ce monde d'ennemis. Vous qui m'interrogez, vous avez l'accent de l'Espagnol. Si vous portez, sous le » manteau qui vous cache, le cœur d'un par-

» jure, allez, que votre présence n'insulte pas
» plus long-temps à nos malheurs. »

» J'inclinai ma tête sans songer à répondre. Cette voix, ces cheveux blancs, cette réprobation, ces nouvelles sinistres, tout m'avait accablé, comme si une main divine, une main de bronze se fût appesantie sur ma tête. Je sus, peu de jours après, que ce vieillard était mon père.

» J'arrivai dans les murs de Burgos. L'armée les franchissait aux sons d'une musique guerrière. Les airs nationaux des peuples divers qui marchaient unis à un même étendard, retentissaient sur les rives fleuries de l'Arlanzon, sur le quai magnifique, dans les places, aux approches du mont aride à la croupe duquel est suspendu le vieux château. Les aigles françaises brillaient devant les temples, les palais, les arcs de triomphe que l'aigle germanique avait ombragés long-temps, et dont elle chargeait encore les écussons. Mais le soldat tenait vainement le regard attaché aux grilles de fer qui protègent les fenêtres de nos demeures. Il n'y trouvait pas ces femmes, ces enfans qu'on voyait, dans le reste de l'Europe, accourir sur le passage des hommes d'Arcole et d'Iéna. Ici, nul bruit, si ce n'est la voix perdue de l'horloge, ne se mêlait au retentissement des trompettes et des cymbales. Nul être vivant n'animait la longueur des rues. Burgos était tout entier désert ; une plus imposante solitude ne règne pas dans le Forum de la cité

morte qui dort ensevelie, depuis deux mille ans, sous les cendres du Vésuve. La victoire de l'étranger n'avait d'autres témoins que les statues du comte Gonzalès, du Cid, des premiers juges de la Castille. Ces héros de marbre semblaient être demeurés à leur poste afin de protester, au nom de leur postérité absente, contre l'envahissement de la patrie.

» L'armée marchait silencieuse comme les murailles qu'elle traversait; cette armée, d'ordinaire si insouciante, qui voyait dans la gloire la justice, et dans la parole de son chef l'arrêt du destin, inquiète maintenant et presque timorée, se trouvait une conscience pour s'étonner de l'anathème que les populations fugitives prononçaient sur elle.

» On était arrivé auprès du pont; là, enfin, apparut une figure humaine. Une femme sortait du faubourg de Béga; elle vint en chantant au-devant des vainqueurs. Tous respirèrent, heureux de voir, pour la première fois, une créature amie s'approcher d'eux.... C'était une insensée.

» La fleur du premier âge se montrait encore sur sa joue livide; ses cheveux épars déroulaient le long de sa taille leurs longues boucles; ses yeux étaient gonflés de pleurs, ses traits renversés par le désespoir; je reconnus Catalina. L'infortunée vint à moi, la menace et l'imprécation à la bouche, soit qu'à travers le trouble de ses

esprits elle se rappelât mes traits, soit plutôt que, dans le désordre de ses idées, elle vit partout le bourreau de tout ce qui lui était cher. — « Rends-moi, me dit-elle, rends-moi mon » Angel, rends-moi Calixto, rends-moi ma » mère, tombée sans vie en apprenant l'assassinat » de mon frère et de mon fiancé. Il y a du sang » à ta main : c'est le leur ; c'est toi qui les as » égorgés! » — L'infortunée savait-elle que mes funestes conseils avaient désigné les deux Castillans pour le martyre?

» Cependant la fille de Léonardo promenait ses regards autour de soi, et riait à l'aspect des meurtriers de son amant. Ce rire, prononcé au milieu des convulsions de la douleur et de la démence, était le premier qu'eussent apperçu les troupes impériales de l'autre côté des Pyrénées. Le bruit des fanfares, les refrains chers à la France, à l'Allemagne, à la Pologne, paraissaient charmer cette âme égarée ; la malheureuse se prit à courir en dansant à la tête des légions ennemies ; elle allait d'un cœur de musiciens à l'autre, avec des éclats d'une voix déchirante. Les régimens s'arrêtèrent ; les instrumens guerriers se turent ; le silence régna sur la ligne ; on n'entendit plus que le retentissement de dix mille fusils qui avaient frappé le sol en même temps. Catalina jeta un cri d'horreur. Les bras levés, l'œil immobile, elle reste un moment attentive, comme si une voix intérieure lui eût

appris que ces soldats étaient ceux-là même par qui elle avait cessé d'être aimée. Tout-à-coup on la voit se précipiter vers le parapet, le franchir, et tomber parmi les cadavres d'officiers, de prêtres, de femmes, qu'emportaient les flots. Les troupes débandées accourent; tous allaient s'élancer après elle pour la sauver : elle disparut dans le cours rapide de l'Arlanzon. Ses misères étaient finies.

» L'armée, témoin de cette scène, resta muette; elle reprit ses rangs et retrouva le désert. »

FIN DU TROISIÈME VOLUME.





